Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsdepetit00mass

SERMONS
DE
M. MASSILLON.

PETIT-CAREME

SERMONS
DE
M. MASSILLON.
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Orâtoire.

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PETIT-CAREME

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu
E T
JEAN HERISSANT à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

LES Sermons du P. Maſſillon ont été prêchés vingt ans de ſuite, à Paris ou à la Cour, avec un ſuccès toujours égal. C'eſt le préjugé le moins équivoque & le plus déciſif, en faveur de ce genre d'ouvrages. Un talent médiocre a quelquefois lav ogue ; & tant qu'il ne ſera pas effacé par un talent ſupérieur, on le verra s'attirer, & ſe conſerver même pour un temps, l'eſtime & les applaudiſſemens du Public. Mais, réunir en ſa faveur, & fixer conſtamment les ſuffrages d'une multitude libre & indépendante, toujours prête à ſe retirer dès qu'on ceſſe de l'attacher & de

lui plaire, c'eſt ce qui n'eſt donné qu'aux génies du premier ordre. Il n'appartient qu'aux Boſſuets, aux Bourdaloues, & à ceux qui leur reſſemblent, d'exercer un empire perpétuel ſur les eſprits & ſur les cœurs.

Nous pouvons donc nous diſpenſer de faire ici l'éloge des Sermons du P. Maſſillon. Qu'ajouterions-nous à l'approbation conſtante & unanime de toute la France ? D'ailleurs, le Public s'appercevra bientôt que les Sermons que nous lui préſentons, ſont dans le vrai goût de la Chaire : c'eſt au cœur que parle le P. Maſſillon, c'eſt le cœur qu'il affecte & qu'il intéreſſe : or quiconque a le ſecret d'aller au cœur, ſoit qu'on l'écoute, ſoit qu'on le liſe, eſt ſûr de plaire, & de plaire toujours.

Ce pathétique qui fait la principale force de l'éloquence, & le caractère propre de notre Orateur,

manquoit preſqu'entiérement à la Chaire, lorſque le miniſtere de la parole lui fut confié. On en avoit heureuſement banni tous ces traits entaſſés d'une érudition déplacée, aſſemblage bizarre du ſacré & du prophane, propre à impoſer au vulgaire ignorant, plus propre encore à révolter l'homme ſenſé. Mais le commun des Prédicateurs ignoroit l'art d'intéreſſer par le ſentiment, quoique de-là dépende tous les ſuccès du diſcours; & combien d'autres défauts n'avoit-on pas encore à leur reprocher? Auſſi, lorſque le P. Maſſillon arriva de la Province, le R. P. de la Tour, Général de l'Oratoire, lui demandant ce qu'il penſoit des Prédicateurs les plus ſuivis: *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'eſprit & des talens: mais ſi je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole, il prêcha, & s'ouvrit une route toute nouvelle.

Qu'on ne le ſoupçonne pas néanmoins d'avoir confondu le P. Bourdaloue avec les autres Orateurs de ſon temps. Pouvoit-il ne pas applaudir à ce grand homme, duquel il eſt vrai de dire, comme Quintilien le diſoit de Ciceron : *Qu'il faut juger du progrès que l'on a fait dans l'éloquence, par le goût que l'on trouve à la lecture de ſes Ouvrages.*. Trop connoiſſeur pour s'y méprendre, à peine eut-il entendu le P. Bourdaloue, qu'il l'admira ; & s'il ne le prit pas en tout pour ſon modele, c'eſt que ſon talent le portoit vers un autre genre d'éloquence. Or il étoit fortement perſuadé que pour réuſſir en quelque genre que ce ſoit, l'on doit étudier ſon talent, & le ſuivre ; en un mot, travailler de génie ; que s'attacher ſervilement à copier la maniere d'un autre, quelque parfait qu'il ſoit, à moins que ſa maniere ne ſe trouve aſſortie aux diſpoſitions que la nature a

miſes en nous, c'eſt s'expoſer à ne jamais rien faire qui ait un certain feu, & ce tour original qui fait le mérite des bons Ouvrages.

Pour la plupart des autres Prédicateurs, outre ce défaut d'onction & de ſentiment que le P. Maſſillon trouvoit à rédire dans leurs Sermons, il reprochoit à pluſieurs d'entrer dans un trop grand détail ſur les conditions, & ſur les mœurs extérieures, moyen infaillible pour ennuyer les trois quarts de ſon Auditoire, toujours compoſé de perſonnes qui different toutes entre elles, ou par l'âge, ou par l'état, ou par la condition. Tandis que vous inſtruiſez le Magiſtrat ſur les devoirs de ſa charge, devez-vous vous flatter d'attirer l'attention de tout ce qui n'exerce point les fonctions de la Magiſtrature? & tous ceux qui ne ſont point engagés dans le commerce, ſeront-ils curieux d'entendre des vérités qui n'atta-

quent que les fraudes & l'avarice des Négocians ? Non ſans doute : l'intérêt que nous avons à ce que l'on nous dit, peut ſeul nous y rendre attentifs. Cela étant, toutes les vérités que le Prédicateur annonce, & que nous ne pouvons pas nous appliquer perſonnellement, ne nous intéreſſant point, ce n'eſt plus qu'avec ennui & avec dégoût, que nous les écoutons ; & nous ſoupirons après la fin d'un diſcours qui ne s'adreſſe point à nous.

Le Prédicateur doit donc être ſobre & réſervé dans la peinture des mœurs extérieures & des conditions, s'il deſire être écouté attentivement. Veut-il attacher tout ſon Auditoire ? qu'il attaque les paſſions qui ſont les mêmes dans tous les hommes, malgré la différence des objets vers leſquels elles ſe portent. En peignant d'après nature les mouvemens, les ruſes, la ſoupleſſe des paſſions, rien de ce

que l'on dit ne peut être étranger pour aucun de ceux qui écoutent.

Enfin le Pere Maſſillon n'approuvoit pas que l'on s'arrêtât ſi long-temps à établir des vérités que perſonne n'ignore, des maximes générales, dont tout le monde convient : il vouloit que l'on s'appliquât principalement à découvrir ces malheureux prétextes que l'amour propre trop ingénieux ne manque jamais de ſuggérer pour ſecouer le joug de la loi ; & qu'après les avoir découverts, l'on en fît ſentir avec force toute l'illuſion.

Il ſe fit donc une maniere de compoſer qu'il ne dut qu'à lui-même ; & ſans autre guide que ſon propre génie, & ce talent original qu'il avoit reçu de la nature, il ſut ſe garantir des défauts qu'il avoit cru remarquer dans les autres. Chez lui, rien d'inutile & de ſuperflu. Dès la premiere phraſe, ſuppoſant les principes, ou les établiſſant en

deux mots, il cherche les raiſons ſur leſquelles chacun en particulier, ſans conteſter l'exiſtence de la loi, ni la néceſſité de lui obéir, ſe met dans le cas de la diſpenſe : il cherche ces raiſons dans le cœur de ceux qui l'écoutent, dans l'attache à ces paſſions, dont les intérêts nous ſont malheureuſement plus chers que notre ſalut, paſſions auxquelles nous voudrions bien ne pas renoncer, ſans être forcés cependant de nous regarder comme infracteurs de la loi. C'eſt-là qu'il découvre la ſource intariſſable de tous ces frivoles prétextes, & de ces tempéramens que l'homme imagine pour allier Dieu & le monde, Jeſus-Chriſt & Bélial. Nous ſommes tentés d'accorder à nos paſſions tout ce qu'elles deſirent, mais nous voudrions en même-temps nous mettre à l'abri des remords qui viennent empoiſonner nos plaiſirs : car pour peu qu'il reſte de ſentiment de Religion dans une

ame, le remord eſt inſéparable du vice; & pour calmer les allarmes d'une conſcience qui n'eſt pas encore endurcie, il faut lui perſuader qu'elle n'eſt pas coupable. Que faiſons-nous donc? nous avons recours à mille ſubtilités, à des ſubterfuges, à des exceptions, à des modifications, qui laiſſent ſubſiſter le précepte en lui-même, anéantiſſent totalement pour chacun de nous en particulier l'obligation de l'accomplir. Ainſi la conſcience eſt raſſurée contre les erreurs de la loi; elle apprend à ne plus redouter ſes menaces. Que craindroit-elle en effet? la loi ne punit que les prévaricateurs; or, où la loi ceſſe d'obliger, il n'y a point de prévarication.

Que fait le P. Maſſillon? afin de diſſiper ces ténebres, qui pour être volontaires n'en ſont pas moins épaiſſes, il vous met votre propre cœur ſous les yeux, ſelon l'expreſ-

ſion du Prophete : il vous force de vous y voir tel que vous êtes, & tout autre que vous ne croyez être, c'eſt-à-dire le jouet déplorable de mille paſſions qui obſcurciſſent les lumieres de votre eſprit, & corrompent la droiture de votre cœur : il vous force de reconnoître que ce n'eſt pas de ce fond de lumiere & de droiture naturelle que Dieu a mis en vous, encore moins des lumieres de l'Evangile, que vous tirez les raiſons par leſquelles vous prétendez être diſpenſé de la loi, que le langage que vous tenez eſt le langage des paſſions, & qu'elles ſeules vous inſpirent. Ceſſez donc d'être vicieux, & vous ceſſerez bientôt d'alléguer ces prétextes comme des raiſons déciſives. Et c'eſt ici ſur-tout que triomphe l'éloquence du P. Maſſillon. Lorſqu'après avoir démaſqué les ruſes & les artifices de l'amour propre, il en montre dans tout leur jour

la miſere & la fauſſeté ; avec quelle force & quelle véhémence ne les combat-il pas !

C'eſt un torrent impétueux qui renverſe tout ce qu'il rencontre ; c'eſt, pour ainſi dire, un déluge de raiſons toutes convainquantes, toutes intéreſſantes, qui à l'appui les unes des autres, viennent coup ſur coup confondre & accabler le pécheur. Cependant le pécheur accablé & confondu, n'ayant rien à repliquer, voit avec étonnement que le Prédicateur loin d'être épuiſé, a mille traits encore dont il pourroit le percer. Et ce qui forme le caractere diſtinctif de l'éloquence du P. Maſſillon, c'eſt que tous ſes traits portent droit au cœur : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige toujours ſes coups ; ce qui eſt ſimplement raiſon & preuve dans les autres, prend dans ſa bouche la teinture du ſentiment : non-ſeulement il convainc, mais il touche, il remue,

il attendrit; il ne ſe contente pas de vous prouver que le parti de la vertu eſt le plus raiſonnable & le plus digne de l'homme, dans ſes diſcours la vertu vous paroît ſouverainement aimable; vous n'y trouvez que des douceurs & des conſolations; vous voudriez déjà être en poſſeſſion d'un bien ſans lequel vous n'imaginez plus de bonheur. Il ne ſe borne pas à faire ſentir l'injuſtice & la déraiſon du vice, il le fait trouver difforme, haïſſable; vous ne pouvez plus vous ſouffrir ſous l'empire de ce cruel tyran; vous ne l'enviſagez plus que comme l'ennemi juré de votre félicité: entrant dans une ſainte indignation contre vous-même, vous vous trouvez ſi aveugle, ſi injuſte, ſi malheureux, que vous ne voyez d'autre reſſource que de vous jetter entre les bras de la vertu.

Des Sermons compoſés dans ce goût ne pouvoient manquer d'être

écoutés avec une extrême attention. Chacun se reconnoît dans ces tableaux vifs & naturels, où le Prédicateur peint le cœur humain, & montre les ressorts qui le font mouvoir : chacun s'imagine que c'est à lui que le discours s'adresse, que l'Orateur n'en veut qu'à lui : de-là l'effet prodigieux de ses instructions. Après l'avoir entendu, on ne s'arrêtoit point à faire l'éloge ou la critique du Sermon; l'Auditeur se retiroit dans un morne silence, l'air pensif, les yeux baissés, le recueillement sur le visage, emportant l'éguillon que l'Orateur chrétien lui avoit laissé dans le cœur. Ces suffrages muets, valent bien les plus grands applaudissemens; ceux ci flattent le Ministre, & lui prouvent qu'il a su plaire; ceux-là le consolent & l'assurent qu'il a touché. Aussi, lorsque le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV. lui dit ces

paroles remarquables : *Mon pere, j'ai entendu pluſieurs grands Orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* Eloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque & le talent du Prédicateur.

Le ſtyle du P. Maſſillon, quoique noble & digne de la majeſté de la Chaire, n'en eſt pas moins ſimple & à la portée du peuple, La vivacité de ſon imagination ne prête à ſes expreſſions, que ce qu'il faut d'agrément pour ſatisfaire l'homme d'eſprit, ſans que la multitude ſoit réduite à admirer ce qu'elle n'entend pas.

Ennemi de tout ce qui reſſent l'affectation dans le ſtyle, il l'étoit encore plus de ces penſées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuſer l'eſprit & le détourner de l'attention qu'il doit

aux vérités importantes qu'on lui annonce. Le P. Maſſillon n'offre par-tout que des idées grandes & ſublimes qui élevent l'ame, qui montrent la Religion ſous ce caractere de nobleſſe & de majeſté qui lui eſt propre, & qu'elle ſemble perdre quelquefois, parcequ'on l'a confiée à des mains, qui loin de l'embellir, ne peuvent que la défigurer.

On croira ſans doute que des diſcours ſi éloquens, dans leſquels il y a d'autant plus d'art qu'il n'y paroît rien que de naturel, étoient le fruit d'un travail long & pénible, & que cette belle & noble ſimplicité, qui ſe refuſe ſouvent aux efforts mêmes des plus grands hommes, n'eſt pas venue ſe préſenter à lui, ſans qu'il l'ait long-temps recherchée : point du tout. Ces Sermons ont été compoſés avec une facilité qui tient du prodige ; pas un ſeul qui ait couté plus de dix à douze

jours. Combien de gens, même du métier, trouveroient que ce temps ſuffiroit à peine pour en former & pour en bien digérer le plan! En 1704, il parut pour la ſeconde fois à la Cour. Louis XIV après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux ſon extrême ſatisfaction, ajouta, *Et je veux, mon pere, vous entendre déſormais tous les deux ans.* Sur le champ le Pere Maſſillon forma le deſſein de ne venir à Verſailles qu'avec des Sermons nouveaux. Il eſt facheux qu'un tel projet n'ait point eu de ſuite. A n'en juger que par cette abondance, cette richeſſe, cette variété qui regne dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, on ſent qu'il étoit parfaitement en état de l'exécuter.

En 1718, déjà nommé à l'Eveché de Clermont, il fut chargé de prêcher le Carême devant le Roi, qui entroit alors dans cet âge, où la raiſon commence à ſe développer.

Il crut qu'en cette occaſion il devoit prêcher pour le Prince lui-même, & pour l'inſtruire des devoirs de la Royauté. Mais pour cela il falloit des Sermons tous différens de ceux qu'il avoit prêchés juſqu'alors, leſquels, & pour le fond des choſes & pour la maniere, ne pouvoient convenir à un jeune Prince de neuf ans. Il inventa donc, pour ainſi dire, un nouveau genre d'éloquence; le ſtyle, l'inſtruction, tout fut proportionné à l'âge du jeune Monarque. Dans le ſtyle, il y répandit plus de vivacité, plus d'agrémens, plus de fleurs, & même quelque choſe d'académique. Les inſtructions, dépouillées de la ſéchereſſe du raiſonnement, furent des maximes ſur les devoirs des Princes, exprimées en peu de mots, mais préſentées de maniere à faire une vive impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur. Ce ſtyle & cette façon d'inſtruire étoient quelque choſe de

tout nouveau pour le P. Maſſillon ; cependant ſix ſemaines ſuffirent pour compoſer ces dix Sermons ſi admirés, ſi vantés, qui renferment en abrégé tout ce qui peut former un Prince chéri de Dieu & des hommes, & qui furent ſouvent interrompus, ou par les applaudiſſemens, ou par les larmes de ſon auguſte auditoire.

A l'égard de l'action, cette partie ſi eſſentielle à l'Orateur, ce ne fut pas d'abord par cet endroit qu'il ſe fit admirer. Le goût du temps n'étoit pas le ſien. Il ne pouvoit ſouffrir qu'au lieu de cet air naturel qui porte avec ſoi la conviction, l'on prît un certain air emprunté, & un ton de Déclamateur, qui faiſant regarder les Miniſtres de Jeſus-Chriſt comme des gens qui ne montent en chaire que pour jouer un perſonnage, ôte preſque toute la force & toute croyance à leurs diſcours. Il falloit donc s'attendre

que l'Auditeur, gâté par ce goût de déclamation preſque généralement répandu, ſe révolteroit d'abord contre la maniere de dire du P. Maſſillon, dans laquelle aucune des regles qu'on s'étoit faites, ne paroiſſoit obſervée. Mais comme il faiſoit néanmoins une impreſſion extraordinaire ſur les eſprits, on ſe rendit bien-tôt à l'expérience : on ne s'embarraſſa plus de ces prétendues regles que l'Orateur paroiſſoit négliger ; & le public s'élevant au deſſus des préjugés, conclut avec raiſon qu'il falloit ſans doute que ſa maniere de dire fût bonne, & qu'elle fût même la meilleure, puiſque nul autre Prédicateur ne faiſoit à beaucoup près, une impreſſion auſſi vive.

Au reſte il ſeroit fort difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point entendu, ce que c'étoit que ſon action. Elle lui étoit tellement propre qu'on peut aſſurer

que comme il n'eut point de modele à ſuivre, il n'a point formé d'éleve qui l'ait imité.

On le voyoit arriver dans la chaire comme un homme qni vient de méditer profondément un ſujet. Dès qu'il paroît, ſon air recueilli & pénétré annonce déjà la grandeur & l'importance des vérités dont il va vous entretenir. Il n'a pas ouvert la bouche, & l'auditoire eſt ſaiſi. Il parle enfin, mais ce n'eſt pas comme un Orateur qui vient débiter avec art un diſcours dont il a chargé ſa mémoire. Tout coule de ſource. Il parle de l'abondance du cœur, ne pouvant contenir au dedant de lui les vérités dont il eſt plein. Un feu intérieur le dévore, il faut qu'il lui ouvre une iſſue, & qu'il le laiſſe éclater au-dehors. Auſſi rien en lui qui ne ſoit animé, tout parle, tout perſuade, tout remue, tout attendrit, tout porte dans l'ame la conviction

conviction & le ſentiment ; & cela n'étoit point du tout un effet de l'art dans le P. Maſſillon. C'étoit un talent naturel qui lui faiſoit exprimer & dire les choſes avec force & vivacité, parcequ'il les ſentoit de même.

Il faiſoit donc proprement conſiſter tout le mérite de l'action, à paroître bien pénétré lui-même des vérités dont il vouloit convaincre ſes Auditeurs. Jamais perſonne n'a porté ce talent plus loin que le Pere Maſſillon : c'eſt le témoignage que le Public en a rendu, & l'éloge qu'en ont fait toutes les perſonnes de goût. Seroit-il permis de rapporter à ce ſujet un trait remarquable par ſa ſingularité, & qui nous échappe ? L'Acteur le plus parfait qu'ait eu le Théâtre François voulut l'entendre : il fut frappé du vrai qu'il trouva dans ſa maniere de prononcer, & dit à un autre Acteur qui l'avoit ac-

compagné : *Mon ami, voilà un Orateur, & nous, nous ne ſommes que des Comédiens.*

Il n'eſt pas beſoin d'avertir le Public que c'eſt ici la premiere édition des Sermons du P. Maſſillon. Il eſt vrai qu'on imprima ſous ſon nom, il y a près de quarante ans, quatre ou cinq petits volumes ; mais plus de la moitié des Sermons que renferme ce Recueil, ſont de différens Prédicateurs, dont quelques-uns même ont revendiqué publiquement ce qui leur appartenoit, entr'autres, feu M. Poncet de la Riviere Evêque d'Angers. L'Edition du P. Bretonneau vient d'en réclamer trois qu'il a, dit-il, trouvés dans le Manuſcrit de ce Prédicateur, & que nous ne trouvons point en effet dans celui du P. Maſſillon. Pour les autres dont les Auteurs ne nous ſont point connus, en attendant que quelqu'un veuille les adopter, ils ne

jouiront pas ſans doute plus long-temps de la réputation que leur donnoit une origine ſuppoſée.

A l'égard d'une vingtaine de Sermons que l'on pourroit appeller avec un peu plus de fondement, Sermons du P. Maſſillon, qu'on prenne la peine de les confronter avec l'Original que nous donnons aujourd'hui, la différence eſt palpable ; ſi l'on y trouve quelques traits de reſſemblance, c'eſt celle qui peut ſe trouver entre un ſquelette, & un corps vivant plein de ſuc & d'embonpoint ; entre un original de Michel Ange, & la copie de ce même tableau faite par quelque apprentif ſans talent.

On retrouve dans ces pieces informes des lambeaux du P. Maſſillon, & même dans quelques-unes d'aſſés longs morceaux de ſes véritables Sermons. Mais quelle comparaiſon entre un mauvais aſſortiment de lambeaux couſus enſemble

par un copiſte qui d'ordinaire, pour ne rien dire de pis, n'eſt pas un homme de métier, & un diſcours tel qu'il ſort des mains d'un ſi grand maître.

D'ailleurs, notre Edition contient près de cent Sermons, dont pluſieurs même n'ont jamais été prononcés. On y trouve un Avent, & un Carême complet, ſans compter le Petit-Carême qu'il compoſa pour le Roi en 1718. Nous donnons auſſi pluſieurs Oraiſons funebres, pluſieurs Diſcours & Panégyriques qui n'ont jamais vu le jour, les Conférences Eccléſiaſtiques qu'il fit dans le Séminaire S. Magloire en arrivant à Paris, celles qu'il a faites à ſes Curés pendant ſon Epiſcopat; les Diſcours qu'il prononçoit à la tête des Synodes qu'il aſſembloit tous les ans : nous donnons enfin un Ouvrage auquel il a conſacré pendant quelques années toutes les heures de loiſir que

lui laiſſoient les fonctions Epiſcopales. Ce ſont des Paraphraſes ſur une Partie des Pſeaumes. Ce qu'on peut dire de ces différentes pieces, c'eſt qu'elles ſont toutes frappées au coin de l'Auteur. Le même goût regne par-tout. Toujours même élévation & même nobleſſe, ſoit dans le ſtyle, ſoit dans les penſées : toujours ce pathétique qui enleve, toujours ces peintures du cœur humain ſi vraies & ſi intéreſſantes. La Cour ſe ſouvient encore des applaudiſſemens qu'elle donna au Petit-Carême. Les conférences Eccléſiaſtiques commencerent à lui faire ſa réputation : ſes Sermons la porterent à ce haut degré dans lequel elle s'eſt ſoutenue juſqu'à la fin : ſes Oraiſons Synodales ont plus d'une fois attendri ſes Curés juſques aux larmes : & nous ne craignons point d'aſſurer que le Public regrettera qu'il n'ait pas achevé ce qu'il avoit commencé

ſur les Pſeaumes ; il n'eſt peut-être point d'Ouvrage où ſoient mieux développés les mouvemens d'un cœur qui gémit ſur ſes égaremens paſſés, & qui déſabuſé du monde & des faux biens, reconnoît enfin, que n'ayant été créé que pour Dieu, il ne peut trouver qu'en Dieu ſa conſolation & ſon bonheur.

Voici donc un Recueil exact & fidele des Ouvrages du P. Maſſillon, tels qu'il avoit pris la peine de les revoir, de les corriger & de les copier une ſeconde fois de ſa propre main. Que nous reſte-t-il à deſirer, ſinon que le cœur s'ouvre aux ſaintes vérités ſi dignement établies dans ces Diſcours, & qu'ils operent ſur ceux qui les liront, les mêmes effets de grace & de converſion qu'ont ſouvent reſſenti ceux qui les entendoient ?

AVERTISSEMENT.

LEs Sermons que nous mettons ici à la tête de tous les autres, ſont néanmoins les derniers qu'ait compoſé le P. Maſſillon. Mais nous avons cru devoir leur accorder ce rang d'honneur, tant à cauſe de l'approbation authentique dont notre auguſte Monarque (*) a bien voulu les honorer, & que pour ſatisfaire à la curioſité du Public, qui paroît les attendre avec un empreſſement plus marqué. Ceux-ci d'ailleurs ont cet avantage, que non-ſeulement ils ont été prêchés devant le Roi, comme la plupart des autres l'avoient été devant Louis XIV, mais ils ont été prêchés uniquement pour le Roi, & pour ſa Cour.

Nous pourrions ajouter à cela

(*) Ces Sermons ont été préſentés manuſcrits au Roi.

l'importance des matieres qui ſont traitées dans ces Sermons. Ils forment pour les Princes & pour les Grands, comme un corps de morale, où les devoirs de leur état ſont un détail également noble & intéreſſant.

A la ſuite de ces Sermons, nous avons mis un Diſcours *Sur les vices & les Vertus des Grands.* La reſſemblance du ſujet nous y eût déterminés, quand nous n'y aurions pas été obligés, pour rapprocher un peu ce Volume de la groſſeur de ceux qui le ſuivent. Les mêmes raiſons ont fait placer à la fin le Diſcours *Sur la Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat.*

SERMONS

Contenus dans ce Volume.

POur la Fête de la Purification de la Sainte Vierge, *Des exemples des Grands*, page 1.

Pour le I. Dimanche de Carême, *Sur les tentations des Grands*, 23.

Pour le II. Dimanche de Carême, *Sur le respect que les Grands doivent à la Religion*, 51.

Pour le III. Dimanche de Carême, *Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu*, 81.

Pour le IV. Dimanche de Carême, *Sur l'humanité des Grands envers le Peuple*, 106.

Pour le jour de l'Incarnation, *Sur les caracteres de la Grandeur de Jesus-Christ*, 131.

Pour le Dimanche de la passion, *Sur la fausseté de la gloire humaine*, 156.

Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur les écueils de la piété des Grands*, 179.
Pour le Vendredi Saint, *Sur les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands*, 210.
Pour le jour de Pâque, *Sur le triomphe de la Religion*, 237.
Sermon sur les vices & les vertus des Grands, 263.
Discours prononcé à une Bénédiction des Drapeaux du Régiment de Catinat, 309

AVIS DE L'AUTEUR.

CEs Sermons ne sont que des Entretiens particuliers, faits pour l'instruction du Roi avant sa Majorité, & pour les personnes de la Cour qui composoient seules l'auditoire de la Chapelle du Château des Thuilleries, quand ces Discours y furent prononcés.

SERMON

SERMON

POUR LA FETE

DE LA

PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

Des exemples des Grands.

Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez, est établi pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs en Israël. Luc. 2. 34.

SIRE,

Elle est la destinée des Rois & des Princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes ; & quand le Ciel les donne au monde, on peut

dire que ce ſont des bienfaits, ou des châtimens publics que ſa miſéricorde ou ſa juſtice prépare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, & où porté dans le Temple ſaint, le Pontife vous marqua ſur les Autels, du ſigne ſacré de la Foi; il fut vrai de dire de vous : Cet Enfant auguſte vient de naître pour la perte comme pour le ſalut de pluſieurs.

Jeſus-Chriſt lui-même, prenant poſſeſſion aujourd'hui dans le Temple de ſa nouvelle royauté, n'eſt pas exempt de cette loi. Il eſt vrai que ſes exemples, ſes miracles, & ſa doctrine qui vont aſſûrer le ſalut à tant de brebis d'Iſraël, ne deviendront une occaſion de chûte & de ſcandale pour le reſte des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcuſables; & qu'ainſi le même Evangile qui ſera le ſalut & la rédemption des uns, ſera la ruine & la condamnation des autres.

Heureux les Princes & les Grands, ſi leur ſainteté toute ſeule étoit, pour les hommes corrompus, une occaſion de cenſure & de ſcandale; & ſi leurs exemples, comme ceux de Jeſus-Chriſt, ne devenoient l'écueil & la

condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui & le modele de la vertu !

Ainsi, mes Freres, vous que la Providence a elevés au-dessus des autres hommes, & vous sur-tout, SIRE, vous que la main de Dieu, protectrice de cette Monarchie, a comme retiré du milieu des ruines & des débris de la Maison Royale, pour vous placer sur nos têtes : vous, qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, & où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, SIRE, je le répete ; voilà les destinées que le Ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *Positus in ruinam & in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des Princes & des Grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauroient ni se perdre, ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce Discours.

SIRE,

I. PARTIE. COmme le premier penchant des peuples eſt d'imiter les Rois, le premier devoir des Rois, eſt de donner de ſaints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls : leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée : confondus dans la foule, s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſu du public ; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne : ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice.

Les Princes & les Grands au contraire ne ſemblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en ſpectacle, les propoſe pour modeles ; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques ; on ſuppoſe que ceux qui méritent nos hommages, ne ſont pas indignes de notre imitation ; la foule n'a point d'autre loi, que les exemples de ceux qui commandent : leur vie ſe reproduit, pour ainſi dire, dans le public ; & ſi leurs vices trouvent des cenſeurs, c'eſt d'ordinaire

parmi ceux-mêmes qui les imitent.

Auſſi la même grandeur qui favoriſe les paſſions, les contraint & les gêne ; & comme dit un Ancien, plus l'élévation ſemble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienſéances.

Ita in maximâ fortunâ minima licentia eſt. *Salluſt.*

Mais d'où viennent ces ſuites inévitables que les exemples des Grands ont toujours parmi les peuples : le voici ; du côté des peuples, c'eſt la vanité & l'envie de plaire ; du côté des Grands, c'eſt l'étendue & la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes Freres, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte & aux vices & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juſte ; il perce de mille traits l'homme diſſolu : les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matiere à ſes dériſions & à ſes cenſures ; & par une bizarrerie, que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même temps, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule. Or, les exemples de diſſolution dans les Grands, en autoriſant le vice, en annobliſſent la honte & l'ignominie, & lui ôtent ce qu'il a de mépriſable aux

yeux du public ; leurs passions deviennent bientôt dans les autres, de nouveaux titres d'honneurs, & la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse ; ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable, d'après de grands modeles ; & souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer, en ne copiant pas les mœurs de la Cour ; le Citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse ; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, SIRE, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un Etat où les Grands, & le Prince sur-tout, adorent

le Seigneur. La piété eſt en honneur, dès qu'elle a de grands exemples pour elle. Les Juſtes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette ſur la vertu, & qui eſt l'écueil de tant d'ames foibles. On craint Dieu ſans craindre les hommes. La vertu n'eſt plus étrangere à la Cour; le déſordre lui-même n'y va plus la tête levée; il eſt réduit à ſe cacher, ou à ſe couvrir des apparences de la ſageſſe. La licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique; & ſi le vice n'y perd rien, le ſcandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la Religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienſéance que le monde lui-même nous impoſe: le culte peut encore être mépriſé en ſecret par l'impie; mais il eſt vengé du moins par la majeſté & la décence publique. Le Temple ſaint peut encore voir aux pieds de ſes autels, des pécheurs & des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs. Le zele de votre auguſte Biſaïeul avoit par des loix ſéveres puni ſouvent, & toujours flétri de ſon indignation & de ſa diſgrace, ce ſcandale dans ſon Royaume: il peut ſe trouver encore des hommes corrom-

pus qui refuſent à Dieu leur cœur; mais ils n'oſeroient lui refuſer leurs hommages : en un mot, il peut être encore aiſé de ſe perdre ; mais du moins il n'eſt pas honteux de ſe ſauver.

Or, quand l'exemple des Grands ne ſerviroit qu'à autoriſer la vertu ; qu'à la rendre reſpectable ſur la terre ; qu'à lui ôter ce ridicule impie & inſenſé que le monde lui donne ; qu'à mettre les Juſtes à couvert de la tentation des dériſions & des cenſures; qu'à établir qu'il n'eſt pas honteux à l'homme de ſervir le Dieu qui l'a fait naître & qui le conſerve ; que le culte qu'on lui rend eſt le devoir le plus glorieux & le plus honorable à la créature, & que le titre du ſerviteur du Très-Haut, eſt mille fois plus grand & plus réel, que tous les titres vains & pompeux qui entourent le diadême des Souverains : quand l'exemple des Grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la Religion, & quelle abondance de bénédictions pour un Empire !

SIRE, heureux le peuple qui trouve ſes modeles dans ſes maîtres ; qui peut imiter ceux qu'il eſt obligé de reſ-

pecter ; qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs loix ; & qui n'eſt pas contraint de détourner ſes regards de ceux à qui il doit des hommages !

Mais quand les exemples des Grands ne trouveroient pas dans la vanité ſeule des peuples, une imitation toujours ſûre ; l'intérêt & l'envie de leur plaire, leur donneroit autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces.

Le jeune Roi Roboam oublie les conſeils d'un pere le plus ſage des Rois ; une jeuneſſe inconſidérée eſt bientôt appellée aux premieres places, & partage ſes faveurs, en imitant ſes déſordres.

Les Grands veulent être applaudis ; & comme l'imitation eſt de tous les applaudiſſemens le plus flatteur & le moins équivoque, on eſt ſûr de leur plaire, dès qu'on s'étudie à leur reſſembler : ils ſont ravis de trouver dans leurs imitateurs, l'apologie de leurs vices, & ils cherchent avec complaiſance dans tout ce qui les environne, de quoi ſe raſſurer contre eux-mêmes.

Ainſi l'ambition, dont les voies ſont toujours longues & pénibles, eſt chan-

mée de se frayer un chemin plus court & plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan & le ministre ; les passions déjà si favorisées par nos penchans, trouvent encore dans l'espoir de la récompense, un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs se réunissent contre la vertu. Et s'il est si mal-aisé de se défendre du vice qui plaît ; qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore !

Tel est, SIRE, le malheur des Grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs, en distribuant leurs graces ; tout ce qui dépend d'eux, veut vivre comme eux. SIRE, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir ; & vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres, ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même ; les imitateurs des passions des Grands insultent à leurs vices, en les imitant. Quel malheur ! quand le Souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou

les imitateurs, ou les honteux miniſtres ! quel opprobre pour un Empire ! quelle indécence pour la majeſté du Gouvernement ! quel découragement pour une nation, & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enleve leurs graces deſtinées à leurs talens & à leurs ſervices ! quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangeres ! & delà quel déluge de maux dans le peuple ! Les places occupées par des hommes corrompus ; les paſſions toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire ; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur ſource ; les aſtres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errans qui nous égarent, les bienſéances même publiques, dont le vice eſt toujours jaloux, renvoyées comme les uſages ſurannés, à l'antique gravité de nos peres : le déſordre débarraſſé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice, devenue preſque auſſi ridicule que la vertu.

Mais, SIRE, ſi la juſtice & la

piété dans les Grands prennent la place des passions & de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les graces ; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite & qui les fuit, & fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après : les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public : le crédit & l'intrigue ne menent à rien ; le mérite & les services n'ont besoin que d'eux-mêmes : le goût même du Souverain ne décide pas de ses largesses ; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets, que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près : il n'y a de mécontens dans l'Etat, que les hommes oiseux & inutiles. La paresse & la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse & l'équité des choix ; les talens se développent par les récompenses qui les attendent : chacun cherche à se rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés,

les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les Justes honorés, Dieu bénit, dans les Grands qui tiennent ici-bas sa place : & si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, & que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples, les suites que la vanité & l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des Grands : de leur côté, c'est l'étendue & la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre, ou de la vertu parmi les hommes.

II. PARTIE.

JE dis l'étendue, une étendue d'autorité. Que de ministres de leurs passions, n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation & dans leur destinée ?

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation & la guerre ; & alors, SIRE, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu, qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques, dont ils sont les

ſeuls auteurs ! que de voix plaintives s'élevent au Ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naiſſent d'un ſeul crime ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du ſang de tant d'innocens ; & leur repentir tout ſeul peut-il déſarmer la colere du Ciel, tandis qu'il laiſſe encore après lui tant de troubles & de malheurs ſur la terre ?

SIRE, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puiſſe affliger un Empire ; cherchez à déſarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre ; Dieu ne vous a confié le glaive, que pour la ſûreté de vos peuples, & non pour le malheur de vos voiſins. L'Empire ſur lequel le Ciel vous a établi, eſt aſſez vaſte ; ſoyez plus jaloux d'en ſoulager les miſeres, que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres paſſées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre regne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne meſurez pas ſur votre puiſſance, la juſtice de vos entrepriſes ; & n'oubliez jamais que dans les guerres

les plus juſtes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat, que les plus ſanglantes défaites.

Mais ſi l'amour du plaiſir l'emporte dans les Souverains ſur la gloire ; hélas ! tout ſert à leurs paſſions ; tout s'empreſſe pour en être les miniſtres ; tout en facilite le ſuccès ; tout en réveille les deſirs ; tout prête des armes à la volupté. Des ſujets indignes la favoriſent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneurs ; des Auteurs profanes la chantent & l'embelliſſent ; les arts s'épuiſent pour en diverſifier les plaiſirs ; tous les talens deſtinés par l'Auteur de la nature à ſervir à l'ordre & à la décoration de la ſociété, ne ſervent plus qu'à celle du vice ; tout devient les miniſtres, & par-là les complices de leurs paſſions injuſtes. SIRE, qu'on eſt à plaindre dans la grandeur ! Les paſſions, qui s'uſent par le temps, s'y perpétuent par les reſſources ; les dégoûts, toujours inſéparables du déſordre, y ſont réveillés par la diverſité des plaiſirs ; le tumulte ſeul, & l'agitation qui environne le Trône, en bannit les réflexions, & ne laiſſe jamais un inſtant le Souverain

avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les Prophêtes du Seigneur se taisent & s'affoiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire ; tout lui parle de sa puissance ; & personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité, ajoutez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se bornent l'impression & l'effet contagieux de leurs exemples. Les Grands sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public : l'Etranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux sur eux, comme le Citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusques dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis : le monde entier se sent de leurs vertus, ou de leurs vices : ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples, se passent des événemens qui prennent leur source dans leurs exemples : ils sont chargés devant Dieu de la justice, ou des iniquités des nations ; & leurs vices, ou leurs vertus ont des

bornes encores plus étendues que celles de leur Empire.

La France ſur-tout, qui depuis long-temps fixe tous les regards de l'Europe, eſt encore plus en ſpectacle qu'aucune autre nation. Les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter enſuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaiſirs & de la magnificence de leur Cour ; venir ici comme des hommes privés, ſubſtituer à la langue & aux manieres de leur nation, la politeſſe de la nôtre ; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, ſe former ſur la ſageſſe & la modération, ou ſur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit. SIRE, montrez-leur un Souverain qu'ils puiſſent imiter : que vos vertus & la ſageſſe de votre Gouvernement les frappent encore plus que votre puiſſance : qu'ils ſoient encore plus ſurpris de la juſtice de votre regne, que de la magnificence de votre Cour. Ne leur montrez pas vos richeſſes, comme ce Roi de Juda, aux Etrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos ſujets, & leur amour pour vous, qui eſt le vé-

ritable tréſor des Souverains. Soyez le modele des bons Rois ; & en faiſant l'admiration des Etrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux hommes de leur ſiecle, que les Princes & les Grands ſont redevables : leurs exemples ont un caractere de perpétuité qui intéreſſe tous les ſiecles à venir.

Les vices, ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur perſonne : le jour de la manifeſtation, tout ſeul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais en attendant, leurs œuvres ſont enſevelies, & repoſent ſous l'obſcurité du même tombeau, que leurs cendres.

Mais les Princes & les Grands, SIRE, ſont de tous les ſiecles ; leur vie, liée avec les événemens publics, paſſe avec eux d'âge en âge ; leurs paſſions, ou conſervées dans des monumens publics, ou immortaliſées dans nos Hiſtoires, ou chantées par une Poéſie laſcive, iront encore préparer des pieges à la derniere poſtérité : le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſqu'à nous les déſordres des Cours précédentes. Les diſſolutions

des Grands ne meurent point, leurs exemples prêcheront encore le vice, ou la vertu à nos plus reculés neveux ; & l'hiſtoire de leurs mœurs aura la même durée, que celle de leur ſiecle.

Que d'engagemens heureux, SIRE, leur état ſeul ne forme-t-il pas aux Grands & aux Rois pour la piété & pour la juſtice ! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puiſſans motifs n'y trouvent-ils pas auſſi pour la vertu ! Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui ſeront écrites en caracteres ineffaçables dans le livre de la poſterité ! quelle gloire mieux placée, que de ne point ſe livrer à des vices & à des paſſions, dont le ſouvenir ſouillera l'hiſtoire de tous les temps, & les hommes de tous les ſiecles ! quelle émulation plus louable, que de laiſſer des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la Monarchie, & les monumens publics de la juſtice & de la vertu ! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des ſiecles à venir ; de compter que nos exemples ſeuls formeront une ſucceſſion de vertu & de crainte du Seigneur parmi les hommes, & que de nos cendres mê-

mes il en renaîtra d'âge en âge, des Princes qui nous feront semblables !

Telle est, SIRE, la destinée des bons Rois ; & tel fut votre auguste Bisaïeul, ce grand Roi que nous vous proposerons toujours pour modele. Hélas ! il le sera de tous les Rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers momens, où cet héroïque Vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, & offrant au Dieu de ses peres, ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'Enfant miraculeux, que Dieu réservoit encore pour être le salut de la nation, & la gloire d'Israël.

SIRE, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle : ce pere des Rois mourant, & voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte ; recommandant votre enfance à la tendre & respectacle Dépositaire (1) de votre premiere éducation, laquelle en formant vos premieres inclinations, & pour ainsi dire, vos premieres paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs ; confiant

(1) *Madame la Duchesse de Vantadour.*

le ſacré dépôt de votre Perſonne au pieux Prince (1) qui vous inſpire des ſentimens dignes de votre Sang, à l'illuſtre Maréchal (2), qui a reçu comme une vertu héréditaire, la ſcience d'élever les Rois ; & qui, devenu un des premiers ſujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand Roi de votre ſiecle; au Prélat fidele (3) qui, après avoir gouverné ſagement l'Egliſe, lui formera en vous ſon plus zélé Protecteur ; enfin, à toute la nation ; dont vous êtes en même temps, & le précieux pupile, & le pere.

Puiſſiez-vous, SIRE, n'effacer jamais de votre ſouvenir les maximes de ſageſſe que ce grand Prince vous laiſſa dans ces derniers momens, comme un héritage plus précieux que ſa Couronne.

Il vous exhorta à ſoulager vos peuples : ſoyez-en le pere, & vous en ſerez doublement la maître.

Il vous inſpira l'horreur de la guerre, & vous exhorta de ne pas ſuivre là-deſſus ſon exemple : ſoyez un Prince pacifique ; les conquêtes les plus

(1) *Le Duc du Maine.*
(2) *Le Maréchal de Villeroy.*
(3) *L'ancien Evêque de Frejus.*

glorieuſes ſont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui, dans l'innocence; vous ne régnerez heureuſement, qu'autant que vous régnerez ſaintement.

SIRE, que les dernieres paroles de ce grand Roi, de ce Patriarche de votre Famille Royale, ſoient comme celles du Patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à ſa race; & puiſſent ſes dernieres inſtructions devenir la prophétie de votre Regne. *Ainſi ſoit-il.*

IHS

SERMON
POUR
LE PREMIER DIMANCHE
DE CAREME.

Sur les tentations des Grands.

Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert : pour y être tenté par le diable. Matth. 4. 1.

SIRE,

LEs signes éclatans qui avoient accompagnés la naissance & les commencemens de la vie de J. C. ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premieres lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte

de lui dreſſer des pieges. Sa deſcendance des Rois de Juda ; ſon droit à la Couronne de ſes Ancêtres ; les Prophéties qui annonçoient que dans les derniers temps, Dieu ſuſciteroit de la race de David, le Prince de la paix, & le Libérateur de ſon peuple : tout ce qui annonce la grandeur de Jeſus-Chriſt, arme la malice du tentateur contre ſon innocence.

Les Grands, SIRE, ſont les premiers objets de ſa fureur. Plus expoſés que les autres hommes à ſes ſéductions & à ſes pieges, il commence de bonne heure à leur en préparer ; & comme leur chûte lui répond de celle de tous ceux preſque qui dépendent d'eux, il raſſemble tous ſes traits pour le perdre.

Matth. 4. 3. *Changez ces pierres en pain*, dit-il à Jeſus-Chriſt : il l'attaque d'abord par le plaiſir ; & c'eſt le premier piege qu'il dreſſe à leur innocence.

Ibid. ℣. 6. *Puiſque vous êtes Fils de Dieu*, ajoute-t-il, *il enverra ſes Anges pour vous garder* : il continue par l'adulation ; & c'eſt un trait encore plus dangereux dont il empoiſonne leur ame.

Ibid. ℣. 8. Enfin, *je vous donnerai les Royaumes du monde, & toute leur gloire* : il finit par l'ambition ; & c'eſt la derniere & la

la plus sûre ressource qu'il emploie, pour triompher de leur foiblesse.

Ainsi, le plaisir commence à leur corrompre le cœur; l'adulation l'affermit dans l'égarement, & lui ferme toutes les voies de la vérité; l'ambition consomme l'aveuglement, & acheve de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, &c. *Ave*, *Maria*.

SIRE,

LE premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions plus tardives ne se développent, & ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, & nous nous trouvons corrompus, avant presque d'avoir pu connoître ce que nous sommes. Ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premieres mœurs : c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'ame : c'est lui qui efface sa premiere beauté; & c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices. I. PARTIE.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les

autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à-demi son empire : les obstacles la traversent ; la crainte des discours publics la retient ; l'amour de la fortune la partage.

Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obstacle, ou les obstacles eux-mêmes facilement écartés, l'enflâment & l'irritent. Hélas! quels obstacles a jamais trouvé là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? Les occasions préviennent presque leurs desirs : leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent : l'indécence du siecle, & l'avilissement des Cours, honore même d'éloges publics, les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse : un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non : SIRE, les Princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leur volonté ; & leurs passions ne trouvent pas plus de résistance, que leurs ordres.

David veut jouir de son crime :

l'élite de ſon armée eſt bientôt ſacrifiée, & par-là périt le ſeul témoin incommode à ſon incontinence. Rien ne coûte, & rien ne s'oppoſe aux paſſions des Grands : ainſi la facilité des paſſions en devient un nouvel attrait : devant eux, toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît, eſt bientôt poſſible.

La crainte du Public eſt un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute ſa honte, il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher ; & le monde lui même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpece de flétriſſure & d'opprobre : il favoriſe les paſſions ; & impoſe pourtant des bienſéances qui les gêne : il fait des leçons publiques du vice & de la volupté ; & il exige pourtant le ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les Princes & les Grands ont ſecoué ce joug : ils ne font pas aſſez de cas des hommes, pour redouter leurs cenſures. Les hommages publics qu'on

leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un Public qui les craint, & qui les reſpecte ; & à la honte du ſiecle, ils ſe flattent avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards que pour leur perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au peuple, le leur montre dans un point de vue ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſauroient venir juſqu'à eux ; & preſque toujours, devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Ainſi plus on eſt grand, SIRE, plus on eſt redevable au Public. L'élévation qui bleſſe déjà l'orgueil de ceux qui nous ſont ſoumis, les rend des cenſeurs plus ſéveres & plus éclairés de nos vices : il ſemble qu'ils veulent regagner par les cenſures, ce qu'ils perdent par la ſoumiſſion ; ils ſe vengent de la ſervitude par la liberté des diſcours. Non, SIRE, les Grands ſe croient tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands ; ils vivent comme s'ils n'avoient point de ſpectateurs, & cependant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre.

Enfin, l'ambition & l'amour de la fortune dans les autres hommes, partage l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige, sont autant de momens dérobés à la volupté ; le desir de parvenir suspend du moins des passions, qui de tout temps en ont été l'obstacle : on ne sauroit allier les mouvemens sages & mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oisiveté, & presque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; & jusques ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, & l'ont rarement avancée.

Mais les Princes & les Grands qui n'ont plus rien à desirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs. La naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux mêmes : leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres ; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfans des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang & des honneurs de leurs pé-

res, & ne le ſont pas de leur gloire & de leurs vertus. L'élévation dont la naiſſance les met en poſſeſſion, les empêche toute ſeule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux mêmes : ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le ſang & les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur molleſſe & de leur oiſiveté : la nature a tout fait pour eux ; elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite : & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les exemples là-deſſus ſont de toutes les nations & de tous les ſiecles.

Salomon avoit porté la gloire de ſon nom juſqu'aux extrêmités de la terre : l'éclat & la magnificence de ſon regne avoit ſurpaſſé celle de tous les Rois d'Orient : un fils inſenſé devient le jouet de ſes propres ſujets, & voit dix Tribus ſe choiſir un nouveau maître. Les enfans de la gloire & de la magnificence ſont rarement les enfans de la ſageſſe & de la vertu ; & il eſt preſque plus

rare de soutenir la gloire & les honneurs auxquels on succede, que de les acquérir soi-même.

LE plaisir est donc le premier écueil des Grands, & c'est par-là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation acheve de le fermer à la vertu : les attraits qui environnent le Trône soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie : le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remord de foiblesse, enhardit la timidité du crime, & lui ôte la seule ressource qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre & de la raison. II. PARTIE.

SIRE, quel fléau pour les Grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des pieges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les Princes & les Puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse & de la vérité ! Les fléaux des guerres & des stérilités sont des fléaux passagers, & des temps plus heureux ramenent bientôt la paix &

l'abondance : les peuples en ſont affligés ; mais la ſageſſe du Gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'eſt une calamité pour l'Etat, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppreſſion des peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges plus onéreuſes : les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſere publique, paſſent bientôt pour des murmures : les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable ; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion & la mauvaiſe volonté qui refuſe. Que le Seigneur, diſoit autrefois un ſaint Roi, confonde ces langues trompeuſes & ces levres fauſſes, qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Pſ. 11. 4.

SIRE, défiez-vous de ceux qui, pour autoriſer les profuſions immenſes des Rois, leur groſſiſſent ſans ceſſe l'opulence de leurs peuples. Vous ſuccédez à une Monarchie floriſſante, il eſt vrai, mais que les pertes paſſées ont accablée. Le zele de

vos Sujets eſt inépuiſable ; mais ne meſurez pas là-deſſus les droits que vous avez ſur eux ; leurs forces ne répondront de long-temps à leur zele : les néceſſités de l'Etat les ont épuiſés ; laiſſez-les reſpirer de leur accablement : vous augmenterez vos reſſources, en augmentant leur tendreſſe. Ecoutez les conſeils des Sages & des Vieillards auxquels votre enfance eſt confiée, & qui préſiderent aux conſeils de votre auguſte Biſaïeul ; & ſouvenez-vous de ce jeune Roi de Juda, dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui pour avoir préféré les avis d'une jeuneſſe inconſidérée, à la ſageſſe & à la maturité de ceux aux conſeils deſquels Salomon ſon pere étoit redevable de la gloire & de la proſpérité de ſon regne, & qui lui conſeilloient d'affermir les commencemens du ſien par le ſoulagement de ſes peuples, vit un nouveau Royaume ſe former des débris de celui de Juda ; & pour avoir voulu exiger de ſes ſujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour & leur fidélité qui lui étoient dues. Les conſeils agréables ſont rarement des conſeils utiles ; & ce qui flatte les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets.

Oui, SIRE, par l'adulation, les vices des Grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : & quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non seulement des penchans, mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent : c'est l'expérience de tous les siecles, disoit Assuérus ; les suggestions flatteuses des méchans ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs Princes ; & les plus anciennes histoires nous en fourniſſent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis..... quomodò malis quorumdam suggestionibus, Regum studia depraventur.* C'étoit un Roi infidele qui faisoit cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux & iniques d'un flat-

Esth. 16. 7.

teur alloient souiller toute la gloire de son Empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocens. Un seul sujet fidele décide souvent de la félicité d'un regne & de la gloire du Souverain ; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur, pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données ; il change en sources de vice, des penchans qui étoient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénere en présomption ; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au Souverain, n'est plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit & le dégrade ; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds ; qui cherche à combattre, seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre ; & qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nou-

veaux, & arme contre eux leurs voisins & leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, & qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance, dans l'ame des Rois, se bornant à des largesses outrées, & à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les miseres publiques : les devoirs mêmes de la Religion dont ils sont les premiers Protecteurs, & qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusemens puériles de l'enfance. Non, SIRE, les Princes naissent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être, l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur Etat, ce qu'eux seuls devroient connoître : ils envoient des Ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés ; & per-

sonne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur propre Royaume : les discours flatteurs assiegent leur Trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ses pertes ; on lui grossit ses avantages : on lui diminue les miseres publiques : on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est, tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, SIRE, c'est là le vice le plus commun des Cours, & l'écueil des meilleurs Princes. A peine le jeune Roi Joas eut-il perdu le fidele Pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, & le seul homme par qui la vérité alloit encore jusqu'aux pieds de son Trône ; que séduit par les flatteries des Courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils, & à ses propres foiblesses : *Delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.* 2. *Paral.* 24. 17.

C'est l'adulation qui fait d'un bon Prince, un Prince né pour le malheur

de ſon peuple : c'eſt elle qui fait du ſceptre un joug acablant ; & qui à force de louer les foibleſſes des Rois, rend leurs vertus mêmes inépuiſables.

Oui, SIRE, quiconque flatte ſes maîtres, les trahit : la perfidie qui les trompe, eſt auſſi criminelle que celle qui les détrône : la vérité eſt le premier hommage qu'on leur doit ; il n'y a pas loin de la mauvaiſe foi du flatteur à celle du rébelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui ſeule honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être deſtinée à l'adulation : la ſûreté publique doit ſuppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des ſupplices ; car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puiſque l'ennemi qui veut nous perdre, eſt encore moins à craindre, que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuſe eſt dans la bouche de ceux qui, par

la sainteté de leur caractere, sont établis les Ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge : entrez dans la bouche des Prophêtes du Roi Achab : vous réussirez : vous le tromperez ; & sa séduction est inévitable : *Decipies & prævalebis.* 3. *Reg.* 22. 22. Hélas ! si l'adulation a tant de charmes, lors même que les vices & les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité, & la rendent suspecte ; quelle séduction ne forme-t-elle point, lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu ? Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministere même de la vérité, un ministere d'adulation & de mensonge ; si dans ces Chaires mêmes destinées à instruire & à corriger les Grands, nous leur donnons des fausses louanges qui achevent de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnoître ; si nous empruntons le langage flatteur & rampant des Cours, en venant leur annoncer la parole généreuse & sublime du Seigneur ; & si, loin d'être ici les maîtres & les docteurs des Rois, nous ne som-

mes que les vils eſclaves de la vanité & de la fortune! Mais quel malheur pour les Grands, de trouver d'indignes Apologiſtes de leurs vices, parmi ceux qui en auroient dû être les Cenſeurs; d'entendre autour de leur Trône, les Miniſtres & les Interprêtes de la Religion, parler comme le Courtiſan; & trouver des adulateurs, où ils auroient dû trouver des Ambroiſes!

O vous, SIRE, que Dieu a établi pour commander aux hommes, n'aimez dans les hommes que la vérité; elle ſeule les rend aimables. Fermez l'oreille aux diſcours qui vous flattent: le flatteur hait votre perſonne; il n'aime que vos faveurs. Ecoutez les louanges qui nous prêtent de fauſſes vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables. Souvenez-vous que l'amour des peuples eſt l'éloge le moins ſuſpect du Souverain. Les bons & les mauvais Princes ont été également loués pendant leur vie: il ſemble même que les baſſes flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers. La haine publique ſe cache d'ordinaire ſous l'adulation: SIRE, rendez-vous digne d'être loué, & vous mépriſerez les louanges.

L'Adulation ferme donc le cœur à la vérité, mais l'ambition eſt bientôt le triſte fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, & acheve de creuſer le précipice : c'eſt le dernier piege que le démon rend aujourd'hui à Jeſus-Chriſt: *Je vous donnerai les Royaumes du monde, & toute leur gloire.* III. PARTIE.

Oui, SIRE, c'eſt l'adulation qui mene toujours les Grands à la gloire inſenſée & mal-entendue de l'ambition : & ce deſir inſenſé de gloire, où ne mene-t-il point un cœur qui s'y livre ?

Cette paſſion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle poſſede ; elle l'avilit enſuite, & le dégrade ; enfin, elle le conduit à une fauſſe gloire, par des moyens injuſtes, qui lui font perdre la gloire véritable. Tels ſont les caracteres honteux de l'ambition ; de ce vice dont le monde honore ſes Héros, & dont ils s'honorent ſi fort eux-mêmes.

Ce n'eſt pas que je prétende autoriſer dans les Grands, non plus que dans le reſte des hommes, une vie molle & obſcure, des ſentimens bas & timides ; & ſous prétexte de blâmer l'ambition,

consacrer l'oisiveté & l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mene à la gloire par le devoir : la naissance nous l'inspire, & la Religion l'autorise : c'est elle qui donne aux Empires des Citoyens illustres, des Ministres sages & laborieux, de vaillans Généraux, des Auteurs célebres, des Princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité & de paresse : la Religion n'abat & n'amollit point le cœur ; elle l'annoblit & l'éleve ; elle seule sait former de grands hommes : on est toujours petit, quand on n'est grand que par la vanité. Ainsi, la mollesse & l'oisiveté blessent également les regles de la piété, & les devoirs de la vie civile ; & le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile, que par la société.

Mais l'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus, & sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur, & ne le laisse jamais tranquille ; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues, & de toutes les agitations des Cours ; qui forme les révolutions des Etats, & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux specta-

cles : cette paſſion, qui oſe tout, & à laquelle rien ne coûte, eſt un vice encore plus pernicieux aux Empires, que la pareſſe même.

Déjà il rend malheureux celui qui en eſt poſſédé : l'ambitieux ne jouit de rien ; ni de ſa gloire, il la trouve obſcure ; ni de ſes places, il veut monter plus haut ; ni de ſa proſpérité, il ſeche & dépérit au milieu de ſon abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils ſont empoiſonnés par ceux qu'il eſt obligé de rendre lui-même ; ni de ſa faveur, elle devient amere, dès qu'il faut la partager avec ſes concurrens ; ni de ſon repos, il eſt malheureux, à meſure qu'il eſt obligé d'être plus tranquille : c'eſt un Aman, l'objet ſouvent des deſirs & de l'envie publique, & qu'un ſeul honneur refuſé à ſon exceſſive autorité, rend inſupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais de plus, elle l'avilit & le dégrade. Que de baſſeſſes pour parvenir ! il faut paroître, non pas tel qu'on eſt, mais tel qu'on nous ſouhaite. Baſſeſſe d'adulation ; on encenſe & on adore l'idole qu'on mépriſe : baſſeſſe de lâcheté ; il faut ſavoir eſſuyer des

dégoûts, dévorer des rébuts, & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi : & ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces : enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir ; & faire servir à l'ambition, la Religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des Cours, & l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractere d'un cœur lâche & rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractere de honte qui nous déshonore : elle ne promet les Royaumes du monde, & toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, & qui se

dégradent honteusement eux-mêmes : *Si ca lens, a lo.averis me.* On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées ; & les titres de vos honneurs & de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir ; & tout ce qui le mene là, est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux services, comme des vertus de roman & de théatre, & croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire ; mais que c'est la bassesse & l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. *Matth.* 4. 9.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes & sa honte. Oui, mes Freres, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise. Le crime qui l'éleve, est pour lui comme une vertu qui l'annoblit. Ami infidele; l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen; la vérité ne lui paroît estima-

ble, qu'autant qu'elle lui eſt utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point: l'intérêt public cede toujours à ſon intérêt propre : il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place : il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat ; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumieres d'un autre.

Telle eſt l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiette, honteuſe, injuſte. Mais, SIRE, ſi ce poiſon gagne & infecte le cœur du Prince ; ſi le Souverain, oubliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfere ſa propre gloire à l'amour & au ſalut de ſes peuples ; s'il aime mieux conquérir des Provinces, que régner ſur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins, que le pere de ſon peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets, eſt le ſeul chant de joie qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot ; s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes ; &

que comme ce Roi de Babylone, il ne veuille élever la ſtatue impie, l'idole de ſa grandeur, que ſur les larmes & les débris des peuples & des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel préſent faites-vous aux hommes dans votre colere, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, SIRE, ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les Provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dreſſera des monumens ſuperbes, pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes ; mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs, ſous leſquelles des citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, ſeront des monumens lugubres, qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance : ſon nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les conquérans, mais il ne le ſera pas

parmi les bons Rois ; & l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon regne, que pour rappeller le ſouvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainſi ſon orgueil (*a*), dit l'Eſprit de Dieu, ſera monté juſqu'au Ciel: ſa tête aura touché dans les nuées : ſes ſuccès auront égalé ſes deſirs ; & tout cet amas de gloire ne ſera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre.

Grand Dieu ! vous qui êtes le Protecteur de l'enfance des Rois, & ſurtout des Rois pupilles, éloignez tous ces pieges de l'enfant précieux que vous nous avez laiſſé dans votre miſéricorde. Il peut vous dire, comme autrefois un Roi ſelon votre cœur :

Pſ. 26. 10. *Mon pere & ma mere m'ont abandonné.* A peine avois-je les yeux ouverts à la lumiere, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde qui m'avoit porté dans ſon ſein, & dont les traits aimables & majeſtueux ſont encore peints ſur mon viſage ; & au Prince pieux de qui je tiens la vie, & dont les ſentimens religieux ſeront

(*a*) Si aſcenderit uſque ad Cœlum ſuperbia ejus, & caput ejus nubes tetigerit : quaſi ſterquilinium in fine perdetur. *Job.* 20. 6. 7.

toujours

toujours gravés dans mon cœur : *Pater meus & mater mea dereliquerunt me.* Mais vous, Seigneur ! qui êtes le Pere des Rois, & le Dieu de mes peres ; vous m'avez pris ſous votre protection, & mis à couvert ſous l'ombre de vos aîles & de votre bonté paternelle : *Dominus autem aſſumpſit me.* *Ibid.*

Grand Dieu ! gardez donc ſon innocence comme un tréſor encore plus eſtimable que ſa Couronne : faites-la croître avec ſon âge : prenez ſon cœur entre vos mains, & que le feu impur de la volupté ne profane jamais un ſanctuaire que vous vous êtes réſervé depuis tant de ſiecles : *Cuſtodi innocentiam.* *pſ.* 36. 27.

Voyez ces ſemences de droiture & de vérité, que vous avez jettées dans ſon ame ; cet eſprit de juſtice & d'équité qui ſe développe de jour en jour, & qui paroît être né avec lui ; cette averſion naiſſante pour les artifices & les fauſſes louages du flatteur ; & ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces préſages heureux de notre félicité future: *Et vide æquitatem.* *Ibid.*

Qu'il regne pour notre bonheur, & il régnera pour ſa gloire. Que ſon unique ambition ſoit de rendre ſes

ſujets heureux ; que ſon titre le plus chéri ſoit celui de Roi bienfaiſant & pacifique : il ne ſera grand qu'autant qu'il ſera cher à ſon peuple. Qu'il ſoit le modele de tous les bons Rois ; & que ce Prince pacifique puiſſe laiſſer encore après lui des Princes qui lui
Ibid. reſſemblent : *Quoniam ſunt reliquiæ homini pacifico.* Recevez ces vœux, ô mon Dieu ! & qu'ils ſoient pour nous les gages de la tranquillité de la vie préſente, & l'eſpérance de la future ! *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE CAREME.

Sur le respect que les Grands doivent à la Religion.

Et ecce apparuerunt illis Moyses & Elias cum Jesu loquentes.

En même-temps ils virent paroître Moyse & Elie, qui s'entretenoient avec J. Matth. 17. 3.

SIRE,

CE sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre, qui viennent aujourd'hui sur la montagne Sainte, rendre hommage à la gloire & à la grandeur de Jesus-Christ.

Moïſe, ce Dieu de Pharaon, ce Légiſlateur des peuples, ce Vainqueur des Rois, ce Maître de la nature, & plus grand encore par le titre de ſerviteur fidele de la maiſon du Seigneur.

Elie, cet homme miraculeux; la terreur des Princes impies; qui pouvoit faire deſcendre le feu du Ciel, ou s'y élever lui-même ſur un char de gloire & de lumiere; & plus célebre encore par le zele Saint qui le dévoroit, que par toutes les merveilles qui accompagnerent ſa vie.

Cependant l'un & l'autre n'avoient été grands, que parce qu'ils avoient été les images de Jeſus Chriſt. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré, & rendre à ce divin original la puiſſance & la gloire qui appartiennent à lui ſeul, & dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurſeurs & les dépoſitaires.

Telle eſt, SIRE, la deſtinée des Princes & des Grands de la terre. Ils ne ſont grands, que parce qu'ils ſont les images de la gloire du Seigneur, & les dépoſitaires de ſa puiſſance. Ils doivent donc ſoutenir les intérêts de Dieu, dont ils repréſentent la majeſté; & reſpecter la Religion, qui

ſeule les rend eux-mêmes reſpectables.

Je dis reſpecter : elle exige d'eux un reſpect de fidélité, figuré par Moïſe, qui leur en faſſe obſerver les maximes; & un reſpect de zele, repréſenté dans Elie, qui les rende Protecteurs de ſa doctrine & de ſa vérité.

Fideles dans l'obſervance de ſes maximes ; zélés dans la défenſe de ſa doctrine & de ſa vérité. *Ave*, *Maria*.

SIRE,

ETre né Grand, & vivre en Chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la Religion. Ce ſeroit dégrader l'Evangile, & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de le regarder comme la Religion du peuple, & une ſecte de gens obſcurs. I. PRTIE.

Il eſt vrai que les Céſars, & les Puiſſans ſelon le ſiecle, ne crurent pas d'abord en Jeſus-Chriſt. Mais ce n'eſt pas que ſa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvoit que leurs vices : il falloit même montrer au monde que la puiſſance de Dieu n'avoit pas beſoin de celle des hommes ; que le

crédit & l'autorité du ſiecle étoit inutile à une doctrine deſcendue du Ciel ; qu'elle ſe ſuffiſoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les Puiſſances du ſiecle, en ſe déclarant contre elle & en la perſécutant, devoient l'affermir ; & que ſi elle n'eut pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eut manqué du principal caractere qui les rendit enſuite ſes Diſciples.

La loi de l'Evangile eſt donc la loi de tous les Etats. Plus même la naiſſance nous éleve au deſſus des autres hommes, plus la Religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs, de reconnoiſſance & de juſtice.

Oui, mes Freres, ce n'eſt pas le haſard qui vous a fait naître Grands & Puiſſans. Dieu, dès le commencement des ſiecles, vous avez deſtiné cette gloire temporelle, marqués du ſceau de ſa grandeur, & ſéparés de la foule, par l'éclat des titres, & des diſtinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainſi préférés au reſte des hommes, & à tant d'infortunés, ſur tout, qui ne ſe nourriſſent que d'un pain de larmes & d'amer-

tume ? Ne ſont ils pas comme vous l'ouvrage de ſes mains & rachetés du même prix ? n'êtes-vous pas ſortis de la même boue ? n'êtes vous pas peut-être chargés de plus de crimes ? le ſang dont vous êtes iſſus, quoique plus illuſtre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même ſource empoiſonnée, qui a infecté tout le genre humain ? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux ; mais en avez-vous reçu une ame d'une autre eſpece, & deſtinée à un autre Royaume éternel, que celle des hommes les plus vulgaires ? Qu'avez-vous au-deſſus d'eux devant celui qui ne connoît de titres & de diſtinctions dans ſes créatures, que les dons de ſa grace ? Cependant Dieu, leur pere comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la miſere & à l'affliction ; & il ne réſerve pour vous, que la joie, le repos, l'éclat & l'opulence : ils naiſſent pour ſouffrir, pour porter le poids du jour & de la chaleur, pour fournir de leurs peines & de leurs ſueurs à vos plaiſirs & à vos profuſions ; pour traîner, ſi j'oſe parler ainſi, comme de vils animaux le char de votre grandeur & de votre indolence. Cette diſtance énor-

me que Dieu laiſſe entre eux & vous a-t-elle jamais été ſeulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoiſſance ? Vous vous êtes trouvés en naiſſant en poſſeſſion de tous ces avantages ; & ſans remonter au ſouverain diſpenſateur des choſes humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dûs, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures une reconnoiſſance ſi vive, ſi marquée, ſi ſoutenue, un aſſujettiſſement ſi déclaré de ceux qui vous ſont redevables de quelques faveurs ; ils ne ſauroient ſans crime oublier un inſtant ce qu'ils vous doivent ; vos bienfaits vous donnent ſur eux un droit qui vous les aſſujettit pour toujours : meſurez là deſſus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos peres & de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des eſclaves, & les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats & des rebelles ?

Ainſi, mes Freres, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais hélas ! cette loi de reconnoiſſance, que tout ce qui vous environne vous annonce, & qui devroit être, pour ainſi dire, écrite ſur les portes &

sur les murs de vos palais, sur vos terres & sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités & de vos vêtemens, n'est point même écrite dans votre cœur ! Dieu répandra ses propres dons, mes Freres, puisque loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité ; il transportera cette gloire à une race plus fidele : vos descendans expieront peut-être dans la peine & dans la calamité le crime de votre ingratitude ; & les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je ! il multipliera peut-être ses dons ; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élévera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colere ; ses bienfaits seront des châtimens ; votre prospérité consommera votre aveuglement & votre orgueil ; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions ; & l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion, & votre impénitence.

C'eſt donc une erreur, mes Freres, de regarder la naiſſance & le rang comme un privilege qui diminue & adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, & les regles ſéveres de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné, ſes bienfaits deviendront la meſure de vos devoirs, & comme il vous a diſtingué des autres hommes par des largeſſes plus abondantes, il demande que vous vous en diſtinguiez auſſi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoiſſance qui vous y engage, plus tout allume les paſſions dans votre état, plus vous avez beſoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux Grands de grandes vertus; la proſpérité eſt comme une perſécution continuelle contre la Foi; & ſi vous n'avez pas toute la force & le courage des Saints, vous aurez bientôt plus de vices & de foibleſſes que le reſte des hommes.

Mais d'ailleurs, ſur quoi prétendez-vous que Dieu doit ſe relacher en votre faveur, & exiger moins de vous que du commun des Fideles? Avez-vous moins de plaiſirs à expier? votre innocence eſt-elle le titre qui vous donne

droit à son indulgence ? vous êtes-vous moins livrés aux desirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient & la punissent ? Votre élévation a multiplié vos crimes ; & elle adouciroit votre pénitence ? vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang, & vous prétendriez trouver là-dessus dans la Religion des exceptions qui vous fussent favorables ?

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes Freres ? quel Dieu de chair & de sang nous formons nous ? Quoi ! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand ; où le Roi & l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exerceroit que des jugemens favorables envers ces hommes que nous appellons grands ? ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici bas une injuste félicité, & qui oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité n'avoient vécu que pour eux-mêmes ? & il s'armeroit alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ? & il réserveroit toute la rigueur de ses jugemens, pour des in-

fortunés qui n'avoient passé que des jours de deuil, & des nuits laborieuses sur la terre ; & qui souvent l'avoient beni dans leur affliction, & invoqué dans leur délaissement & leur amertume ? Vous êtes juste ! Seigneur, & vos jugemens seront équitables.

Mais, SIRE, quand ces motifs de justice & de reconnoissance n'engageroient pas les Grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu ; que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux mêmes ?

N'est-ce pas en effet la sagesse & la crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les Princes & les Grands plus aimables aux peuples ? C'est par elle, disoit autrefois un jeune Roi, que je deviendrai illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront ma jeunesse ; que les Princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi ; que les Rois voisins, quelques redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix & redouté dans la guerre ; *Per hanc timebunt me Reges horrendi : in multitudine videbor bonus & in bello fortis.* C'est par elle que mon regne sera agréable à votre peu-

Sap. 8. 13. 15.

ple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai juſtement, & que je ſerai digne du trône de mes peres : *Per hanc diſponam populum tuum juſtè, & ero dignus ſedium patris mei.* Sap. 9. 12.

Non, SIRE, ce ne ſera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre Empire, ni la magnificence de votre Cour, qui vous rendront cher à vos peuples ; ce ſeront les vertus qui font les bons Rois, la juſtice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand Roi par votre naiſſance ; mais vous ne pouvez être un Roi cher à vos peuples que par vos vertus : les paſſions qui vous éloignent de Dieu, nous rendent toujours injuſtes & odieux aux hommes ; les peuples ſouffrent toujours des vices du Souverain : tout ce qui outre l'autorité, l'affoiblit & la dégrade ; les Princes dominés par les paſſions ſont toujours des maîtres incommodes & bizarres ; le Gouvernement n'a plus de regle, quand le maître lui-même n'en a point : ce n'eſt plus la ſageſſe, & l'intérêt public, qui préſident aux Conſeils, c'eſt l'intérêt des paſſions, le caprice & le goût forment les déciſions, que devoit dicter l'amour de l'ordre ; & le plaiſir devient le grand

ressort de toute la prudence de l'Empire. Oui, SIRE, la sagesse & la piété du Souverain toute seule peut faire le bonheur des Sujets, & le Roi qui craint Dieu, est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les Princes & les Grands l'autorité aimable, c'est elle encore, SIRE, qui la rend glorieuse. Tous les biens & tous les succès, disoit encore un sage Roi, me sont venus avec elle; & c'est par elle, que l'honneur & la gloire m'ont toujours accompagné : *Et innumerabilis honestas per manum illius.* Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ces ordres.

Sap. 7. 14.

Je sais que l'impie prospere quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cedre du Liban, & qu'il semble insulter le Ciel par une gloire orgueilleuse, qu'il ne croit tenir que de lui même. Mais attendez : son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil & d'injustice s'écroule : la honte

& les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste & déshonorée ; il finira par l'ignominie ; Dieu aura son tour, & la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siecles qui nous ont précédé, comme disoit autrefois un Prince Juif à ses enfans : *Cogitate generationes singulas*; & vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, & en a fait sécher la racine ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendans ; que les Trônes eux-mêmes, & les successions Royales ont manqué sous des Princes fainéans & efféminés ; & que l'histoire des crimes & des excès des Grands, est en même temps l'histoire de leurs malheurs & de leur décadence. 1. *Macc.* 6. 61.

Mais enfin, SIRE, en quoi les Princes & les Grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles & plus heureuse pour la vertu, que le peuple.

J'étois encore enfant, disoit le Roi Salomon : mais je me trouvois déja les

lumieres d'un âge avancé, & je sentois que je devois à ma naissance une ame bonne & des sentimens plus élevés que ceux des autres hommes ; *Puer autem eram ingeniosus, & sortitus sum animam bonam.*

Sap 8. 19.

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des Grands & des Princes, des semences, & comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple livré en naissant à un naturel brute & inculte, ne trouve en lui pour les devoirs sublimes de la Foi, que la pesanteur & la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, & qui sont comme la premiere école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice de la naissance ; les objets vils qui l'environnent, lui abattent le cœur & les sentimens : il ne sent rien au dessus de ce qu'il est ; né dans les sens & dans la boue, il s'éleve difficilement au dessus de lui même. Il y a dans les maximes de l'Evangile une noblesse & une élévation, où les cœurs vils & rampans ne sauroient atteindre : la Religion, qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; & il faut être

grand, ou le devenir, pour être Chrétien.

Je n'ignore pas que la grace ſupplée à la nature; que la chair & le ſang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu, que les premiers Héros de la Foi ſortirent d'entre le peuple; que les vaſes de boue entre les mains de l'ouvrier ſouverain, deviennent bientôt des vaſes de gloire & de magnificence; & que tout Chrétien eſt né grand, parcequ'il eſt né pour le Ciel.

Mais une haute naiſſance nous prépare, pour ainſi dire, aux ſentimens nobles & héroïques qu'exige la Foi: un ſang plus pur s'éleve plus aiſément; il en doit moins couter de vaincre les paſſions à ceux qui ſont nés pour remporter des victoires: le menſonge & la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la verité ne ſauroit nuire, & qui n'a rien à craindre ni à eſpérer des hommes: l'eſpérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-deſſus de la leur, & qui tiennent en leurs mains la fortune & la deſtinée publique: le reſpect humain n'intimide & n'arrête pas la vertu des Grands, eux que tout le monde

fait gloire d'imiter, & dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude : la baſſeſſe de la débauche & de la diſſolution trouve moins d'accès dans une ame que la naiſſance deſtine à de grandes choſes : la regle & les devoirs ſont moins étrangers à ceux qui ſont établis pour maintenir l'ordre & la regle parmi les peuples : s'ils ſont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins & plus de reſſources : la nature toute ſeule a environné leur ame d'une garde d'honneur & de gloire : enfin, les premiers penchans dans les Grands ſont pour la vertu ; & ils dégenerent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la Religion un reſpect de fidélité qui leur en faſſe obſerver les maximes ; mais ils lui doivent encore un reſpect de zele qui les rende défenſeurs de ſa doctrine & de ſa vérité.

II. PARTIE. LA Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle ; tout doit ſervir à l'agrandiſſement de ce Royaume de Jeſus-Chriſt. Les vertus, & les vices ; les Grands, & le peuple ; les bons & les

mauvais ſuccès ; l'abondance, ou les calamités publiques ; l'élévation, ou la décadence des Empires ; tout enfin, dans l'ordre des conſeils éternels, doit coopérer à la formation & à l'accroiſſement de cette ſainte Jéruſalem. Les Tyrans l'ont purifiée par les perſécutions ; les Fideles la perpétuent par la charité ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermiſſent par les ſcandales : les Juſtes ſont les témoins de ſa foi ; les Paſteurs, les dépoſitaires de ſa doctrine ; les Princes & les puiſſans, les protecteurs de ſa vérité.

Ce n'eſt pas aſſez pour eux d'obéir à ſes loix ; c'eſt le devoir de tout Fidele. La majeſté de ſon culte, la ſainteté de ſes maximes, le dépôt de ſa verité doivent trouver une ſûre protection dans leur autorité & dans leur zele.

Je dis la majeſté de ſon culte. Rien, SIRE, n'honore plus la Religion, que de voir les Grands & les Princes confondus aux pieds des Autels avec le reſte des Fideles, dans les devoirs communs & extérieurs de la Foi. C'eſt à eux à oppoſer leurs hommages publics & reſpectueux dans le Temple Saint, aux irréverences & aux profanations publiques ; & à venir montrer à

la multitude, combien il eſt indécent à de ſujets de paroître ſans pudeur & ſans contrainte aux pieds du Sanctuaire, devant lequel les Princes & les Rois eux-mêmes s'anéantiſſent : ils doivent cet exemple aux peuples, & ce reſpect à la majeſté du culte ſaint. Hélas ! ils regardent comme une bienſéance de leur rang, d'autoriſer par leur préſence les plaiſirs publics, & ils croiroient ſouvent ſe dégrader en paroiſſant à la tête des cantiques de joie, & des ſolemnités ſaintes de la Religion ! Ils ſe font un intérêt d'Etat de donner du crédit par leur exemple aux amuſemens du théatre & aux vains ſpectacles du ſiecle ; l'Egliſe eſt-elle donc moins intéreſſée, que leurs exemples en donnent aux ſpectacles ſacrés & religieux de la Foi ?

Les plaiſirs publics n'ont pas beſoin de protection. Hélas ! la corruption des hommes leur répond aſſez de la perpétuité de leur crédit & de leur durée : & s'ils ſont néceſſaires aux Etats, l'autorité n'a que faire de s'en mêler ; de tous les beſoins publics, c'eſt celui qui court moins de riſque.

Mais les devoirs de la Religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos

cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte acheve de s'avilir, dès que les Princes & les Grands le négligent. Dieu ne paroît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, on perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres & des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe & languit, si la Religion du Prince & des Grands ne le soutient & ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'Etat ; où il importe au Souverain de maintenir & les dehors augustes de la Religion, & l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le Trône ; & d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu & à l'Eglise le respect & la soumission qui leur sont dûs, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat : on ne respecte guere le joug des Puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la Foi. Et l'héresie a beau se laver de cet opprobre ; elle a par-tout allumé le feu

de la ſédition ; elle eſt née dans la révolte : en ébranlant les fondemens de la Foi, elle a ébranlé les Trônes & les Empires ; & par-tout, en formant des ſectateurs, elle a formé des rébelles. Elle a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juſte défenſe ; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions que la patience & la fermeté : ſa foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans : ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis, qu'elle multiplia ſes diſciples ; le ſang de ſes martyrs tout ſeul fut la ſemence de ſes Fideles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés ; ils prouverent, non en combattant, mais en mourant pour la Foi, la vérité de leur miſſion : on devoit les traîner devant les Rois pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables : ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres ; & ils auroient cru déshonorer & détruire l'œuvre de

Dieu en recourant pour l'établir à des reſſources humaines.

Les Princes affermiſſent donc leur autorité en affermiſſant l'autorité de la Religion. Auſſi c'eſt à eux que le culte doit ſa premiere magnificence : ce fut ſous les plus grands Rois de la race de David, que le Temple du Seigneur vit revivre ſa gloire & ſa majeſté. Les Céſars, ſous l'Evangile tirerent l'Egliſe de l'obſcurité où les perſécutions l'avoient laiſſée : les Charlemagnes, les ſaint Louis, releverent l'éclat de leur regne en relevant celui du culte ; & les monumens publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, & que nous reſpectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire, que les ſtatues & les inſcriptions qui en immortaliſant les victoires & les conquêtes, n'immortaliſent d'ordinaire que la vanité des Princes & le malheur des ſujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les Grands à ſoutenir la majeſté & la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la ſainteté de ſes maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à reſpecter la pieté en reſpectant eux-mêmes ceux

qui la pratiquent ; c'eſt une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, SIRE, les gens de bien ſont la ſeule ſource du bonheur & de la proſpérité des Empires. C'eſt pour eux ſeuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance & la tranquillité : s'il ſe fut trouvé dix Juſtes dans Sodôme, le feu du ciel ne ſeroit jamais tombé ſur cette ville criminelle. L'Etat périroit ; le Trône ſeroit renverſé, nos villes abîmées, & réduites en cendres, & nous aurions le même ſort que Sodôme & Gomorrhe, ſi Dieu ne voyoit encore au milieu de nous des ſerviteurs fideles ; s'il ne nous laiſſoit encore une ſemence ſainte ; ſi l'innocence peut-être de l'Enfant auguſte & précieux, la ſeule ſemence qui nous reſte du ſang de nos Rois, n'arrêtoit les foudres que la diſſolution publique de nos mœurs auroit dû déjà attirer ſur nos têtes : *Niſi Dominus reliquiſſet nobis ſemen, ſicut Sodoma facti eſſemus, & ſicut Gomorrha ſimiles fuiſſemus.* Les Princes, SIRE, ſont donc intéreſſés à proteger la vertu, puiſqus les Empires & les Monarchies, & le monde entier ne ſubſiſtera, que tant qu'il y aura de la vertu ſur la terre.

Rom. 9. 9.

Mais

Mais ce n'eſt pas, SIRE, pour un ſimple reſpect, que les Princes doivent honorer les gens de bien : c'eſt par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fideles, que ceux qui ſont fideles à Dieu : c'eſt par les emplois publics ; l'autorité n'eſt ſûre & bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent : c'eſt par des préférences ; les grands talens ſont quelquefois les plus dangereux, ſi la crainte de Dieu ne fait les rendre utiles : c'eſt par l'accès auprès de leur perſonne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui reſpecteroient même nos rebuts & nos mauvais traitemens : c'eſt enfin par les graces ; nos bienfaits ne ſauroient faire des ingrats, de ceux que le devoir tout ſeul & la conſcience nous attachent.

Quel bonheur, SIRE, pour un ſiecle, pour un Empire, pour les peuples, lorſque Dieu leur donne dans ſa miſéricorde des Princes favorables à la piété ! Par eux, croiſſent & s'animent les talens utiles à l'Egliſe : par eux, ſe forment & ſont protegés des ouvriers fideles, deſtinés à répandre la ſcience du ſalut, à arracher les ſcandales du Royaume de Jeſus-Chriſt, & à

ranimer la Foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux, s'élevent au milieu de nous des maisons saintes, des établissemens pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage, trouve un port heureux : par eux enfin, nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monumens heureux ! qui perpétuent la piété dans les Empires, qui assurent aux Princes la reconnoissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, & qui les rendent les héros de tous les siecles.

Non, SIRE, la gloire des monumens que l'orgueil & l'adulation ont élevés, sera, ou ensevelie dans l'oubli par les temps, ou effacée par les censures & les jugemens plus équitables de la postérité. Les races futures disputeront à la plupart des Souverains les titres & les honneurs que leur siecle leur aura déférés ; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, & qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée : & quelque grand qu'ait été le Roi que nous pleurons encore, de tous les monumens élevés si justement pour immortaliser la gloire de son regne, les deux édifices pieux &

auguſtes, où la valeur d'un côté, & la nobleſſe du ſexe de l'autre, trouveront juſqu'à la fin, des reſſources ſûres & publiques, ſont les titres qui lui répondent le plus des éloges & des actions de graces de la poſtérité.

Tel eſt le zele de protection que les Princes & les Grands doivent à la ſainteté des maximes de la Religion. Mais ils le doivent encore au dépôt ſacré de ſa doctrine & de ſa vérité ; & notre ſiecle ſur-tout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-deſſus leur attention & leur zele.

J'avoue que les impies ont été de tous les ſiecles ; que chaque âge & chaque nation ont vu des eſprits noirs & ſuperbes, dire non ſeulement dans leur cœur & en ſecret, mais oſer blaſphêmer tout haut qu'il n'y a point de Dieu, & que dès le temps même de Salomon, où le ſouvenir des merveilles du Seigneur en Egypte & dans le déſert étoit encore ſi récent, ils propoſoient déjà contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui ſont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des im-

pies, le monde lui-même les a regardés avec horreur ; & ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre, que pour être comme le rebut & l'anathême de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas ! l'impiété est presque devenue un air de distinction & de gloire : c'est un titre qui honore ; & souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, & nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des Grands ; qui releve, pour ainsi dire, la bassesse du nom & de la naissance ; qui donne à des hommes obscurs, auprès des Princes, du peuple, un privilege de familiarité, dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent ; & l'impiété, qui devroit avilir l'éclat même de la naissance & de la gloire, décore & annoblit l'obscurité & la roture. Ce sont les Grands qui ont donné du crédit à l'impie ; c'est à eux à le dégrader & à le confondre.

Quelle honte pour la Religion, mes Freres ! Les plus grands hommes du Paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'Idolatrie,

dont ils connoiſſoient la puérilité & l'extravagance : ils penſoient avec les ſages ; & ils n'oſoient parler que comme le peuple. Ils n'auroient oſé, avec toute leur réputation & leurs lumieres, inſulter tout haut un culte ſi inſenſé, mais que la majeſté des loix de l'Empire & l'ancienneté rendoient reſpectable : & Socrate lui-même, l'honneur de la Grece, ce premier Philoſophe du monde, ſi eſtimé de tous les ſiecles, & qui devoit être ſi cher au ſien, perd la vie par un arrêt public d'Athenes, pour avoir parlé avec moins de circonſpection de ces Dieux bizarres, auxquels ſes citoyens devoient moins de reſpect & d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du Ciel & de la terre eſt inſulté hautement, ſans que le zele public ſe réveille ! & ſous l'Empire même de la Foi, des hommes vils & ignorans font des dériſions publiques d'une doctrine deſcendue du Ciel, & on applaudit à l'impiété ! & dans un Royaume où le titre de Chrétien honore nos Rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des ſujets ! Les vaines idoles auroient donc eu le miniſtere

public pour vengeur contre les Savans & les ſages ; & le ſeul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins & les inſenſés !

Vengez l'honneur de la Religion, vous, mes Freres, dont les illuſtres ancêtres en ont été les premiers dépoſitaires, & dont vous devez être par conſéquent les premiers défenſeurs : éloignez l'impie d'auprès de vous : n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu. Il y a tant de dignité pour les Grands, à ne pas ſouffrir qu'on inſulte & qu'on aviliſſe devant eux la foi de leurs peres ! Ce doit être pour vous, manquer de reſpect à votre rang, que d'en manquer en votre préſence à la Religion que vous profeſſez : c'eſt un langage indécent qui bleſſe les égards & les attentions qui vous ſont dues : on vous mépriſe, en mépriſant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les diſcours de l'incrédulité : comme c'eſt la vanité ſeule qui fait les impies, ils ſeront rares, dès qu'ils ſeront mépriſés.

Ayez vous-même un noble & religieux reſpect pour les vérités de la

Religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi, les grandes lumieres nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés: c'est tout igorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les Mysteres de la Foi; & il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumettre.

Que votre respect & votre zele pour la religion de vos peres, cultivent & fassent croître celui du jeune Prince, auprès duquel vos noms & vos dignités vous attachent, & dont l'éducation est, pour ainsi dire, confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près: qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la Foi, que ses ancêtres placerent sur le Trône: que le zele pour la défense de l'Eglise, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé & animé par vos exemples: que les erreurs & les profanes nouveautés soient les premiers ennemis qu'il se propose de combattre; &

qu'il ſoit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la Foi, qu'à celles de la Monarchie.

Que la tranquillité de ſon regne, ô mon Dieu! devienne celle de l'Egliſe: que les troubles qui l'agitent, ſoient calmés, avant qu'il puiſſe les connoître: que la concorde & l'union rétablies parmi nous, préviennent la ſévérité de ſes loix, & ne laiſſent plus rien à faire à ſon zele: que ſon regne ſoit le regne de la paix & de la vérité: que le lion & l'agneau vivent enſemble paiſiblement ſous ſon Empire; & que cet Enfant miraculeux, comme dit Iſaïe, les mene encore, & les voye réunis
Iſ. 11. 6. dans les mêmes pâturages: *Et puer parvulus minabit eos.* Que le camp des Infideles & des Philiſtins ne ſe réjouiſſe plus de nos diſſentions; & que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'Arche, ce ne ſoient plus celles qui annoncent ſes périls, & des malheurs nouveaux, mais ſes triomphes & ſa gloire. *Ainſi ſoit-il.*

† IHS

SERMON

POUR

LE TROISIEME DIMANCHE

DE CAREME.

Sur le malheur des Grands qui abandonnent Dieu.

Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, & non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, & il n'en trouve point. Luc. 11. 24.

SIRE,

CET esprit inquiet & immonde, qui sort, & rentre dans l'homme d'où il est sorti ; qui change sans cesse de lieu ; qui essaie de toutes les situations, & ne peut se plaire & se fixer

dans aucune; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables & délicieux, & qui ne marche jamais que par des lieux tristes & arides; qui cherche le repos, & ne le trouve pas; c'est l'image de l'humeur & du caractere des Grands de la terre; toujours plus inquiets, plus agités & plus malheureux que le simple peuple, dès que livrés à leurs passions & à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation & de prospérité, si envié du monde, & si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang & des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie: ce n'est pas ce qui nous éleve au-dessus des autres hommes, qui nous rend heureux, c'est ce qui nous réconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle Couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir, elle va devenir le fardeau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos; & point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des Grands; si elle n'est

accompagnée de la vertu, & de la crainte du Seigneur : au contraire plus on eſt grand, plus on vit malheureux, ſi l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le ſujet de ce Diſcours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

SIRE,

Si l'homme n'étoit fait que pour la terre, plus il y occuperoit de place, & plus il ſeroit heureux.

Mais l'homme eſt né pour le Ciel : il porte écrits dans ſon cœur, les titres auguſtes & ineffaçables de ſon origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier ſeroit ſa poſſeſſion & ſon partage, qu'il ſentiroit toujours qu'il ſe dégrade, & ne ſe ſatisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas, l'arrachent, pour ainſi dire, du ſein de Dieu, ſon origine & ſon repos éternel, & laiſſent une plaie de remords & d'inquiétude dans ſon ame, qu'ils ne ſauroient plus fermer eux-mêmes : il ſent toujours la douleur ſecrette de la rupture & de la ſéparation ; & tout ce qui altere ſon union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuſte félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'eſprit de notre Evangile, après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver. A peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion ; & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui nous fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours un eſpace immenſe au-deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées, où il ne peut atteindre ; & qu'il crût, car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres & de la naiſſance, diſſipe bientôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les aîles de la fortune

au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'éleve, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins & les noirs soucis montent, & vont s'asseoir même avec le Souverain sur le Trône : le diadême qui orne le front auguste des Rois, n'est souvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si elle ne nous rend pas plus fideles à Dieu. Les passions y sont plus violentes ; l'ennui plus à charge ; la bizarrerie plus inévitable ; c'est à dire, le vuide de tout ce qui n'est pas Dieu, plus sensible & plus affreux.

LES passions plus violentes. Oui, SIRE, les passions sont tous nos malheurs ; & tout ce qui les flatte & les irrite, augmente nos peines. Un Grand voluptueux est plus malheureux & plus à plaindre que le dernier & le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout I. RÉFLEX.

ce qui l'assouvit, la réveille : ses desirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses penchans, plus il en devient le jouet & l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ses propres cendres : les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, & sa satiété fait elle-même son supplice ; & les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'Esprit de Dieu, le ver qui le ronge & qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis.* Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance : ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide ; & plus il en goûte, plus ils deviennent tristes & amers.

Job. 24. 20.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang ; plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards & à la censure publique ; ses bienséances ; plus il en est jaloux, plus les allarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions & ses mesures, sont cruelles : ses devoirs ; parce

qu'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, SIRE, le Trône où vous êtes assis, a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent : si tout dresse des pieges à la jeunesse des Rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera gueres de moment pour infecter votre cœur : elle n'habite & ne se plaît qu'avec l'oisiveté & l'indolence. Que les soins de la Royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs : ce n'est pas régner, de ne vivre que pour soi-même. Les Rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins & l'application. Aussi les regnes oisifs forment un vuide obscur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans ; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu : c'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos histoires, ils ne

font que les obscurcir & les embarrasser ; & ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur regne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des Grands des plaies plus douloureuses & plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses peres, il se borne à leur nom & à leur état ; il regarde sans envie, ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance ; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possede ; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimeres agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au Grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derriere lui, que rongé d'en avoir encore qui le précedent ; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout ; son ame est toujours aride &

altérée ; & il ne jouit de rien, ſi ce n'eſt de ſes malheurs & de ſes inquiétudes.

Ce n'eſt pas tout. De l'ambition, naiſſent les jalouſies dévorantes ; & cette paſſion ſi baſſe & ſi lâche, eſt pourtant le vice & le malheur des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, eſt pour eux comme une tache qui les flétrit & qui les déshonore : jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il ſemble qu'on leur arrache celles qui ſe répandent ſur les autres : jaloux de la faveur, on eſt digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'eſt de l'amitié & de la confiance du Maître : jaloux même des ſuccès glorieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique ; les victoires remportées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus ameres qu'à nos ennemis mêmes ; leur maiſon, comme celle d'Aman, eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe, tandis que Mardochée triomphe, & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques ; & peu contens d'être ſenſibles à la gloire des événemens, ils cherchent à

ſe conſoler en s'efforçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures. Enfin, cette injuſte paſſion tourne toute en amertume ; & on trouve le ſecret de n'être jamais heureux, ſoit par ſes propres maux, ſoit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les paſſions; c'eſt ſur les cœurs des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triſte & plus tyrannique. Leurs diſgraces ſont plus accablantes ; plus l'orgueil eſt exceſſif, plus l'humiliation eſt amere : leur haine plus violente, comme une fauſſe gloire, les rend plus vains ; le mépris auſſi les trouve plus furieux & plus inexorables : leurs craintes plus exceſſives ; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, & la feuille que le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'écrouler ſur eux : leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace, nous allarme. Accoutumés à tout ce que les ſens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légere douleur déconcerte toute leur félicité, & leur eſt inſoutena-

ble : ils ne savent user sagement, ni de la maladie, ni de la santé ; ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine : les plaisirs abregent leurs jours ; & les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remedes : l'excès des attentions acheve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; & s'ils se sont défendus les excès, la molesse & l'oisiveté seules deviennent pour eux une espece de maladie & de langueur qui épuisent toutes les précautions de l'art, & que les précautions usent & épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur & de caprice, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable : loin de la Cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du Maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs & de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont par-tout

à charge à eux-mêmes. Tout eſt un joug peſant, à quiconque veut vivre ſans joug & ſans regle.

Non, mes Freres, un Grand dans le crime, eſt plus malheureux qu'un autre pécheur : la proſpérité l'endurcit, pour ainſi dire, au plaiſir, & ne lui laiſſe de ſenſibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu ! que l'élévation qu'on regarde comme une reſſource pour les Grands qui vivent dans l'oubli de vos commandemens, ſoit elle-même leur ennui & leur ſupplice.

II. RÉFLEX. JE dis leur ennui ; & c'eſt une ſeconde réflexion que me fournit le malheur des Grands qui ont abandonné Dieu : non ſeulement les paſſions ſont plus violentes dans cet état ſi heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus inſupportable.

Oui, mes Freres, l'ennui qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chez les Grands ; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité qui endort ou qui laſſe ; ils ont beau-

les diverſifier, ils diverſifient leur ennui. En vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques : c'eſt une vivacité d'oſtentation ; le cœur n'y prend preſque plus de part : le long uſage des plaiſirs les leur a rendus inutiles : ce ſont des reſſources uſées, qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſſaient de tout, & rien ne les pique & ne les réveille ; & un dégoût affreux, dit Job, ſuccede à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir, dont leur ame s'étoit d'abord flattée ; *Et ſpes illorum abominatio animæ.* *Job.* 11. 20.

Toute leur vie n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui ; & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même, en ſe hâtant de multiplier les plaiſirs : tout eſt déjà uſé pour eux à l'entrée même de la vie ; & leurs premieres années éprouvent déjà les dégoûts & l'inſipidité que la laſſitude & le long uſage de tout ſemblent attacher à la vieilleſſe.

Il faut au Juſte moins de plaiſirs, & ſes jours ſont plus heureux & plus

tranquilles. Tout eſt délaſſement pour un cœur innocent. Les plaiſirs doux & permis qu'offre la nature, fades & ennuyeux pour l'homme diſſolu, conſervent tout leur agrément pour l'homme de bien. Il n'y a même que les plaiſirs innocens qui laiſſent une joie pure dans l'ame : tout ce qui la ſouille, l'attriſte, & la noircit. Les ſaintes familiarités & les jeux chaſtes & pudiques d'Iſaac & de Rebecca dans la Cour du Roi de Gerare, ſuffiſoient à ces ames pures & fidelles : c'étoit un plaiſir aſſez vif pour David, de chanter ſur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danſer avec le reſte de ſon peuple autour de l'Arche ſainte : les feſtins d'hoſpitalité faiſoient les fêtes les plus agréables des premiers Patriarches, & la brebis la plus graſſe ſuffiſoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au-dehors à celui qui la porte déjà dans le cœur ; elle ſe repand delà ſur les objets les plus indifférens. Mais ſi vous ne portez pas au-dedans la ſource de la joie véritable, c'eſt-à-dire la paix de la conſcience, & l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au-dehors : raſſemblez tous les amuſemens autour

de vous ; il s'y répandra toujours du fond de votre ame une amertume qui les empoisonnera : rafinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset ; de toutes ces transformations, il n'en sortira & résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu ! ce qui nous éloigne de vous, est cela même qui devroit nous rappeller à vous. Plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe ; & les Grands sont moins excusables & plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu ! parce qu'ils sentent mieux & plus souvent le vuide de tout ce qui n'est pas vous.

III. RÉFLEX.

ET non seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit par-tout, mais encore par la bizarrerie & le fond d'humeur & de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paroîtra triste & agité ; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer ; & les pensées les plus noires & les plus sombres viendront fondre dans son ame : *Cùm satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, & omnis dolor irruet super eum.* Job. 20. 22.

Telle eſt, SIRE, la deſtinée des Princes & des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, & qui n'uſent de leur proſpérité que pour la félicité de leurs ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres; & il n'en réſulte jamais qu'une incertitude univerſelle que le caprice forme, & que lui ſeul peut fixer. Leurs ordres ne ſont jamais un moment après les interprêtes ſûrs de leur volonté : on déplaît en obéiſſant : il faut les deviner, & cependant ils ſont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Eſprit ſaint, ſont vagues, incertaines, incompréhenſibles : *Vagi ſunt greſſus ejus, & inveſtigabiles.* On a beau s'attacher à les ſuivre ; on les perd de vue à chaque inſtant : ils changent de ſentier ; on s'égare avec eux, & on les manque encore : ils ſe laſſent des hommages qu'on leur rend, & ils ſont piqués de ceux qu'on leur refuſe : les ſerviteurs les plus fideles les importunent par leur ſincérité, & ne réuſſiſſent pas mieux à plaire par leur complaiſance. Maîtres bizarres & incommodes, tout

Prov. 7. 6.

ce

ce qui les environne, porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent les porter eux-mêmes : ils ne ſemblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les ſervent.

Voyez Saül au milieu de ſes proſpérités & de ſa gloire. Quel homme auroit dû paſſer des jours plus agréables & plus heureux ? D'une fortune obſcure & privée il s'etoit vu élever ſur le Trône : ſon regne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui ſuccéder, ſembloit aſſurer la Couronne à ſa race : toutes les Tribus ſoumiſes fourniſſoient à ſa magnificence & à ſes plaiſirs, & lui obéiſſoient comme un ſeul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, ſi l'on pouvoit l'être ſans Dieu ?

Il perd la crainte du Seigneur, & avec elle, il perd ſon repos & tout le bonheur de ſa vie. Livré à un eſprit mauvais, & aux vapeurs noires & bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, & il ne ſe connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuſer ſa triſteſſe, redouble ſa fureur. Ses louanges & ſes victoires chantées par les filles de Juda, ſont pour lui com-

me des censures & des opprobres : il se dérobe aux hommages publics, & il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît, en paroissant aux pieds de son Trône, & s'en éloignant, il est encore plus sûr de déplaire : touché de sa fidélité, il fait son éloge : & se reconnoît moins juste & moins innocent que lui ; & le lendemain il lui dresse des embûches pour s'en assurer & lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie & lui devient suspecte. Tous les Courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre & bizarre ; soins inutiles ! lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel, pendant la vie de ce Prophête, & il s'avise de le rappeller du tombeau & de le consulter après sa mort : il ne croit plus en Dieu, & il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, & il est superstitieux ; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuels, les Prophêtes autrefois envoyés de Dieu : ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces Interprêtes respectables des conseils éternels, & de se mocquer des pré-

dictions que les événemens ont toutes justifiées : ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, & le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fideles ; & ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse.

Oui, mes Freres, le malheureux état des Grands dans le crime, est une preuve éclatante, qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu, pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le Trône ; mais quiconque, dit un Roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la regle & de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim & disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Plus même vous êtes élevé, plus vous êtes malheureux : comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe ; moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livré à vous-même : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur vous votre autorité : vos passions ayant essayé de tout, & tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-même : vos bizarreries deviennent l'unique res-

ſource de votre ennui & de votre ſatiété ; ne pouvant plus varier les plaiſirs déjà tous épuiſés, vous ne ſauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; & vous vous en prenez ſans ceſſe à vous, du vuide que tout ce qui vous environne laiſſe au-dedans de vous-même.

Et ce n'eſt pas ici une de ces vaines images que le diſcours embellit, & où l'on ſupplée par les ornemens à la reſſemblance. Approchez des Grands ; jettez les yeux vous-même ſur une de ces perſonnes qui ont vieilli dans les paſſions, & que le long uſage des plaiſirs ont rendu également inhabiles, & au vice, & à la vertu. Quel nuage éternel ſur l'humeur ! quel fond de chagrin & de caprice ! Rien ne plaît, parce qu'on ne ſauroit plus ſoi-même ſe plaire : on ſe venge ſur tout ce qui nous environne, des chagrins ſecrets qui nous déchirent ; il ſemble qu'on fait un crime au reſte des hommes de l'impuiſſance où l'on eſt d'être encore auſſi criminel qu'eux : on leur reproche en ſecret tout ce qu'on ne peut plus ſe permettre à ſoi-même ; & l'on met l'humeur à la place des plaiſirs.

Non, mes Freres, tournez-vous de tous les côtés, les Grands séparés de Dieu, ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événemens, & de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une ame livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens & des plaisirs ne laissent qu'un vuide affreux; & à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire & de fumée qui l'environne, devient inutile, si Dieu n'est point avec elle: ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, & de la nécessité d'un Dieu & d'une Religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu & dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions, multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, & que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes peres, disoit autrefois un jeune Roi, & qui dès l'enfance comme vous, SIRE, étoit monté sur le Trône; Dieu de mes peres, vous

m'avez établi Prince sur votre peuple & Juge des enfans d'Israël : au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le Trône ; & en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être
Sap. 9. 7. conducteur d'un grand peuple : *Deus patrum meorum, tu eligisti me Regem populo tuo.* Vous m'avez environné de gloire, de prospérité & d'abondance ; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs & de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandemens & la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des Cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés : c'est elle qui préside aux bons conseils, & qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des Vieillards, & toute la majesté des Rois mes ancêtres ; elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité & le poids
Ibid. ℣. 9. de ma Couronne : *Ut mecum sit & mecum laboret ;* elle seule me fera passer des jours heureux, & me soutiendra dans les ennuis & les pensées inquiettes que la Royauté traîne après elle :
Sap. 8. 7. *Et erit allocutio cogitationis, & tædii mei.* Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes

Palais, & parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ.* *Ibid. ℣.* 16.
Les plaisirs finissent par l'amertume, le Trône lui-même, grand Dieu ! si vous n'y êtes assis avec le Souverain, est le siege des noirs soucis. Mais votre crainte & la sagesse ne laissent point de regret après elles : on ne s'ennuie point de les posséder ; & la joie même & la paix ne se trouvent jamais qu'avec elles : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam & gaudium.* *Ibid.*

Heureux donc le Prince, ô mon Dieu ! qui ne croit commencer à régner, que lorsqu'il commence à vous craindre ; qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu ; & qui regarde comme un malheur de commander aux autres, s'il ne vous est pas soumis lui-même !

Donnez donc, grand Dieu ! votre sagesse & votre jugement au Roi, & votre justice à cet Enfant de tant de Rois. Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui par l'abondance de vos bénédictions, ce que vous lui avez ôté, en le privant des exemples d'un pere pieux, & des leçons d'un auguste *Ps.* 71. 1.

Biſaïeul : réparez ſes pertes par l'accroiſſement de vos graces & de vos bienfaits : vous ſeul, grand Dieu ! tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet Enfant auguſte que vous avez, pour ainſi dire, laiſſé ſeul ſur la terre, & dont vous êtes par conſéquent le premier auteur & le pere : que ſon enfance, qui le rend ſi cher à la nation, réveille les entrailles de votre miſéricorde & de votre tendreſſe : environnez ſa jeuneſſe des ſecours ſinguliers de votre protection : la foibleſſe de ſon âge, & les graces qui brillent déjà dans ſes premieres années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte & de tendreſſe ; raſſurez nos frayeurs, en éloignant de lui tous les périls qui pourroient menacer ſa vie, & récompenſez notre tendreſſe, en le rendant lui-même tendre & humain pour ſes peuples : rendez-le heureux en lui conſervant votre crainte qui ſeule fait le bonheur des peuples & des Rois : aſſurez la félicité de ſon regne par la bonté de ſon cœur & par l'innocence de ſa vie : que votre loi ſainte ſoit écrite au fond de ſon ame & autour de ſon diadême, pour lui

en adoucir le poids : qu'il ne ſente les ſoucis de la Royauté, que par ſa ſenſibilité aux miſeres publiques ; & que ſa piété, plus encore que ſa puiſſance & ſes victoires, faſſe tout ſon bonheur & le nôtre. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR

LE QUATRIEME DIMANCHE

DE CAREME.

Sur l'humanité des Grands envers le Peuple.

Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet, quia multitudo maxima venit ad eum.

Jeſus ayant levé les yeux, & voyant une grande foule de peuple qui venoit à lui. Jean, 6. 5.

SIRE,

CE n'eſt pas la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt & la merveille des pains multipliés par ſa ſeule parole, qui doivent aujourd'hui nous toucher & nous ſurprendre. Celui par qui tout étoit fait, pouvoit tout ſans doute ſur

des créatures qui ſont ſon ouvrage ; & ce qui frappe le plus les ſens dans ce prodige, n'eſt pas ce que je choiſis aujourd'hui pour nous conſoler & nous inſtruire.

C'eſt ſon humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante, & affamée aux pieds de la montagne, & ſes entrailles ſe troublent ; & ſa pitié ſe réveille ; & il ne peut refuſer aux beſoins de ces infortunés, non ſeulement ſon ſecours, mais encore ſa compaſſion & ſa tendreſſe : *Vidit turbam multam, & miſertus eſt eis.* Matth. 14. 14.

Par-tout il laiſſe échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jéruſalem, il ſoulage ſa douleur par ſa pitié & par ſes larmes.

Quand deux Diſciples veulent faire deſcendre le feu du Ciel ſur une ville de Samarie, ſon humanité s'intéreſſe pour ce peuple contre leur zele ; & il leur reproche d'ignorer encore l'eſprit de douceur & de charité, dont ils vont être les miniſtres.

Si les Apôtres éloignent rudement une foule d'enfans qui s'empreſſent autour de lui, ſa bonté s'offenſe qu'on veuille l'empêcher d'être acceſſible ; &

plus un respect mal entendu éloigne de lui les foibles & les petits, plus sa clémence & son affabilité s'en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jesus-Christ donne aujourd'hui aux Princes & aux Grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; & ils ne jouissent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des Grands; & l'humanité envers les peuples, est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

SIRE,

II. PARTIE. TOute puissance vient de Dieu; & tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les Grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; & loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit pla-

cée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits !

Si Dieu en éleve quelques-uns, c'est donc pour être l'appui & la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles & des petits : c'est par-là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en eux : ils ne sont que les ministres de sa bonté & de sa providence ; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des Grands ; & l'humanité renferme l'affabilité, la protection, & les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, SIRE, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naif-

ſent, pour ainſi dire, dans la boue, de s'enfler, de ſe hauſſer, & de tâcher de ſe mettre par l'enflure ſecrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-deſſous deſquels ils ſe trouvent ſi fort par la naiſſance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naiſſance obſcure & vulgaire, que la diſtance énorme que le hazard a miſe entr'eux & les Grands; ils peuvent toujours ſe flatter de cette vaine perſuaſion, que la nature a été injuſte de les faire naître dans l'obſcurité, tandis qu'elle a réſervé l'éclat du ſang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite: plus ils ſe trouvent bas, moins ils ſe croient à leur place. Auſſi l'inſolence & la hauteur deviennent ſouvent le partage de la plus vile populace; & plus d'une fois les anciens regnes de la Monarchie l'ont vue ſe ſoulever, vouloir ſecouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entiere.

Les Grands au contraire, placés ſi haut par la nature, ne ſauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaiſſant. Ils n'ont plus de diſtinction à ſe donner du côté du rang & de la naiſſance; ils ne peuvent s'en donner que par l'af-

fabilité ; & s'il eſt encore un orgueil qui puiſſe leur être permis, c'eſt celui de ſe rendre humains & acceſſibles.

Il eſt vrai même que l'affabilité eſt comme le caractere inſéparable & la plus ſûre marque de la grandeur. Les deſcendans de ces races illuſtres & anciennes, auxquels perſonne ne diſpute la ſupériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point ſur leur front l'orgueil de leur naiſſance : ils vous la laiſſeroient ignorer, ſi elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent, ſans qu'ils en parlent eux mêmes. On ne ſent leur élévation, que par une noble ſimplicité : ils ſe rendent encore plus reſpectables, en ne ſouffrant qu'avec peine le reſpect qui leur eſt dû ; & parmi tant de titres qui les diſtinguent, la politeſſe & l'affabilité ſont la ſeule diſtinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui ſe parent d'une antiquité douteuſe, & à qui l'on diſpute tout bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont ſans ceſſe dans la bouche, croient en aſſurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place

des titres ; & en exigeant au-delà de ce qui leur eſt dû, ils font qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on eſt moins touché de ſon élévation, quand on eſt né pour être Grand. Quiconque eſt ébloui de ce degré éminent où la naiſſance & la fortune l'ont placé, c'eſt-à-dire, qu'il n'étoit pas fait pour monter ſi haut : les plus hautes places ſont toujours au-deſſous des grandes ames ; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles.

La fierté prend donc ſa ſource dans la médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache : c'eſt une preuve certaine, qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes, que la fierté trahit & manifeſte elle-même : on fait de l'orgueil, le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite ; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Auſſi les plus grands hommes, SIRE, & les plus grands Rois ont toujours été les plus affables. Une ſimple femme, Thécuite, venoit expoſer ſimplement à David ſes chagrins domeſtiques;

& si l'éclat du Trône étoit tempéré par l'affabilité du Souverain, l'affabilité du Souverain relevoit l'éclat & la majesté du Trône.

Nos Rois, SIRE, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'asyle de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat & la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers, qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher ? Montrez, SIRE, à vos peuples tout ce que le Ciel a mis en vous de dons & de talens aimables ; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre regne ; les charmes & la majesté de votre Personne, la bonté & la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité & votre puissance.

Ces Princes invisibles & efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paroître sans ordre, &

dont la ſeule préſence glaçoit le ſang dans les veines des ſupplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie, ſans courage, ſans vertu; livrés dans le fond de leurs Palais à de vils eſclaves; ſéparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'euſſent pas été dignes de les voir: l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

Il y a dans l'affabilité une ſorte de confiance en ſoi-même, qui ſied bien aux Grands; qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaiſſant, & qui eſt comme une eſpece de valeur & de courage pacifique: c'eſt être foible & timide, que d'être inacceſſible & fier.

D'ailleurs, SIRE, en quoi les Princes & les Grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front ſévere & dédaigneux, ſont plus inexcuſables; c'eſt qu'il leur en coûte ſi peu de ſe concilier les cœurs: il ne faut pour cela ni effort, ni étude; une ſeule parole, un ſourire gracieux, un ſeul regard ſuffit. Le peuple leur compte tout: leur rang

donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du Roi, dit l'Ecriture, est la vie & la félicité des peuples ; & son air doux & humain est pour les cœurs de ses sujets, ce que la rosée du soir est pour les terres seches & arides : *In hilaritate vultûs Regis, vita ; & clementia ejus quasi imber serotinus.* Prov. 16. 15.

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix ? N'est-ce pas s'avilir soi-même, que de déprisser à ce point toute l'humanité ? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes ?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage ? N'est-ce pas assez que la bassesse, ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en est si digne elle-même ? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine ? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime ? & si quelqu'un devoit être honteux de son

état, ſeroit-ce le pauvre qui le ſouffre, ou le Grand qui en abuſe ?

Il eſt vrai que ſouvent, c'eſt l'humeur toute ſeule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette ſérénité qui les rend acceſſibles & affables : c'eſt une inégalité de caprice, plus que de fierté. Occupés de leurs plaiſirs, & laſſés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût ; il ſemble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur eſt à charge. A force d'être honorés, ils ſont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils ſe dérobent ſouvent aux hommages publics, pour ſe dérober à la fatigue d'y paroître ſenſibles. Mais qu'il faut être né dur pour ſe faire même une peine de paroître humain ! N'eſt-ce pas une barbarie, non ſeulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour & de reſpect que nous donnent ceux qui nous ſont ſoumis ? n'eſt-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages ? peut on alléguer là-deſſus les momens d'humeur & de chagrin que les ſoins de la grandeur & de l'autorité traînent

après soi ? l'humeur est-elle donc le privilege des Grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas ! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à soi-même, ce devroit être à ces infortunés que la faim, la misere, les calamités, les nécessités domestiques, & tous les plus noirs soucis environnent : ils seroient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde à qui tout rit, & que les joies & les plaisirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur felicité même un privilege qui excuse leurs chagrins bizarres & leurs caprices ? qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux ? qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité & de leur puissance ? grand Dieu ! seroit-ce donc là le privilege des Grands, ou la punition du

mauvais uſage qu'ils font de la grandeur? car il eſt vrai que les caprices & les noirs chagrins ſemblent être le partage des Grands, & l'innocence de la joie & de la ſérénité n'eſt que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend ſa ſource dans l'humanité, n'eſt pas une de ces vertus ſuperficielles qui ne réſident que ſur le viſage : c'eſt un ſentiment qui naît de la tendreſſe & de la bonté du cœur. L'affabilité ne ſeroit plus qu'une inſulte & une dériſion pour les malheureux, ſi en leur montrant un viſage doux & ouvert, elle leur fermoit nos entrailles ; & ne nous rendoit plus acceſſibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus ſenſibles à leurs peines.

Les malheureux & les opprimés n'ont droit de les approcher, que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes Freres, les loix qui ont pourvu à la défenſe des foibles, ne ſuffiſent pas pour les mettre à couvert de l'injuſtice & de l'oppreſſion : la miſere oſe rarement réclamer les loix établies pour la protéger ; & le crédit ſouvent leur impoſe ſilence.

C'eſt donc aux Grands à remettre le peuple ſous la protection des loix : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule & qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit & à leur puiſſance ; elle ne leur eſt donnée que pour eux : c'eſt à eux à porter aux pieds du Trône les plaintes & les gémiſſemens de l'opprimé : ils ſont comme le canal de communication, & le lien des peuples avec le Souverain, puiſque le Souverain n'eſt lui-même que le pere & le paſteur des peuples. Ainſi, ce ſont les peuples tous ſeuls qui donnent aux Grands le droit qu'ils ont d'approcher du Trône ; & c'eſt pour les peuples tous ſeuls, que le Trône lui-même eſt élevé. En un mot, & les Grands, & le Prince, ne ſont, pour ainſi dire, que les hommes du peuple.

Mais ſi, loin d'être les protecteurs de ſa foibleſſe, les Grands & les Miniſtres des Rois en ſont eux-mêmes les oppreſſeurs ; s'ils ne ſont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles : Grand Dieu ! les clameurs du pauvre & de l'opprimé monteront devant vous : vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres ſur les

Géants; vous renverſerez tout cet édifice d'orgueil, d'injuſtice & de proſpérité, qui s'étoit élevé ſur les débris de tant de malheureux; & leur proſpérité ſera enſevelie ſous ſes ruines.

Auſſi la proſpérité des Grands & des Miniſtres des Souverains, qui ont été les oppreſſeurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie, & la malédiction à leurs deſcendans. On a vu ſortir de cette tige d'iniquité des rejettons honteux qui ont été l'opprobre de leur nom & de leur ſiecle. Le Seigneur a ſoufflé ſur l'amas de leurs richeſſes injuſtes, & l'a diſſipé comme de la pouſſiere; & s'il laiſſe encore traîner ſur la terre des reſtes infortunés de leur race, c'eſt pour les faire ſervir de monument éternel à ſes vengeances, & perpétuer la peine d'un crime qui perpétue preſque toujours avec lui l'affliction & la miſere publique dans les Empires.

La protection des foibles eſt donc le ſeul uſage légitime du crédit & de l'autorité; mais les ſecours & les largeſſes qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractere de l'humanité.

Oui, mes Freres, ſi c'eſt Dieu ſeul qui

qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein, en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions, & les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présens qu'il vous ait faits dans sa colere? Si cela est; si c'est pour vous seuls, qu'il vous a fait naître dans la prospérité & dans l'opulence; jouissez-en, à la bonne heure; faites vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs; hâtez-vous de jouir; le temps est court, n'attendez plus rien au-delà que la mort & le Jugement: vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais, si dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources & les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres & des malheureux sur la terre que pour vous: vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même: vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, & de vous exposer leurs besoins: vos biens sont leurs biens, & vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

II. PARTIE. ET qu'y-a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples, eſt le premier devoir des Grands, n'eſt elle pas auſſi l'uſage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la Religion ne ſeroit pas elle-même un motif univerſel de charité envers nos freres ; & que notre humanité à leur égard, ne ſeroit payée que par le plaiſir de faire des heureux, & de ſoulager ceux qui ſouffrent ; en faudroit-il davantage pour un bon cœur ? quiconque n'eſt pas ſenſible à un plaiſir ſi vrai, ſi touchant, ſi digne du cœur, il n'eſt pas né Grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on eſt digne de mépris, dit ſaint Ambroiſe, quand on peut faire des heureux, & qu'on ne le veut pas !

S. Ambr. in Nab. 13. *Infelix cujus in poteſtate eſt tantorum animas à morte deſcendere, & non eſt voluntas.*

Il ſemble même que c'eſt une malédiction attachée à la grandeur. Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité

d'autrui : on ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de répandre la joie & l'allégreſſe dans les cœurs, en y répandant des bienfaits ; & de s'aſſurer pour toujours leur amour & leur reconnoiſſance. Si dans une condition médiocre on forme quelquefois de ces deſirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier uſage qu'on ſe propoſe de cette nouvelle élévation, c'eſt d'être bienfaiſant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'eſt la premiere leçon de la nature, & le premier ſentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'eſt que dans les Grands ſeuls, qu'il eſt éteint : il ſemble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur & plus inſenſible que celui du reſte des hommes ; que plus on eſt à portée de ſoulager des malheureux, moins on eſt touché de leurs miſeres ; que plus on eſt le maître de s'attirer l'amour & la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; & qu'il ſuffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel uſage plus doux & plus flatteur, mes Freres, pourriez-vous faire de votre élévation & de votre

opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui même s'en laſſe. Commander aux hommes & leur donner des loix ? mais ce ſont là les ſoins de l'autorité, ce n'en eſt pas le plaiſir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos ſerviteurs & vos eſclaves ? mais ce ſont des témoins qui vous embarraſſent & vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des Palais ſomptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des ſolitudes, où les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y raſſembler tous les plaiſirs ? ils peuvent remplir ces vaſtes édifices, mais ils laiſſeront toujours votre cœur vuide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles reſſources à vos caprices ? la varieté des reſſources tarit bientôt : tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennui rend inſipide, & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens & votre autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer, vous ſerez raſſaſié, mais vous ne ſerez pas ſatisfait : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans votre cœur.

Employez les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce & plus supportable à des infortunés, que l'excès de la misere a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître, eut été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être né Grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilege qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne, est pour les autres : ce plaisir est pour vous seul : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, & on y devient insensible, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & secret dans notre ame : le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du Trône elle-

même, SIRE, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des graces ? Que seroit la puissance des Rois, s'ils se condamnoient à en jouir tout seuls ? une triste solitude, l'horreur de ses sujets est le supplice du Souverain. C'est l'usage dst l'autorité, qui en fait le plus doux plaisir ; & le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence & la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre plaisir ; montrez de la douceur & de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu, & c'est la gloire la plus sûre & la plus durable où les Grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris.* *Eccli.* 3. 19.

Non, SIRE ; ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les Souverains aimables : ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire ; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits & de gouverner les peuples : ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisans. Vous ne serez

grand, qu'autant que vous leur ferez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guere dans les Souverains que les vertus qui rendent leur regne heureux.

Et en effet, eſt-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante que celle de régner ſur les cœurs ? La gloire des conquêtes eſt toujours ſouillée de ſang ; c'eſt le carnage & la mort qui nous y conduit ; & il faut faire des malheureux pour ſe raſſurer : l'appareil qui l'environne eſt funeſte & lugubre ; & ſouvent le conquérant lui-même, s'il eſt humain, eſt forcé de verſer des larmes ſur ſes propres victoires.

Mais la gloire, SIRE, d'être cher à ſon peuple, & de le rendre heureux, n'eſt environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de ſtatues & de colomnes ſuperbes pour l'immortaliſer : elle s'éleve dans le cœur de chaque ſujet un monument plus durable que l'airain & le bronze, parce que l'amour, dont il eſt l'ouvrage, eſt plus fort que la mort : le titre de conquérant n'eſt écrit que ſur le

marbre ; le titre de pere du peuple eſt gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le Souverain, de regarder ſon Royaume comme ſa famille, ſes ſujets comme ſes enfans, de compter que leurs cœurs ſont encore plus à lui que leurs biens & leurs perſonnes ; & de voir, pour ainſi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ſes ancêtres ſur le Trône ! La gloire des conquêtes & des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaiſir ? Mais de plus, SIRE, ſi la gloire des conquérans vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos ſujets : cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un Roi cher à une nation valeureuſe comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ſes proſpérités & de ſes victoires.

Ecoutez cette multitude que Jeſus-Chriſt raſſaſie aujourd'hui dans le déſert : ils veulent l'établir Roi ſur eux. *Joan. 6. 15.* *Ut raperent eum, & facerent eum Regem.* Ils lui dreſſent déjà un Trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore ſur celui de David & des Rois de Juda ſes ancêtres : ils ne reconnoiſſent ſon droit à la Royauté, que par ſon humanité. Ah ! ſi les

hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroit ni les plus nobles, ni les plus vaillans, qu'ils choisiroient; ce seroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même-temps leurs peres.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un Souverain de ce caractere. D'heureux présages semblent nous le promettre; la clémence & la majesté peintes sur le front de cet auguste Enfant nous annoncent déjà la félicité de nos peuples; ses inclinations douces & bienfaisantes rassurent & font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur. Rendez-le aussi tendre pour ses peuples, que le Prince pieux auquel il doit la naissance, & que vous n'avez fait que montrer à la terre: il ne vouloit régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux; nos miseres étoient ses miseres; nos afflictions étoient les siennes; & son cœur ne faisoit qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence & la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, & coulent en lui avec le sang d'un pere si

humain, & ſi miſéricordieux : que la douceur & la majeſté de ſon front ſoit toujours un image de celle de ſon ame : que ſon peuple lui ſoit auſſi cher qu'il eſt lui-même cher à ſon peuple : qu'il prenne dans la tendreſſe de la nation pour lui, la regle & la meſure de l'amour qu'il doit avoir pour elle : par-là il ſera auſſi grand que ſon Biſaïeul ; plus glorieux que tous ſes ancêtres ; & ſon humanité ſera la ſource de notre félicité ſur la terre, & de ſon bonheur dans le Ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

Sur les caracteres de la grandeur de Jesus-Christ.

Hic erit magnus.

Il sera grand. Luc. 1. 32.

SIRE,

QUAND les hommes augurent d'un jeune Prince, qu'il sera grands, cette idée ne réveille en eux que des victoires & des prospérités temporelles ; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics, & les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme

des préſages ſiniſtres, qui ne promettent que des calamités au reſte de la terre.

Mais ce n'eſt pas à ces marques vaines & lugubres de grandeur, que l'Ange annonce aujourd'hui à Marie, que Jeſus-Chriſt ſera grand ; le langage du Ciel & de la vérité ne reſſemble pas à l'erreur & à la vanité des adulations humaines ; & Dieu ne parle point comme l'homme.

Jeſus-Chriſt ſera grand, parcequ'il
Luc. 1. 35. ſera le Saint & le Fils de Dieu : *Sanctum, vocabitur Filius Dei ;* parcequ'il
Matth. 1. 21. ſauvera ſon peuple : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum ;* parceque ſon re-
Luc. 1. 33. gne ne finira point : *Et regni ejus non erit finis.* Tels ſont les caracteres de ſa grandeur : une grandeur de ſainteté ; une grandeur de miſéricotde ; une grandeur de perpétuité & de durée.

Et voilà les caracteres de la véritable grandeur. Ce n'eſt pas, SIRE, dans l'élévation de la naiſſance, dans l'éclat des titres & des victoires, dans l'étendue de la puiſſance & de l'autorité, que les Princes & les Grands doivent la chercher : ils ne ſeront grands, comme Jeſus Chriſt, qu'autant qu'ils ſeront ſaints, qu'ils ſeront utiles aux

peuples, & que leur vie & leur régne deviendra un modele qui ſe perpétuera dans tous les ſiecles ; c'eſt-à-dire, qu'ils auront comme Jeſus Chriſt une grandeur de ſainteté, une grandeur de miſéricorde, une grandeur de perpétuité & de durée.

SIRE,

L'Origine éternelle de Jeſus-Chriſt, ſon titre de Fils de Dieu, qui eſt le titre eſſentiel de ſa ſainteté, l'eſt auſſi de ſa grandeur & de ſon éminence. Il n'eſt pas appellé grand, parcequ'il compte des Rois & des Patriarches parmi ſes ancêtres, & que le ſang le plus auguſte de l'univers coule dans ſes veines ? Il eſt grand, parcequ'il eſt le Saint & le Fils du Très-haut : toute ſa grandeur a ſa ſource dans le ſein de Dieu, d'où il eſt ſorti ; & le grand myſteres de ſes voies éternelles, qui ſe manifeſte aujourd'hui, va puiſer tout ſon éclat dans ſa naiſſance divine. I. PARTIE.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes Freres, que les grands ſe vantent d'avoir comme Jeſus-Chriſt des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs

aïeuls ; ſi toute leur grandeur eſt dans leur nom ; ſi leurs titres ſont leurs uniques vertus ; s'il faut rappeller les ſiécles paſſés, pour les trouver dignes de nos hommages ; leur naiſſance les avilit & les déshonore, même ſelon le monde : on oppoſe ſans ceſſe leur nom à leur perſonne : le ſouvenir de leurs aïeuls devient leur opprobre : les Hiſtoires où ſont écrites les grandes actions de leurs peres, ne ſont plus que des témoins qui dépoſent contr'eux : on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes ſucceſſeurs : on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire, dont ils ont hérité, n'eſt plus qu'un poids de honte, qui les flétrit & qui les accable.

Cependant, la plupart portent ſur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des ſiécles qui ne ſont plus, par des dignités qu'ils ne poéſſdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeuls dont il ne reſte qu'une vile pouſſiere, par des monumens que les temps ont effacés ; & ſe croient au-deſſus des autres hommes, parcequ'il leur reſte plus de débris

domeſtiques de la rapidité des temps, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choſes humaines.

Sans doute une haute naiſſance eſt une prérogative illuſtre, à laquelle le conſentement des nations a attaché de tout temps des diſtinctions d'honneur & d'hommage. Mais ce n'eſt qu'un titre, ce n'eſt pas une vertu; c'eſt un engagement à la gloire, ce n'eſt pas elle qui la donne : c'eſt une leçon domeſtique, & un motif honorable de grandeur; mais ce n'eſt pas ce qui nous fait grands : c'eſt une ſucceſſion d'honneur & de mérite; mais elle manque & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom ſans hériter des vertus qui l'ont rendu illuſtre : nous commençons, pour ainſi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la nobleſſe n'eſt plus que pour notre nom, & la roture pour notre perſonne.

Mais ſi devant le monde même la naiſſance ſans la vertu n'eſt plus qu'un vain titre, qui nous reproche ſans ceſſe notre oiſiveté & notre baſſeſſe; qu'eſt-elle devant Dieu, qui ne voit de grand & de réel en nous, que les dons

de sa grace & de son esprit qu'il y a mis lui-même.

C'est donc notre naissance selon la Foi, qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parce que nous sommes, comme Jesus-Christ, enfans de Dieu, & que nous soutenons la noblesse & l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui éleve le Chrétien au dessus des Rois & des Princes de la terre: c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jesus Christ; que tout est à nous; que tout l'Univers n'est pas pour nous; que les Patriarches, & tous les Elus des siecles passés sont nos ancêtres, que nous devenons héritiers d'un Royaume éternel, que nous jugerons les Anges & les hommes, & que nous verrrons un jour à nos pieds toutes les Nations & les puissances du siecle.

Telle est, SIRE, la prérogative des enfans de Dieu. Aussi nos Rois ont mis le titre de Chrétien à la tête de tous les titres qui entourent & annoblissent leur Couronne; & le plus saint de vos Prédécesseurs n'alloit pas chercher la source & l'origine de sa grandeur dans le nombre des Villes & des Provinces soumises à son Empire, mais dans le

lieu ſeul où il avoit été mis par le Baptême au nombre des enfans de Dieu.

Mais, SIRE, ce n'eſt pas aſſez, dit ſaint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur & ſimus.* Si les enfans des Rois dégénérant de leur auguſte naiſſance, n'avoient que des inclinations baſſes & vulgaires, s'ils ſe propoſoient la fortune du vil artiſan, comme l'objet le plus digne de leur cœur, & ſeul capable de remplir leurs grandes deſtinées ; ſi perdant de vue le Trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connoiſſoient rien de plus grand que de ramper dans la boue, & d'être confondus par les ſentimens & leurs occupations avec la plus vile populace ; quel opprobre pour leur nom & pour leur nation qui attendroit de tels maîtres ? *I. Ep. S. Joan. 3. 1.*

Tels, & encore plus coupables, SIRE, ſont les enfans de Dieu, quand ils ſe dégradent juſqu'à vivre comme les enfans du ſiecle. La grace de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naiſſance, quoiqu'elle ſoit la plus auguſte de l'univers : par celle-ci, vous n'êtes qu'un Roi temporel ; l'autre vous rend héri-

tier d'un Royaume éternel : la premiere ne vous fait que l'enfant des Rois ; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître & se développer dans Votre Majesté, des sentimens & des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des Rois vos ancêtres ; mais ce ne seroit rien, si vous n'en montriez encore, qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfans.

Or, par tout ce qu'exige une naissance Royale, jugez, SIRE, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfans des Rois doivent être au-dessus des autres hommes ; si la moindre bassesse les déshonore ; si le plus léger défaut de courage est une tâche qui flétrit tout l'éclat de leur naissance ; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur ; s'il faut qu'ils soient plus vaillans, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde exige tant des enfans de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfans du Ciel ? quelle innocence ? quelle pureté

de desirs ? quelle élévation de sentimens ? quelle supériorité au dessus des sens & des passions ? quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel ? Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine ! Premier caractere de la grandeur de Jesus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, & Filius Altissimi vocabitur.*

MAis en second lieu, il sera grand, parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum;* second caractere de sa grandeur, une grandeur de miséricorde. II. PARTIE.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude & sous la malédiction ; & il vient rompre nos chaînes, & nous mettre en liberté : nous étions ennemis de Dieu, & étrangers à ses promesses ; & il vient nous réconcilier avec lui, & nous rendre citoyens des Saints, & enfans d'une nouvelle alliance : nous vivions sans loi, sang joug, sans Dieu dans ce monde ; & il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, & répandre l'abondance de ses dons & de ses graces sur tout l'univers. En un mot, il vient re-

nouveller toute la nature ; ſanctifier ce qui étoit ſouillé ; fortifier ce qui étoit foible ; ſauver ce qui étoit perdu ; réunir ce qui étoit diviſé. Quelle grandeur ! car il n'y a rien de ſi grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle eſt la grandeur où les Princes & les Souverains, & tout ce qui porte le nom de Grand ſur la terre, doit aſpirer : ils ne peuvent être grands qu'en ſe rendant utiles aux peuples, & leur portant, comme Jeſus Chriſt, la liberté, la paix & l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favoriſe les paſſions & la licence : c'eſt un nouveau joug & une ſervitude honteuſe, que ce funeſte libertinage ; & la regle des mœurs eſt le premier principe de la felicité & l'affermiſſement des Empires. Ce n'eſt pas celle encore, ou qui s'éleve contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le Souverain celle qui réſide en lui ſeul ; & ſous prétexte de la modérer, l'anéantir & l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre & dans la ſoumiſſion : pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéiſſance, le Gouvernement n'a plus de ré-

gle : chacun veut être à lui-même sa loi ; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance ; & les Souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même temps l'assujettissement doux & aimable.

La liberté, SIRE, que les Princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des loix. Vous êtes le maître de la vie & de la fortune de vos sujets ; mais vous ne pouvez en disposer que selon les loix : vous ne connoissez que Dieu seul au dessus de vous, il est vrai; mais les loix doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves ; vous commandez à une nation libre & belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, & dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses Rois peuvent tout sur elle, parceque sa tendresse & sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance ; mais il faut que ses Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, & que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une

soumission aveugle, plus ses Rois n'exigent de sa soumission que ce que les loix leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis & les oppresseurs ; ils ne regnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste Bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les Rois vos ancêtres : un regne long & glorieux l'avoit affermie : sa haute sagesse la soutenoit ; & l'amour de ses sujets n'y mettoit presque plus de bornes : cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux loix ; les prendre pour arbitres entre lui & ses sujets, & soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le Souverain, c'est la loi, SIRE, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre & le premier dépositaire : c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité ; & c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une regle qui les conduit ; un secours qui les protege ; une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission, que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes

croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les loix : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs & ambitieux que les Princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les loix : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets ; & quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix & l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : & voilà les biens que Jesus-Christ vient apporter sur la terre ; il n'est grand, que parcequ'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, SIRE, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance, qui les porta autrefois à se faire

des Dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorerent la terre qui les nourriſſoit ; le ſoleil qui les éclairoit ; des Princes bienfaiſans ; un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets, qui avoient été les peres de leurs peuples, & les avoient rendus heureux pendant leur regne : l'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, ſi nous voulons qu'elle ſoit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres, qui nous élevent au deſſus d'eux, & qui ne ſont rien à leur bonheur, les éblouiſſent ſans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection & de l'eſtime publique. Les louanges que nous donnons aux autres, ſe rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'eſt l'intérêt ou la vanité qui en ſont les ſources ſecrettes ; car tous les hommes ſont vains, & n'agiſſent preſque que pour eux, & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louan-

ges

ges qui les humilient, & qui ſont comme des aveux publics de la ſupériorité qu'on a ſur eux : mais la reconnoiſſance l'emporte ſur la vanité ; & l'orgueil ſouffre ſans peine que nos bienfaiteurs ſoient en même-temps nos ſupérieurs & nos maîtres.

Non, SIRE, un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité. Il n'a travaillé que pour lui : il n'a rien fait pour ſes peuples : & ce ſont les peuples qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand Conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets : il aura conquis des Provinces étrangeres ; mais il aura épuiſé les ſiennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ſes ſujets.

Mais, SIRE, un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets ; qui a préféré la paix & la tranquillité qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'au-

roient abouti qu'à flatter sa vanité : un Prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples ; qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets : un Prince qui par la sagesse de ses loix & de ses exemples a banni les désordres de son Etat, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place ; réprimé le luxe & la licence, toujours plus funestes aux Empires que les guerres & les calamités les plus tristes, rendu au culte & à la Religion de ses peres l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples ; maintenu le sacré dépôt de la Foi contre toutes les entreprises des esprits indociles & inquiets ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans, son Royaume comme sa famille, & qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractere sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; & dans chaque famille, ce souvenir con-

ſervé d'âge en âge deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un ſi bon Roi dans tous les ſiécles.

Non, SIRE, ce ne ſont pas les ſtatues & les inſcriptions, qui immortaliſent les Princes ; elles deviennent tôt ou tard le triſte jouet des temps & de la viciſſitude des choſes humaines. En vain Rome & la Grece avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Céſars, & épuiſé toute la ſcience de l'art pour les rendre plus précieuſes aux ſiécles ſuivans ; de tous ces monumens ſuperbes à peine un ſeul eſt venu juſqu'à nous. Ce qui n'eſt écrit que ſur le marbre & ſur l'airain, eſt bientôt effacé ; ce qui eſt écrit dans les cœurs, demeure toujours.

AUſſi le dernier caractere de la grandeur de Jeſus-Chriſt, c'eſt la durée & la perpétuité de ſon regne : *Et regni ejus non erit finis.* Il étoit hier, il eſt aujourd'hui, & il ſera dans tous les ſiécles : ſes bienfaits perpétueront ſa royauté & ſa puiſſance : les hommes de tous les temps le reconnoîtront, III. PARTIE.

l'adoreront comme leur Chef, leur Libérateur, leur Pontife toujours vivant, & qui s'offre toujours pour nous à ſon Pere : il ſera même le Prince de l'éternité : il régnera ſur tous les Elus dans le Ciel ; & l'Egliſe triomphante ne ſera pas moins ſon royaume & ſon héritage, que celle qui combat ſur la terre. C'eſt ici une grandeur de perpétuité & de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous eſt toujours fauſſe. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne ſortoit pas de nous-mêmes : nous étions ſans ceſſe entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire : cette gloire étoit le fruit de l'erreur & de l'adulation ; & il n'eſt pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands : on honore leurs cendres encore fumantes, d'un reſte d'éloge : on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funebre ; mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'eſt un langage ſuranné & inſipide qu'on

n'oseroit plus parler : on en voit presque rougir les monumens publics où elles sont encore écrites, & où elles ne semblent subsister que pour rappeller publiquement le souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliser la gloire des Princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt, & la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains & des Grands, il faut la chercher dans les siecles qui sont venus après eux : plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit, lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillans Prédécesseurs, les éloges magnifiques que son siecle lui donna à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont occupé votre Trône ; & avec moins de ces talens brillans qui font les Héros, & plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois, son Prédécesseur sera toujours grand dans

nos Hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur regne, s'ils ne ſont répétés ſous les regnes ſuivans : c'eſt là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puiſſance, & à leur rang, ou leur conſerve un rang, qu'ils dûrent à leur vertu bien plus qu'à leur puiſſance. Il faut SIRE, que la vie d'un grand Roi puiſſe être propoſée comme une regle à ſes ſucceſſeurs : & que ſon regne devienne le modele de tous les regnes à venir : c'eſt par là qu'il ſera, ſi je l'oſe dire, éternel, comme le regne de Jeſus-Chriſt : *Et regni ejus non erit finis.*

Le regne de David fut toujous le modéle des bons Rois de Juda, & ſa durée égala celle du Trône de Jéruſalem. Ce ne furent pas ſes victoires toutes ſeules, qui le rendirent le modele des Rois ſes ſucceſſeurs : Saül en avoit remporté comme lui ſur les Philiſtins & ſur les Amalécites. Ce fut ſa piété envers Dieu ; ſon amour pour ſon peuple ; ſon zele pour la loi & pour la Religion de ſes peres : ſa ſoumiſſion à Dieu dans les diſgraces ; ſa modéra-

tion dans la victoire & dans la prospérité ; son respect pour les Prophêtes, qui venoient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs, & lui ouvrir les yeux sur ses foiblesses ; les larmes publiques de pénitence & de piété dont il baigna son Trône, pour expier le scandale de sa chûte ; les richesses immenses qu'il amassa pour élever un Temple au Dieu de ses peres, sa confiance dans le grand Prêtre & dans les Ministres du culte saint ; le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu & de la sagesse ; & enfin le bon ordre, & la justice des loix qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, SIRE, la grandeur que Votre Majesté doit se proposer. Régnez de maniere que votre regne puisse être éternel ; que non seulement il vous assure la royauté immortelle des Enfans de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux Princes vos successeurs comme le modele des bons Rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires, que vous deviendrez un grand Roi : ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zele pour la Reli-

gion de vos Peres, votre attention à rendre vos ſujets heureux, qui feront de votre regne le plus bel endroit de nos Hiſtoires, & le modele de tous les regnes à venir.

Aimez vos peuples, SIRE; & que ces mêmes paroles ſi ſouvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs miſeres, compatiſſant à leurs beſoins, & vous ſerez un grand Roi; & la durée de votre regne égalera celle de la Monarchie. Dieu vous a établi ſur une nation qui aime ſes Princes, & qui par cela ſeul mérite d'en être aimée. Dans un Royaume où les peuples naiſſent, pour ainſi dire, bons ſujets, il faut que les Souverains en naiſſant, naiſſent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous. SIRE, l'amour ne peut ſe payer que par l'amour; & vous ne ſeriez pas digne de la tendreſſe de vos ſujets, ſi vous leur refuſiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les Rois: leur grandeur eſt toute dans l'amour de leurs peuples: ce ſont eux qui perpétuent de ſiecle en ſiecle la mémoire des bons Princes. Et quelle

gloire en effet pour un Roi, de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets! d'être sûr que dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son regne, ou se féliciteront d'avoir un Roi qui lui ressemble! Quelle gloire, SIRE, de faire dire de soi dans toute la suite des siecles, comme la Reine de Saba le disoit de Salomon: Heureux ceux qui le virent & qui vécurent sous la douceur de ses loix & de son Empire! heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître! heureuses les villes & les campagnes, qui virent revivre sous son regne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! heureuse la nation que le Ciel favorisera un jour d'un Prince qui lui soit semblable.

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons Rois aux peuples; & c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'Enfant auguste que vous destinez à la Monarchie: son âge, son innocence le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes: il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme & qui l'acheve.

Grand Dieu ! il eſt encore temps, formez le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réſervé ; & que cette priere ſi ſouvent ici renouvellée, ne laſſe pas votre bonté, puiſqu'elle intéreſſe ſi fort le ſalut & la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'eſt ſous les bons Rois que votre culte s'affermit ; que la Foi triomphe des erreurs ; que l'affreuſe incrédulité eſt bannie ou obligée de ſe cacher ; que les nouvelles doctrines ſont proſcrites ; que les eſprits rebelles ne trouvent de protection & de ſûreté, que dans l'obéiſſance & dans l'unité ; que vos Miniſtres, paiſibles dans l'exercice de leurs fonctions, & veillant ſans ceſſe à la conſervation du dépôt, voient l'autorité de l'Empire donner les mains à celles du Sacerdoce ; & que tous les cœurs, déjà réunis aux pieds du Trône, portent la même union & la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu, de ces traits heureux qui promettent de bons Rois à leurs peuples : que l'ouvrage de vos miſéricordes croiſſe, & ſe développe tous les jours en lui avec ſes années.

Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe, nous vous demandons qu'il ſoit le pere de ſon peuple. C'eſt la puiſſance de votre bras, qui nous l'a conſervé ; en frappant autour de ſon berceau tout le reſte de ſa famille royale ; que ce ſoit elle qui nous le forme, & qui nous le prépare : il eſt, comme Moïſe, l'enfant ſauvé des funérailles de toute ſa race ; qu'il ſoit comme lui, le ſauveur & le libérateur de ſon peuple, & que ce premier prodige, qui l'a retiré du ſein de la mort, ſoit pour nous le préſage aſſuré de ceux que vous nous faites eſpérer ſous ſon Empire. *Ainſi ſoit il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur la fauſſeté de la gloire humaine.

Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'eſt rien. Joan. 8. 54.

SIRE,

SI la gloire du monde ſans la crainte du Dieu étoit quelque choſe de réel, quel homme juſques-là avoit paru ſur la terre, qui eût plus de lieu de ſe glorifier lui-même que Jeſus-Chriſt ?

Outre la gloire de deſcendre d'une race royale, & de compter les David & les Salomon parmi ſes ancêtres,

avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde ?

Suivez-le dans tout le cours de ſa vie : toute la nature lui obéit : les eaux s'affermiſſent ſous ſes pieds : les morts entendent ſa voix : les démons, frappés de ſa puiſſance, vont ſe cacher loin de lui : les Cieux s'ouvrent ſur ſa tête, & annoncent eux-mêmes aux hommes ſa gloire & ſa magnificence : la boue entre ſes mains rend la lumiere aux aveugles ; tous les lieux par où il paſſe, ne ſont marqués que par ſes prodiges : il lit dans les cœurs : il voit l'avenir comme le préſent : il entraîne après lui les villes & les peuples : perſonne avant lui n'avoit parlé comme il parle ; & charmées de ſon éloquence céleſte, les femmes de Juda appellent heureuſe les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré ſur la terre environné de tant de gloire ? & cependant il nous apprend que s'il ſe l'attribue à lui-même, & que ſa gloire ne ſoit qu'une gloire humaine, ſa gloire n'eſt plus rien : *Si ego glorifico meipſum, gloria mea nihil eſt.*

La probité mondaine, les grands talens, les ſuccès éclatans ne ſont donc plus rien, dès qu'ils ne ſont que

vertus de l'homme ; & il n'y a point de gloire véritable ſans la crainte de Dieu : c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours.

SIRE,

I. PARTIE. IL y a long-temps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupatt en la cherchant ; & croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité les louanges qui ne ſont dues qu'à la vertu.

Il n'eſt point de Prince ni de Grand, malgré la baſſeſſe & le déréglement de ſes mœurs & de ſes penchans, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité ; & qui ne compte ſur les ſuffrages de la poſtérité, où ſon nom même ne paſſera peut-être pas, & où du moins il ne ſera connu que par ſes vices. Il eſt vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverſe lui même le lendemain ; & qu'il ſe venge à loiſir dans les âges ſuivans par la liberté de ſes cenſures, de la contrainte & de l'injuſtice de ſes éloges.

Il n'attend pas même ſi tard : les applaudiſſemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur

vie, ſont preſque toujours à l'inſtant démentis par les jugemens & les diſcours ſecrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine ſortis de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'eſt permis de parler ainſi, expirer dans ſon cœur qui les déſavoue.

Mais ſi la gloire humaine eſt preſque toujours dégradée devant le Tribunal même du monde, auroit-elle quelque choſe de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent ? *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* *Judith.* 16. 19.

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre toute entiere ; remarquez, je vous prie, mes Freres, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur & la probité, dans l'éminence & la diſtinction des talens, & enfin dans les ſuccès éclatans.

Or, ſans la crainte de Dieu toute probité humaine eſt ou fauſſe, ou du moins elle n'eſt pas ſûre ; les plus grands talens deviennent dangereux ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès deſquels il en fait uſage ; & en-

fin, les succès les plus éclatans, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatans eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis, premiérement, que la probité humaine sans la crainte de Dieu est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un phantôme d'honneur & de probité indépendant de la Religion. Il croit qu'on peut être fidele aux hommes, sans être fidele à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société, sans avoir celles qu'exige l'Evangile ; & en un mot, être honnête homme, sans être Chrétien.

On pourroit laisser au monde cette foible consolation ; ne pas lui disputer une gloire aussi vaine & aussi frivole qui lui-même ; & puisqu'il renonce aux vertus des Saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible & dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste, & qui le console de la perte de tous les autres ; & de le déposséder d'un honneur & d'une probité qu'il

croit n'appartenir qu'à lui seul, & qu'il dispute souvent aux Justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible & en même-temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur & de droiture ; que malgré les vices & les passions qui les dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fideles à l'amitié, zelés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse ; en un mot, partisans du plaisir, & néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur & de probité qu'il fait tant valoir ; qu'il oppose même tous les jours avec une espece d'insulte & d'ostentation aux véritables Justes de l'Evangile. Il les dégrade pour élever son idole ; il se vante que l'honneur & la véritable probité ne réside que chez lui : il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, & tout le faux de la vertu ; & s'en arroge à lui-même l'héroïsme & la gloire. Mais qu'il seroit

aiſé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain & pompeux que le monde rend à ſon idole ! il n'y auroit qu'à ſouffler ſur cet édifice d'orgueil & de vanité, à peine en retrouveriez-vous les foibles veſtiges.

Ces hommes vertueux dont le monde ſe fait tant d'honneur, n'ont au fond ſouvent pour eux que l'erreur publiques. Amis fideles, je le veux; mais c'eſt le goût, la vanité ou l'interêt, qui les lie ; & dans leurs amis, ils n'aiment qu'eux mêmes : bons citoyens, il eſt vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en ſervant la Patrie, ſont l'unique lien & le ſeul devoir qui les attache : amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'eſt pas elle qu'ils cherchent, c'eſt le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : obſervateurs de leur parole, mais c'eſt un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconſtance à ſe dédire ; ce n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes : vengeurs de l'injuſtice ; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes : protecteurs de la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de

leur générosité; & les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression & leur misere. En un mot, dit l'Ecriture, on les appelle miséricordieux, ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fideles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur ; virum autem fidelem quis inveniet ?* Prov. 20. 6.

Mais quand la probité du monde ne seroit pas presque toujours fausse, il faudroit convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La Religion toute seule assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte & l'opprobre en seroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuse à l'homme de bien : sa vie même seroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de sa vertu : le secret & l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice ; puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint, & le reproche de sa conscience la seule peine qui l'afflige : la gloire même & les acclamations publiques le solliciteroient à une entreprise ambitieuse & injuste, qu'il préféreroit le

devoir & la regle qui le condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve. Enfin changez tant qu'il vous plaira les ſituations d'un véritable Juſte : le monde peut varier à ſon égard ; les ſuffrages publics qui l'élevent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader & l'abattre ; ſa fortune peut changer : mais ſa vertu ne changera point avec ſa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus eſtimée s'eſt démentie plus d'une fois : outre que le monde eſt plein de faux juſtes, & que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes, n'en ont pas le mérite devant Dieu ; ça été de tout temps l'injuſtice du monde, d'attribuer à la vertu les foibleſſes de l'homme. Le Juſte peut tomber : mais la vertu ſeule peut le défendre, ou le relever de ſes chûtes : elle ſeule marche ſûrement, parce que les principes ſur leſquels elle s'appuye ſont toujours les mêmes : les occaſions ne l'autoriſent pas contre le devoir, parce que les occaſions ne changent jamais rien aux regles : la lumiere & les regards publics ſont pour elle comme la ſolitude & les ténebres : en un mot, elle ne

compte les hommes pour rien, parce que Dieu seul qui la voit, doit être son Juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines. Nées le plus souvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau : formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret & dans les ténebres : appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugemens des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles : les tristes fruits de l'amour propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire : enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siecle une occasion sûre de décréditer un ennemi, ou de supplanter un concurrent ; pourvu qu'il conserve la réputation & la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite : que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu : placez le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec

l'eſtime publique, il ne s'embarraſſera pas de l'accorder avec ſon devoir : en un mot, qu'il paſſe toujours pour homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Tout Iſraël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Abſalom : Achitophel, cet homme ſi ſage & ſi vertueux dans l'eſtime publique, & dont les conſeils étoient regardés comme les conſeils de Dieu, préfere pourtant le parti du crime, où il trouve les ſuffrages publics & l'eſpérance de ſon élévation, à celui de la juſtice qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Freres, rien n'eſt ſûr dans les vertus humaines, ſi la vertu de Dieu ne les ſoutient & ne les fixe. Soyez bienfaiſant, juſte, généreux, ſincere : vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu ? Tout eſt faux & vuide dans un cœur que Dieu ne remplit point, c'eſt un Roi lui même qui parle ; & connoître votre juſtice & votre vertu, ô mon Dieu ! c'eſt la ſeule racine qui porte des fruits d'immortalité, & la ſource de la véritable

gloire : *Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* Sap. 13.

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur & la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur ; & le cœur vuide de Dieu n'a plus que le faux & les bassesses de l'homme.

II. PARTIE.

MAis peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, & que la distinction & la supériorité des grands talens nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas ! SIRE, que sont les grands talens, que de grands vices, si les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes ? que deviennent-ils entre nos mains ? souvent l'instrument des malheurs publics ; toujours la source de notre condamnation & de notre perte.

Qu'est-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modere ? un astre nouveau & malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science fu-

neſte, plus les miſeres publiques croîtront avec lui : ſes entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe : il croira effacer par l'éclat de ſes victoires leur témérité ou leur injuſtice : l'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes : tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime : il regardera les momens d'un repos ſage & majeſtueux, comme une oiſiveté honteuſe & des momens qu'on dérobe à ſa gloire : ſes voiſins deviendront ſes ennemis, dès qu'ils pourront devenir ſa conquête ; ſes peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur ſang la triſte matiere de ſes triomphes : il épuiſera & renverſera ſes propres Etats pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples & les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il ſe rendra célebre en faiſant de millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! & s'il y a un peuple ſur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui ſouhaiter un tel maître.

Repaſſez ſur tous les grands talens qui rendent les hommes illuſtres ; s'ils ſont donnés aux impies, c'eſt toujours

pour

pour le malheur de leur nation & de leur siecle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célebres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme & de l'erreur, & formé dans le sein même du Christianisme les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, & qui par des talens heureux ont rapproché leur siecle du goût & de la politesse des anciens ; dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux, où le poison préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les siecles qui nous suivront. viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté: comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier ? Les peuples & les Rois sont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues : les dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les théatres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur avec ces avantages éminens de la nature, mais sans conscience & sans probité, a pu s'élever les siecles passés sur les débris de sa patrie, changer la face entiere d'une nation voisine & belliqueuse, si jalouse de ses loix & de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs Rois; renverser le Trône, & donner à l'univers le spectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'Arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets & turbulens; capables de tout soutenir hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe & qui les attache; & qui semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écrasé sous ses ruines, que de ne pas s'agiter & faire usage de leurs talens & de leur force. Malheur au siecle qui produit de ces hommes rares & merveilleux! chaque nation a eu là-dessus ses leçons & ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siecle, c'est du moins

un malheur pour eux-mêmes : ſemblables à un navire ſans gouvernail, que des vents favorables pouſſent à pleines voiles ; plus notre courſe eſt rapide, plus le naufrage eſt inévitable. Rien n'eſt ſi dangereux pour ſoi, que les grands talens, dont la Foi ne regle pas l'uſage. Les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes, corrompent le cœur ; & plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption eſt profonde & déſeſpérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes ſi vantés expient ſouvent dans la honte d'une chûte éclatante l'injuſtice des applaudiſſemens publics ; leurs vices déshonorent leurs talens. Ces vaſtes génies, nés pour ſoutenir l'Etat, ne ſont plus, dit Job, que de foibles roſeaux, qui ne peuvent ſe ſoutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du ſanctuaire s'avilir, & ſe traîner indignement dans la boue ; & les plus grands talens ſont ſouvent livrés aux plus grandes foibleſſes : *Qai ducit ſacerdotes inglorios, & optimates ſupplantat.* *Job.* 12. 19.

III. PARTIE.

LES succès éclatans, & les grands événemens qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, & ne leur donnent pas plus de droit à la gloire, que leurs talens.

Je sais que le monde y attache de la gloire; & que d'ordinaire chez-lui, ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les Provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le Trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inscriptions, & à quoi le monde consacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique: tout ce qui est utile aux hommes, est digne, en un sens, de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux Empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, & que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pese que les

actions. Il eſt même en ce genre des erreurs néceſſaires à l'ordre public : tout ce qui l'embellit, doit être glorieux ; & les mœurs ou les motifs qui ne déshonorent que la perſonne, ne doivent pas tenir des ſuccès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il eſt permis au monde d'exalter la gloire de ſes héros, il n'eſt pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en eſt ſi peu qu'il ne dégrade lui-même. Ceux que la diſtance des temps & des lieux éloigne de ſes regards, ſont les ſeuls à couvert de ſes traits : ceux qui vivent ſous ſes yeux, n'échappent guere à ſa cenſure ; & il ceſſe de les admirer, dès qu'il a le loiſir de les connoître : & en cela ne l'accuſons point de malignité & d'injuſtice ; il faut l'en croire, puiſqu'il parle contre lui-même.

Et en effet, percez juſques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens : tout en eſt brillant au-dehors, vous voyez le héros : entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même : c'eſt-là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre & de la boue : *Cinis eſt* 10. *Sap.* 15.

enim cor ejus ; & terra supervacua, spes illius.

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent & le désespoir ont donné les plus grands spectacles & les événemens les plus brillans à la terre. David ne devoit peut-être les victoires & la fidélité de Joab, qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts, qui nous font marcher vers la gloire ; & presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoit rendu célebres : souvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom ; l'homme désavouoit le héros : leur réputation rougissoit de la bassesse de leurs mœurs & de leurs penchans : la familiarité trahissoit la gloire de leurs succès : il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions pour se persuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques, qui nous éblouissent, & qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils & les plus vulgaires.

Non, SIRE, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence & la regle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, & la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer : tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux mêmes, est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés. Le sage tout seul dit un grand Roi, est en possession de la véritable gloire ; celle du pécheur n'est qu'un opprobre & une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt ; stultorum exaltatio ignominia.* Prov. 3. 35.

La Religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres & de nous-mêmes, une conscience pure & à l'épreuve de tout ; un cœur qui marche droit dans la justice & dans la vérité ; supérieur à tous les obstacles qui pourroient l'arrêter ; insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au dessus de tout ce qui se passe, & soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, & la baze de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édi-

fice s'écroule ; toutes les vertus tombent ; & il ne reſte plus rien parcequ'il ne reſte que nous-mêmes.

SIRE, votre regne ſeroit plein de merveilles ; vous porteriez la gloire de votre nom juſqu'aux extrêmitez de la terre ; vos jours ne ſeroient marquez que par vos triomphes ; vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des Rois vos ancêtres, l'univers entier retentiroit de vos louanges : ſi Dieu n'étoit point avec vous ; ſi l'orgueil plutôt que la juſtice & la piété étoit l'ame de vos entrepriſes ; vous ne ſeriez point un grand Roi : vos proſpérités ſeroient des crimes ; vos triomphes, des malheurs publics : vous ſeriez l'effroi & la terreur de vos voiſins ; mais vous ne ſeriez pas le pere de votre peuple : vos paſſions ſeroient vos ſeules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des Rois, vous auroit donnez ; aux yeux de Dieu, & peut-être même de la poſtérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

Ce n'eſt donc pas cette gloire humaine, grand Dieu ! que nous vous demandons pour cet Enfant auguſte :

elle paroît déjà peinte sur la majesté de son front ; elle coule même dans ses veines avec le sang des Rois ses ancêtres ; & vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des Héros : c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez annobli par l'éclat immortel de la piété. Ajoutez à toutes les qualitez aimables qui le rendent déjà les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux. Laissez à sa naissance & à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde ; nous ne vous demandons, grand Dieu ! que de veiller au soin de sa conservation & de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat & des propérités de son regne ; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence & de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses peres selon la chair ; mais vous, grand Dieu ! qui êtes son pere selon la foi, donnez-lui la sagesse qui est la gloire & l'héritage de vos enfans.

Que son cœur soit toujours entre

vos mains, & ſon cœur ſera encore plus grand que ſes ſuccès & ſes triomphes : qu'il vous craigne, grand Dieu ! ſes ennemis le craindront ; ſes peuples l'aimeront ; il deviendra à l'univers un ſpectacle digne de l'admiration de tous les ſiecles, & comme nous n'aurons plus rien à craindre pour ſa gloire, nous n'aurons plus rien auſſi à ſouhaiter pour notre bonheur. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Sur les écueils de la piété des Grands.

Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur. Matth. 21. 5.

SIRE,

PAR-tout ailleurs Jeſus-Chriſt ſemble n'exercer qu'avec une ſorte de ménagement, les fonctions éclatantes de ſon miniſtere. Il ſe dérobe aux empreſſemens d'un peuple qui veut l'élever ſur le Trône ; il choiſit le ſommet ſolitaire d'une montagne écartée pour manifeſter ſa gloire à trois Diſciples ; les démons eux-mêmes qui veulent la publier, ſont forcés par ſes ordres de la cacher & de la taire.

Aujourd'hui il paroît en Roi, & comme un Roi qui vient prendre poſſeſſion de ſon Empire : il ſouffre des hommages publics ; il diſpoſe en maître de l'appareil innocent de ſon triomphe : *Dicite, quia Dominus his opus habet.* Il entre dans le Temple ; & par des châtimens éclatans il rend à ce lieu ſacré la majeſté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'eſt plus cet homme qui ſe dérobe aux regards publics ; c'eſt le fils de David qui donne des loix, qui exerce un autorité ſuprême, & qui veut avoir tout Jéruſalem pour témoin de ſon zele & de ſa puiſſance.

Math. 21. 4.

Il eſt donc ici le modele de la piété des Grands. Les vertus privées ne leur ſuffiſent pas ; il leur faut encore les vertus publiques : ce ſeroit peu de les avoir juſques ici exhortés à la piété, l'eſſentiel eſt de leur montrer qu'elle eſt la piété de leur état. Quoique l'Evangile propoſe à tous la même doctrine, il ne propoſe pas à tous les mêmes regles : les devoirs changent avec l'état : plus il eſt élevé, plus ils ſe multiplient ; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques ; & nous devenons

mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des Grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus.

Premiérement, une piété oisive & renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins & des devoirs publics.

Secondement, une piété foible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises & dans toute leur conduite.

Enfin, une piété crédule & bornée; facile à recevoir l'impression du préjugé, incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire, qu'il faut à la piété des Grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage & l'élévation, qui font décider & entreprendre; enfin, ou les lumieres qui empêchent; d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir, dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

SIRE,

LA piété véritable est l'ordre de la société. Elle laisse chacun à sa place; fait de l'état où Dieu nous a placé, l'uni- I. PARTIE.

que voie de notre salut ; ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous ; ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers ; & regarde comme des vices, les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, & non un zele & une perfection de la vertu: la Religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs ; & l'on n'est rien devant Dieu, quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux s'il n'a que les vertus de l'homme privé; le Prince s'égare & se perd par la même voie qui auroit sauvé le sujet ; & le Souverain en lui peut devenir très criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des Grands est de les retirer des soins publics & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos est le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La

gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une piété mal-entendue, est en garde contre la gloire même, & ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur & de respect pour le public & pour la place qu'on occupe, rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, & rend aux peuples le Souverain qui se doit à eux ; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable : on peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, SIRE, un Grand, un Prince n'est pas né pour lui seul ; il se doit à ses sujets : les peuples en l'élevant, lui ont confié la puissance & l'autorité, & se sont réservés en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer ; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux & ne voient point, une langue & ne parlent point, des mains & n'agissent point ; ce sont de ces Dieux qui les précedent, comme parle l'Ecriture, pour

les conduire & les défendre : ce ſont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils ſont ; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont que pour les peuples. Oui, SIRE, c'eſt le choix de la nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de vos ancêtres : c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire & les proclama Souverains. Le Royaume devint enſuite l'héritage de leurs ſucceſſeurs ; mais ils le dûrent originairement au conſentement libre des ſujets : leur naiſſance ſeule les mit enſuite en poſſeſſion du Trône ; mais ce furent les ſuffrages publics qui attacherent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naiſſance : en un mot, comme la premiere ſource de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire uſage que pour nous. Les flatteurs, SIRE, vous rediront ſans ceſſe, que vous êtes le maître & que vous n'êtes comptable à perſonne de vos actions : il eſt vrai que perſonne n'eſt en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même, & ſi je l'oſe dire, vous le devez à la France qui vous attend, & à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos ſujets ; mais vous n'en-

aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis : mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilege : vous pouvez négliger les soins de la Royauté; mais comme ces Rois fainéans si déshonorés dans nos Histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de Roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel seroit donc ce phantôme de piété qui seroit une vertu aux Grands & au Souverain de craindre & d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vacquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuses illusions, & de fuir presque la vue du reste de la terre ? SIRE, un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes : le choix des sujets est la premiere source du bonheur public; & pour les choisir, il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même : le mérite est négligé, parce qu'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour

devoir ſon élévation à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talens ; des hommes ſouples & bornés s'élévent aux premieres places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles. Souvent un David ſeul capable de ſauver l'Etat, n'employe ſa valeur dans l'oiſiveté des champs, que contre des animaux ſauvages ; tandis que des Chefs timides, effrayés de la ſeule préſence de Goliath, ſont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité eſt même écrite dans les monumens publics, qui par ſa vigilance, a découvert autrefois des complots funeſtes au Souverain & à l'empire, ſeul en état par ſa probité & par ſon expérience de donner de bons conſeils & d'être appellé aux premieres places, rampe à la porte du Palais ; tandis qu'un orgueilleux Aman eſt à la tête de tout, & abuſe de ſon autorité & de la confiance du maître.

Ainſi les fonctions eſſentielles aux Grands ne ſont pas la priere & la retraite. Elles doivent les préparer aux ſoins publics, & non les en détourner ; ils doivent ſe ſanctifier en contribuant au ſalut & à la félicité de leurs peu-

ples ; les graces de leur état ſont des graces de travail, de ſoins, de vigilance : quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jeſus-Chriſt dans le déſert, ou dans le ſecret de leur Palais, eſt un faux Prophête : *Ecce in deſerto, ecce in penetralibus, nolite credere.* Ils y ſeront ſeuls & livrés à eux-mêmes. Dieu n'eſt point avec nous dans les ſituations qu'il ne demande pas de nous ; & le calme où nous nous croyons le plus en ſûreté, ſi la main du Seigneur ne nous y conduit & ne nous y ſoutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr ſans reſſource. Une piété oiſive & retirée ne ſanctifie pas le Souverain, elle l'avilit & le dégrade. *Matth.* 24. 26.

Et quoi ! SIRE : tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets ; les ſoins publics ſeroient abandonnés ; les affaires demeureroient ; les ſubalternes abuſeroient de leur autorité ; les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence ; les peuples ſeroient comme des brebis ſans paſteur ; tout l'Etat dans la confuſion & dans le déſordre ?

& Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse ? & les peuples, exposés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi & infidele, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disoient à Jesus Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions ; & notre perte ou notre salut, n'est plus une affaire qui vous intéresse ? *Magister, non ad te pertinet, quia perimus ?* La Religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne.

Marc. 4. 38.

Mais la Religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public ? elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la foiblesse des loix : la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des Empires : le bon ordre de la société est la premiere base des vertus chrétiennes ; l'observance des loix de l'Etat doit préparer les voies à celle de l'Evangile. L'Eglise ne doit compter sur rien dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où

elle partage la puiſſance avec le Souverain, ſans ceſſe expoſés à des révolutions, ſe départent auſſi facilement des loix que du culte de leurs peres; les ſoulévemens y ſont auſſi impunis que les erreurs; & c'eſt là où l'héréſie a toujours trouvé ſon premier aſyle: elle ſe fortifie au milieu de la confuſion des loix & de la foibleſſe de l'autorité: elle doit toujours ſa naiſſance ou ſon progrés aux troubles & aux diſſenſions publiques: les regnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les regnes funeſtes de ſon accroiſſement & de ſa puiſſance; & dès que l'harmonie civile ſe dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Auſſi les plus ſaints Rois de Juda, SIRE, mêloient les devoirs de la piété avec ceux de la Royauté. Le pieux Joſaphat au ſortir du Temple, où il venoit tous les jours offrir ſes vœux & ſes ſacrifices au Dieu de ſes peres, envoyoit, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda des hommes habiles & des Prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des loix & la pureté du culte que les malheurs des regnes précédens avoient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faiſoient ſon occupation & ſes plus cheres délices, & qui inſtruiront juſqu'à la fin les peuples & les Rois, paroiſſoit ſans ceſſe à la tête de ſes armées & des affaires publiques; ſes yeux étoient ouverts ſous tous les beſoins de l'Etat; & ne pouvant ſuffire ſeul à tout, il alloit chercher juſqu'aux extrêmités de la Judée des hommes fideles pour les faire aſſeoir à ſes côtés & partager avec eux les ſoins qui environnent le Trône: *Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum.*

Pſ. 100. 6.

Les plus pieux Rois vos prédéceſſeurs, ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui ſur-tout que l'Egliſe honore d'un culte public, deſcendoit même dans le détail des differends de ſes ſujets; & comme il en étoit le pere, il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de ſa Couronne, il vouloit la tranſmettre à ſes ſucceſſeurs avec le même éclat & les mêmes prérogatives, qu'il l'avoit reçue de ſes peres: il croyoit que l'innocence de la vie ſeule ne ſuffit pas au Souverain; qu'il doit vivre en Roi, pour vivre en Saint; & qu'il ne ſauroit être l'homme de Dieu, s'il

n'eſt pas l'homme de ſes peuples.

Il eſt vrai, SIRE, que la piété dans les Grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de ſoins & de détails inutiles; ils ſe croient obligé de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent ſouvent inſenſibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zele : ils ont les ſollicitudes de l'homme privé; ils n'ont pas celles de l'homme public : ils peuvent avoir la piété du ſujet; ils n'ont pas celle du Prince. Ce n'eſt pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obſcures, qui n'intéreſſent pas la ſureté publique : leurs mains ſont premiérement deſtinées à manier ces reſſorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine; & tout doit être grand dans la piété des Grands.

II. PARTIE.

MAis ſi l'inaction en eſt le premier écueil, l'incertitude & l'indéciſion, que traîne d'ordinaire après ſoi une conſcience timide & ſcrupuleuſe, ne paroiſſent pas moins à craindre.

Ce n'eſt pas que je prétende autori-

ſer ici cette ſageſſe profane, qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile ; ni cette erreur commune, qui ne croit pas l'exactitude des regles de l'Evangile compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat.

Dieu, qui eſt auteur des Empires, ne l'eſt il pas des loix qui les gouvernent ? A-t-il établi des Puiſſances qui ne puiſſent ſe ſoutenir que par le crime ? & les Rois ſeroient-ils ſon ouvrage, s'ils ne pouvoient régner, ſans que la fraude & l'injuſtice fuſſent les compagnes inſéparables de leur regne ? N'eſt-ce pas la juſtice & le jugement, qui ſoutiennent les Trônes ? la loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite ſur le front du Souverain, comme la premiere loi de l'Empire ? Et s'il falloit toujours la violer, pour maintenir la tranquilité des ſocietés humaines, ou la loi de Dieu ſeroit fauſſe, ou les ſociétés humaines ne ſeroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur, mes Freres, de ſe perſuader que ceux qui ſont en place, ne doivent pas regarder de ſi près à la rigidité des regles ſaintes ! que les Empires & les Monarchies ne ſe menent

nent point par des maximes de Religion ; que la loi de Dieu eſt la regle du particulier, mais que les Etats ont une regle ſupérieure à la loi de Dieu même ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques, & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même-temps, & l'homme de l'Etat & l'homme de Dieu!

Quoi ! mes Freres, la juſtice, la vérité, la bonne-foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires ? la Religion, qui fait tout le bonheur & toute la ſûreté des peuples & des Rois, en deviendroit-elle-même l'écueil ? un bras de chair ſoutiendroit plus ſûrement les Royaumes, que la main de Dieu qui les a élevés ? les peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité qu'à la fraude & à la mauvaiſe foi de ceux qui les gouvernent ? & les Miniſtres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur ſalut, le ſalut de la patrie ? Quel outrage pour la Religion & pour tant de bons Rois, qui n'ont régné heureuſement que par elle !

J'avoue, SIRE, que lorſque le Souverain eſt ambitieux, & médite des

entrepriſes injuſtes, l'artifice & la mauvaiſe foi, deviennent comme inévitables à ſes Miniſtres, ou pour cacher ſes mauvais deſſeins, ou pour colorer ſes injuſtices. Mais que le Prince ſoit juſte & craignant Dieu, la juſtice & la vérité ſuffiront alors pour ſoutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élévé : l'habileté de ſes Miniſtres ne ſera plus que dans leur équité & dans leur droiture : on ne donnera plus à la fraude & à la diſſimulation les noms pompeux d'art de régner, & de ſcience des affaires. En un mot, donnez-moi des Davids, & des Pharaons amis du peuple de Dieu ; & ils pourront avoir des Nathans & des Joſephs pour leurs Miniſtres.

S. Aug. de civ. Dei. C'eſt donc déshonorer la Religion, dit ſaint Auguſtin, de croire qu'elle ne doit pas être conſultée dans le gouvernement des Républiques & des Empires. Mais c'eſt lui faire un égal outrage de prendre dans une piété malentendue des motifs d'indéciſion & d'incertitude, qui entrevoient partout les apparences du mal, & qui oppoſent ſans ceſſe un phantôme de Religion aux entrepriſes les plus juſtes, & aux maximes les plus capitales,

C'eſt à la ſageſſe humaine & corrompue à être incertaine & timide : toujours enveloppée ſous des fauſſes apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin & ne la démaſque. Mais la ſageſſe qui vient du ciel, nous rend plus décidés & plus tranquilles : on marche avec bien plus de ſécurité, quand on ne veut marcher que dans la lumiere : l'homme vertueux tout ſeul a droit d'aller la tête levée, & de défier la prudence timide & incertaine de l'homme trompeur : une ſainte fierté ſied bien à la vérité.

Auſſi, c'eſt ſe faire une fauſſe idée de la piété, de ſe la figurer toujours timide, foible, indéciſe, ſcrupuleuſe, bornée, ſe faiſant un crime de ſes devoirs, & une vertu de ſes foibleſſes ; obligée d'agir, & n'oſant entreprendre ; toujours ſuſpendue entre les intérêts publics & ſes pieuſes frayeurs ; & ne faiſant uſage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confuſion, où elle auroit dû mettre l'ordre & la regle. Ce ſont-là les défauts que les hommes mêlent ſouvent à la piété ; mais ce ne ſont pas ceux de la piété même : c'eſt le caractere d'un eſprit

foible & borné ; mais ce n'eſt pas une ſuite de l'élévation & de la ſageſſe de la Religion : en un mot, c'eſt l'excès de la vertu ; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, SIRE, la piété véritable éleve l'eſprit, annoblit le cœur, affermit le courage. On eſt né pour de grandes choſes, quand on a la force de ſe vaincre ſoi-même : l'homme de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu ſe mettre par la Foi au deſſus de tout : c'eſt le haſard qui fait les Héros ; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait le Juſte : les paſſions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu qui nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

Quel regne, SIRE, plus glorieux en Iſraël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidele à la loi de ſes peres ? quel gouvernement plus ſage & plus abſolu ? tous les rafinemens de politique ont ils jamais pouſſé ſi loin l'art de régner & de conduire les peuples ? Quelle gloire & quelle magnificence environnoit ſon Trône ? la piété en aviliſſoit elle la majeſté ? Quel Prince vit jamais ſes ſujets plus ſoumis ; ſes voiſins s'eſtimer plus heureux de ſon

alliance ; & des Souverains à la tête des Empires plus vaſtes & plus puiſſans que le ſien, avoir pour ſa perſonne des égards & des déférences qu'ils ne devoient pas à ſa Couronne ? Les Sages des autres nations ne ſe regardoient-ils pas comme des inſenſés devant lui ? ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre & l'harmonie qui lui faiſoit gouverner tous ſes ſujets comme un ſeul homme ? N'eſt-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laiſſés, que les Princes apprennent encore tous les jours à régner ? & la piété ſeroit elle l'écueil du gouvernement, puiſque c'eſt elle ſeule qui lui valut la ſageſſe ?

Heureux, s'il ne fut pas ſorti de ſes premieres voies, & ſi les égaremens de ſa vieilleſſe n'euſſent pas flétri la gloire de ſon regne, & altéré le bonheur de ſes ſujets ? Ils ne commencerent à éprouver des charges exceſſives, & ne ceſſerent d'être heureux, que lorſqu'il ceſſa lui-même d'être fidele à Dieu ; & que corrompu par les femmes étrangeres, il ne mit plus de bornes à ſes profuſions & à l'oppreſſion de ſes peuples, & prépara à ſon fils le ſoulevement qui ſépara dix Tribus du

Royaume de David & leur donna un nouveau Maître.

Hélas ! les hommes pour excuſer leurs vices cherchent à décrier la vertu : comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des Etats & des Empires, & lui oppoſer l'intérêt public, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'oppoſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe ; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats.

III. PARTIE.

ENfin, l'indéciſion & l'incertitude conduiſent ſouvent au prejugé & à la ſurpriſe, & c'eſt le dernier écueil de la piété des Grands.

Oui, mes Freres, la piété a ſes erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui ſe couvre de ſes apparences peut nous ſéduire : la vertu ſimple & ſincere, juge des autres par elle-même : c'eſt preſque toujours notre propre obliquité, qui nous inſtruit à la défiance ; on eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droi-

ture & de la ſimplicité ; & les Juſtes ſont plus expoſez à être ſurpris, parce-qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Mais c'eſt dans les Grands ſur-tout, SIRE, que la pieté doit craindre les préjugés & la ſurpriſe. Outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt que nés, diſoit autrefois Aſſuérus, plus droits & plus ſinceres, ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen & l'embarras de la défiance, & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre : *Dum aures principum ſimplices, & ex ſua natura alios æſtimantes, callidâ fraude decipiunt.* *Eſth. 16. 6.*

Et de combien de ſortes de préjugés la piété dans les Grands ne peut-elle pas les rendre capables ? Prejugés de crédulité. C'eſt la piété elle-même qui ouvre ſouvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie ; & plus ils aiment la vertu, plus aiſément on leur rend ſuſpects de diſſolution & de vice, ceux qu'une baſſe jalouſie a intérêt de perdre. Mais tout zele, qui cherche à nuire, doit leur être ſuſpect. La véritable piété, ou ne croit pas facilement le

mal, ou loin de le publier, le cache du moins & l'excuſe : elle ne cherche pas à rendre ſon frere odieux à ſes maîtres ; elle ne cherche qu'à le reconcilier avec Dieu : les délations ſecrettes ſe propoſent plus le renverſement de la fortune d'autrui, que le réglement de ſes mœurs ; & d'ordinaire le délateur découvre plus ſes propres vices, que les vices de ſon frere.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend ſouvent auprès d'eux la place de l'homme de bien : ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étoient dues qu'à la piété elle-même : ils chargent de ſoins publics ceux qui par leurs lumieres bornées n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obſcures : des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talens & des ſervices les plus importans ; & ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zele. C'eſt ici où les Princes les plus pieux ont trouvé ſouvent dans leur zele même l'écueil de leur piété : les Conſtantins, les Théodoſes ont vu autrefois leur amour pour l'Egliſe ſe tourner contre l'Egliſe mê-

me, & favoriſer l'erreur par un zele de la vérité. Les Princes, SIRE, ne doivent toucher à la Religion que pour la protéger & pour la défendre : leur zele n'eſt utile à l'Egliſe, que lorſqu'il eſt demandé par les Paſteurs : les ſollicitations des dépoſitaires de la doctrines ſont les ſeules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorſqu'il s'agit de la doctrine elle-même ; toute autre voix que la voix unanime des Paſteurs doit leur être ſuſpecte. C'eſt ici où ils ne doivent ſe réſerver que l'honneur de la protection, & leur laiſſer celui de la déciſion & du Jugement. Les Evêques ſont leurs ſujets ; mais ils ſont leurs peres ſelon la Foi : leur naiſſance les ſoumet à l'autorité du Trône : mais ſur les myſteres de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de ſe ſoumettre à celle de l'Egliſe. Les Princes n'en ſont que les premiers enfans ; & nos Rois ont toujours regardé le titre de ſes fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne : ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ſes décrets ; & en s'y ſoumettant les premiers, donner l'exemple de la ſoumiſſion aux autres Fideles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, & uſurper ſur la doctrine un droit

réservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise loin d'y remédier : leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies & ont enfanté de nouveaux excès : toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation & leur révolte, & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'Arche & la garder comme David ; mais ce n'est pas à eux à y porter les mains : le Trône est élevé pour être l'appui & l'asyle de la doctrine sainte ; mais il ne doit jamais en être la règle, ni le Tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas ! si les passions & les intérêts humains n'environnoient pas le Trône, sans doute la piété des Souverains seroit la plus sûre ressource de l'Eglise ; mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts, ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la Religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des Grands ; mais c'est l'obstination dans le préjugé, qui

rend le mal plus incurable. Il ne lui eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : hélas ! comment pourroient-ils s'en défendre ? Tout ce qui les environne preſque s'étudie à les tromper ; eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire ? L'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, & met à profit tous les momens ; & quand tous ceux preſque qui nous approchent, ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident ſouvent à nous conduire au piege.

Mais, SIRE, s'il n'eſt pas honteux aux Princes d'être ſurpris, malheur inévitable à l'autorité ſuprême, il leur eſt glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être : rien n'eſt plus grand dans le Souverain, que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. Aſſuérus ne crut point déroger à la majeſté de l'Empire, en déclarant, même par un Edit public, que ſa bonne-foi avoit été ſurpriſe par les artifices d'Aman. C'eſt un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'eſt une foibleſſe de n'oſer reculer, quand on ſent qu'on

nous a fait faire une fauſſe démarche ; les variations qui nous ramenent au vrai, affermiſſent l'autorité, loin de l'affoiblir : ce n'eſt pas ſe démentir, que de revenir de ſa mépriſe. Ce n'eſt pas montrer aux peuples l'inconſtance du Gouvernement ; c'eſt leur en étaler l'équité & la droiture. Les peuples ſavent aſſez & voient aſſez ſouvent, que les Souverains peuvent ſe tromper ; mais ils voient rarement qu'ils ſachent ſe déſabuſer & convenir de leur mépriſe : il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance, qui avoue ſon tort & qui ſe condamne elle même ; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie ; & dans leur eſprit rien ne déshonore l'autorité que la foibleſſe qui ſe laiſſe ſurprendre, & la mauvaiſe gloire qui croiroit s'avilir en convenant de ſon erreur & de ſa ſurpriſe.

SIRE, fermez l'oreille aux mauvais conſeils & aux inſinuations dangereuſes de l'adulation : mais comme elles ſe couvrent du voile du bien public, & que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du Trône ; ſi l'inattention vous les a fait ſuivre, que l'intérêt ſeul de

votre gloire, quand vous ſerez détrompé, vous le faſſe à l'inſtant déſavouer. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris : rien n'eſt plus beau dans le Souverain, qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous impoſer, quand l'impoſture & l'adulation démaſquées n'auront plus à attendre que votre déſaveu & votre colere. C'eſt l'orgueil des Rois tout ſeul, qui autoriſe & enhardit les adulations & les mauvais conſeils : & s'il eſt vrai, que ce ſont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais Rois, il eſt encore plus vrai que ce ſont les mauvais Rois, qui forment & multiplient les adulateurs.

C'eſt en évitant ces écueils, que la piété des Grands deviendra reſpectable ; qu'ils lui rendront la gloire & la dignité que les dériſions du monde ou les foibleſſes de la fauſſe vertu lui ont preſque ôtée ; & qu'on n'entendra plus ſe perpétuer parmi les hommes ce blaſphême ſi injurieux à la Religion : Que les Princes pieux ſont les moins propres à gouverner ; & que la piété peut en faire de grands Saints, mais qu'elle

n'en faira jamais de Grands Rois.

Puiſſent ces diſcours licencieux, SIRE, ne jamais bleſſer l'innocence de vos oreilles ! mais ſi l'adulation oſe les porter un jour juſques aux pieds de votre Trône, qu'il en ſorte des éclairs & des foudres, pour confondre ces ennemis de la Religion & de votre véritable gloire. Ecoutez ces adulations impies, comme des blaſphêmes contre la majeſté des Rois; comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres; aux Charlemagnes, aux S Louis, à votre auguſte Biſaïeul. C'eſt par une piété tendre & ſincere, qu'ils devinrent des grands Rois; leur zele pour la Religion les a encore plus illuſtrés que leurs victoires; les louanges que l'Egliſe leur donnera à jamais, dureront autant que l'Egliſe elle-même; leurs grandes actions, ou auroient été enſévelies dans la révolution des temps, ou n'euſſent eu qu'un éclat vulgaire, ſi la piété ne les eût immortaliſées.

Soyez, SIRE, cõmme eux le défenſeur de la gloire de Dieu, & il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Juſtifiez, en vous propoſant ces grands modeles, que la piété ne déshonore point les

Rois ; que les passions toutes seules aviliſſent le Trône & dégradent le Souverain ; qu'on n'eſt pas digne de régner, quand on ne regne pas sur soi-même, & que pour être dans les âges suivans aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidéle à Dieu.

Grand Dieu ! plus le Trône eſt environné de pieges, plus les Rois ont beſoin que vous les environniez de votre protection, & des secours de votre grande miſéricorde : mais plus une tendre jeuneſſe & une enfance délaiſſée à elle-même & à tous les périls de la royauté, expoſe cet Enfant auguſte, plus il doit devenir l'objet de vos soins & de votre tendreſte paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dériſions qui aviliſſent la piété, & contre les écueils de la piété même : donnez lui ces vertus, qui sanctifient l'homme & qui font en même temps le grand Roi. Faites qu'il reſpecte ceux qui vous ſervent ; & qu'il ſerve lui même le Dieu de ſes peres avec cette majeſté, qui ſeule peut rendre les Rois reſpectables.

Jettez les yeux ſur lui du haut du ciel, grand Dieu ! & voyez ici à vos pieds cet enfant auguſte & précieux, la ſeule reſſource de la Monarchie, l'Enfant de l'Europe, le gage ſacré de la paix des peuples & des nations : les entrailles de votre miſéricorde n'en ſont elles pas émues ? regardez-le, grand Dieu ! avec les yeux & la tendreſſe de toute la nation.

Ecoutez la premiere voix de ſon cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un Saint. Roi : Dieu de mes peres, regardez-moi : laiſſez-vous toucher de piété à la vue des périls que mon âge & mon rang me préparent, & qui vont m'entourer de toutes parts au ſortir de l'enfance : *Reſpice in me & miſerere mei* : ſoyez vous-même le défenſeur de mon Trône & de ma jeuneſſe : conſervez l'Empire à l'Enfant de tant de Rois, & qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos Enfans : *Da imperium puero tuo.*

Pſ. 85. 16.

Mais que la conſervation d'une Couronne terreſtre, grand Dieu ! ne ſoit pas le ſeul de vos bienfaits. Sauvez le Fils d'Adélaïde, des Blanches, des Clotildes, & de tant de pieuſes

Princeſſes, qui me portent encore devant vous dans leur ſein, comme l'enfant de leur amour & de leurs plus cheres eſpérances: *Et ſalvum fac filium ancillæ tuæ :* & puiſque l'innocence attire toujours ſur elle vos regards les plus propices & les plus tendres ; conſervez-la moi, grand Dieu! auſſi longtemps que ma couronne : afin qu'après avoir régné par vous heureuſement ſur la terre, je puiſſe régner avec vous éternellement dans le Ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

Sur les obſtacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands.

Aſtiterunt Reges terræ, & Principes convenerunt in unum, adversùs Dominum, & adversùs Chriſtum ejus.

Les Rois de la terre ſe ſont préſentés, & les Princes ſe ſont aſſemblés contre le Seigneur & contre ſon Chriſt. Pſ. 2. 2.

SIRE,

TOUTES les Puiſſances de la terre ſemblent ſe réunir aujourd'hui, pour condamner Jeſus-Chriſt à la mort; & la mort de Jeſus-Chriſt n'eſt qu'une condamnation éclatante des paſſions des Grands & des Puiſſans de la terre.

C'eſt un Pontife éternel qui s'offre lui-même pour ſon peuple comme la

ſeule victime capable d'expier ſes iniquités, & d'appaiſer la colere de Dieu: c'eſt un Miniſtre & un Envoyé de ſon pere, qui rend témoignage par ſon ſang à la vérité, de ſa miſſion & de ſon Miniſtere: c'eſt un Roi qui entre en poſſeſſion par ſa mort de l'Empire de l'univers: il réunit en ſa perſonne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes ſe pare.

Cependant ce Pontife eſt livré aujourd'hui par la jalouſie des Grands-Prêtres; ce Miniſtre & cet Envoyé du Ciel oppoſe envain ſon innocence à l'ambition & à la lâcheté d'un Miniſtre de Céſar: ce Roi, à qui toutes les nations ont été données comme ſon héritage, devient le jouet de l'indifférence & de la vaine curioſité d'un Roi uſurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de Grand ſur la terre, la jalouſie des Pontifes, la lâcheté de Pilate, & l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jeſus-Chriſt, fiſſent éclater ſa glandeur & ſa puiſſance: *Aſtiterunt Reges terræ, &c.*

De toutes les inſtructions que nous offre aujourd'hui le ſpectacle de la Croix, il n'en eſt pas ici de plus convenable: & puiſque nous ne ſaurions

en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des Grands de la terre ; c'est à dire, Jesus-Christ condamné à la mort par les passions des Grands, & les passions des Grands condamnées par la mort de Jesus Christ.

SIRE,

I. PARTIE. LA vérité, toujours odieuse aux Grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attacherent autrefois avec Jesus-Christ sur la Croix : la jalousie la persécute ; un lâche intérêt la sacrifie ; l'indifférence la mépriſe & la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mene à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même, c'est l'ennemi éternel du merite & de la vertu ; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité ; & il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards & son indulgence.

Si les prodiges de Jesus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, les Princes des Prêtres moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence ; & leur zele jaloux ne l'auroit pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eut été des louanges & des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* ?

Telle est l'impression de haine & de jalousie que la grande renommée de Jesus-Christ fait sur le cœur des Pontifes & des Prêtres, des dépositaires de la Loi & de la Religion. Hélas ! faut-il que le Sanctuaire lui-même deviennent presque toujours l'asyle d'une passion si mépriſable ; que les dons éclatans de l'Esprit de paix & de charité mettent l'amertume & la division parmi ses Ministres ; que la moisson si abondante & qui manque d'ouvriers, excite des sentimens de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent ; que les Anges destinés au ministere en puissent arracher les scandales du Royaume de Jesus-Christ, sans y en mettre souvent un nouveau ; que dès la naissance de l'Evangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers ; & que l'Eglise souvent

Joan. 11. 47.

soit presque aussi affligée par le faux zele qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque? pourvu que Jesus-Christ soit annoncé, la gloire n'est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui? & tous les succès qui agrandissent son Royaume, ne deviennent ils pas les nôtres? C'est lui seul qui donne l'accroissement; & nos foibles travaux ne sont plus comptés pour rien, dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine la passion injuste de l'envie. Cependant, c'est le vice & comme la contagion universelle des Cours, & souvent la premiere source de la décadence des Empires. Il n'est point de bassesse que cette passion, ou ne consacre, ou ne justifie: elle éteint même les sentimens les plus nobles de l'éducation & de la naissance; & dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien. Ces Grands-Prêtres cher-

chent eux-mêmes de faux témoignages contre Jesus-Christ : eux qui devoient proscrire ces hommes infâmes qui font un trafic honteux de la vérité & de l'innocence des autres hommes ; ils se les associent, & favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux & méprisables. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrette qui nous dévore ; ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils instrumens de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs tâches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des Grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût ; & ces hommes corrompus & qu'on devroit bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des Grands qui les écoutent & qui les protegent. On érige en mérite le zele qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un ministere

infâme, dont on rougit tout bas soi-même : Doeg l'Idumée devient cher à Saül, dès qu'il devient le ministre de sa jalousie & de sa haine contre David.

Mais de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit & envenime? non seulement on applaudit à l'imposture; mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces Pontifes, témoins des prodiges & de la sainteté de Jesus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est Fils de David & descendu des Rois de Juda ; ayant oui de sa propre bouche, qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu, & à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César & qui veut en usurper la souveraine puissance ; un impie qui veut renverser la loi, & le temple de ses peres; enfin, pour un homme de néant, né dans la boue & dans la plus vile populace.

Cette passion amere est comme une phrénésie, qui change tous les objets à nos yeux: rien ne nous paroît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins, & assurer la couronne à son maître : aux yeux de Saül, ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur

sur le Trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événemens & par la sainteté de sa vie ; les Prêtres jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur & un traître qui annonce les malheurs & la ruine entiere de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens & favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entiere de sa Patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion: la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite ; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite ; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité ; les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée, qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité & d'insuffisance ; le zele pour la patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire ; les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures ; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté & qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours. C'est lui qui lie les sociétés & les commerces : chacun se cache la plaie secrette de son cœur ; & chacun se la communique : on a honte du nom du vice ; & l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zele & de l'amour du bien public : les intérêts de la nation & la conservation du temple & de la loi, paroissent consacrer la jalousie des Pontifes contre Jesus-Christ.

Le zele du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat ; & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent ; on blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables ; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirons, ne sont jamais selon nous données au mérite ; la faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroissent jamais aller ensemble : on se donne pour amateur de la

patrie ; & on n'en aime que les honneurs & les préeminences. Aman trouve la puiſſance & la religion des Juifs dangereuſe à l'Empire ; mais ce n'eſt pas l'Etat qu'il a deſſein de ſauver ; c'eſt Mardochée qu'il veut perdre. Les courtiſans de Darius accuſent Daniel d'avoir violé la loi des Perſes : mais ce n'eſt pas de la majeſté de la loi, dont ils ſont jaloux : c'eſt la gloire & la faveur de Daniel qu'ils haïſſent.

Tout eſt plein dans les cours de ces zeles de jalouſie. On étale le titre de bon citoyen, & on cache deſſous celui de jaloux: on a ſans ceſſe l'Etat dans la bouche, & la jalouſie dans le cœur : on paroît contriſté quand les événemens ſont malheureux, & ne répondent pas aux vues & aux meſures de ceux qui ſont en place ; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe ſur eux, qu'on n'eſt touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus triſtes effets de cette paſſion infortunée. Ces Pontifes demandent que le ſang du Juſte ſoit ſur eux & ſur leurs enfans. La déſolation du Temple & de la Cité ſainte, la ceſſation des ſacrifices, la diſperſion de Juda, la perte de tout ne leur paroît

rien, pourvu que l'innocent périſſe.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics ſacrifier l'Etat à leurs jalouſies particulieres, faire échouer des entrepriſes glorieuſes à la patrie, de peur que la gloire n'en réjaillît ſur leurs rivaux; ménager des événemens capables de renverſer l'Empire pour enſévelir leurs concurrens ſous ſes ruines; & riſquer de tout perdre pour faire périr un ſeul homme? Les Hiſtoires des cours & des Empires ſont remplies de ces traits honteux; & chaque ſiecle preſque en a vu de triſtes exemples. Mais le véritable zele du bien public ne cherche qu'à ſe rendre utile; & à l'homme vertueux & qui aime l'Etat, les ſervices tiennent lieu de recompenſe.

Premiere paſſion dans les Pontifes, qui livre aujourd'hui Jeſus-Chriſt; la jalouſie: mais en ſecond lieu, c'eſt un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

II. PARTIE.

OUi, mes Freres, la paſſion, le Dieu des Grands, c'eſt la fortune. Ils veulent plaire à Céſar, & c'eſt le ſeul devoir qui les occupe. Tout ce qui favoriſe leur élévation, s'accorde toujours avec leur conſcience. La probi-

té qui nuiroit à leur fortune, & qui leur feroit perdre la faveur du maître, n'eſt plus pour eux que la vertu des ſots. Mais dès-là qu'on craint plus la diſgrace de Céſar, que le reproche de ſa conſcience, ſi l'on n'a pas encore ſacrifié l'honneur & la probité, ce n'eſt pas le cœur & la volonté, c'eſt l'occaſion, qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractere de Pilate des reſtes de droiture & de probité : ſa conſcience s'éleve en faveur de l'innocent ; il ſemble lui-même plaider ſa cauſe ; il n'oſe le délivrer, & il ſouhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition ; la lâcheté. On aime le devoir & l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour elle ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics ; que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudiſſemens dans le devoir ; & preſque toujours c'eſt la vanité, qui donne des défenſeurs à la vérité.

A la lâcheté succede la crainte. On menace Pilate de l'indignation de Céfar : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæſaris ;* à cette raiſon tous les droits les plus ſacrés s'évanouiſſent, & ne ſont plus comptés pour rien. On n'eſt pas digne de ſoutenir la juſtice & la vérité, quand on peut aimer quelque choſe plus qu'elle : une demarche oppoſée à l'honneur & à la conſcience, eſt bien plus à craindre pour une ame noble que la colere de Céſar. Mais d'ailleurs, SIRE, c'eſt ſervir la gloire du Prince, que de ne pas ſervir à ſes paſſions. Il eſt beau d'oſer s'expoſer à ſon indignation, plutôt que de manquer à la fidelité qu'on lui a jurée ; & ſi les Princes, comme vous, peuvent compter ſur un ami fidele, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont aſſez aimés pour avoir eu le courage d'oſer quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudiſſent ſans ceſſe, ſont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne ſe joint point aux adulations publiques, doit leur être reſpectable. Mais cet héroïſme de fidélité eſt rare dans les Cours : à peine ſe trouva-t-il un Daniel dans l'Empire parmi tous les Satrapes, qui ne con-

Joan. 19. 11.

noissoient point d'autre loi que la volonté du Prince. Telle est la destinée des Souverains ; la même puissance qui multiplie autour d'eux, les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté : il abandonne & livre Jesus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du Juste : s'exposer à leur violence, ce seroit allumer le feu de la sédition ; il vaut encore mieux que l'innocent périsse, que si toute la nation alloit se révolter contre César ; & il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand pretexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité ; il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie : il semble que le bonheur & la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes ; que l'ordre & la tranquillité des Empires ne soient jamais dûs qu'à l'injustice & à l'iniquité ; & qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, SIRE, je l'ai déjà dit ailleurs, & on ne sauroit trop le redire ; la loi de Dieu est toute la force & toute la

sûreté des loix humaines : tout ce qui attire la colere du Ciel sur les Etats, ne sauroit faire le bonheur des peuples : l'ordre & l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des regles saintes : c'est sapper les fondemens de l'édifice, pour l'embellir & l'élever plus haut ; c'est en affoiblissant ses principaux appuis, y ajoûter des vains ornemens qui hâtent sa ruine. Les Empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes loix qui les ont formés ; & l'injustice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Ministres qui ont outré la puissance des Rois, l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leur maître que sur la ruine de leurs Etats ; & leur zele n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les loix de l'Empire.

C'est donc la jalousie dans les Princes des Prêtres, qui persécute aujourd'hui Jesus Christ ; un vil intérêt dans Pilate, qui le livre ; & enfin une indifférence criminelle dans Hérode, qui en fait un sujet de mépris & de risée.

Hélas ! quelle autre déstinée pou-

voit se promettre la doctrine de l'Évangile, en se soumettant à une Cour superbe & voluptueuse ? la doctrine sainte n'offre rien, qui ne combatte l'orgueil & la volupté ; & il n'y a de grand pour ceux qui habitent les Palais des Rois, que le plaisir & la gloire. Si vous n'y paroissez pas sous ces étendards, ou l'on vous prend pour un censeur & un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espece & un nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inoui & des manieres étrangeres.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes, qui seules leur parlent encore le langage de la vérité ; nous mêmes, nous venons souvent ici affoiblir ce langage divin ; respecter ce que nous devrions combattre ; adoucir par des idées humaines la sévérité des regles saintes ; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions ; & sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnoissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publioit de Jesus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges, & dans cette attente, il le voit arriver à sa

Cour avec joie : ce n'eſt pas la vérité qui l'intéreſſe, c'eſt une vaine curioſité qu'il veut ſatisfaire, & faire ſervir Jeſus-Chriſt de ſpectacle à ſon loiſir & à ſon oiſiveté. Car c'eſt de tout temps, que la plupart des Princes & des Grands ont fait de la Religion un ſpectacle : les myſteres les plus auguſtes & les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouiſſances profanes qui les amuſent ; ils ne cherchent que le plaiſir des ſens juſques dans les devoirs d'un culte qui n'eſt établi que pour les combattre : il faut que la Religion, pour leur plaire, emprunte les joies & tout l'appareil du ſiecle ; & qu'un ſpectacle digne des Anges, ait encore beſoin de décoration pour être un ſpectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jeſus-Chriſt des queſtions vaines & frivoles : *Interrogabat eum multis ſermonibus* : de ces queſtions, où l'orgueil & l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité ; qu'on propoſe plutôt pour ſe faire une gloire de ſes doutes, que par un deſir ſincere de les éclaircir ; de ces queſtions qui n'aboutiſſent à rien

Luc. 23. 9.

qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement d'où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut, comme de ces vérités douteuses & peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté & à la dispute des hommes; où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel, comme un problême indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, & où l'on peut opter : de ces questions enfin, qui sont plutôt des dérisions secrettes de la Foi, que les recherches respectueuses d'un véritable Fidele.

Et voilà le seul usage que la plupart des Grands font de Jesus Christ, des questions éternelles sur la Religion : *Interrogabat eum multis sermonibus* : faisant de Jesus-Christ & de sa doctrine un sujet oiseux & frivole d'entretien & de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance & de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir, & de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt, qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue & peut-être fabuleuse, où nul

mortel n'a pu encore aborder ; parlant des faits miraculeux qui établiſſent la certitude & la divinité de la Religion de leurs peres, avec la même incertitude qu'ils parleroient d'un point peu important d'hiſtoire qu'on n'a pas encore éclairci ; & par la maniere peu ſérieuſe dont ils veulent s'inſtruire de la Foi, montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Auſſi Jeſus-Chriſt n'oppoſe qu'un ſilence profond à la vanité des queſtions d'Hérode. On ne mérite les réponſes de la vérité, que lorſque c'eſt le deſir de la connoître qui l'interroge ; & c'eſt dans le cœur de ceux qui parlent & diſputent plus ſur la Religion, qu'elle eſt d'ordinaire plus effacée. Oui, mes Freres, on a déjà trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut pour la trouver, ni creuſer dans les abîmes, ni s'élever au-deſſus des airs ; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent & docile entend d'abord ſa voix ; les doutes & les recherches que forment l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à ſa lumiere : elle aveugle les Sages & les Juges orgueilleux de ſes myſteres, &

ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les Disciples. La soumission est la source des lumieres : plus on veut raisonner, plus on s'égare : plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison une fois sortie de la regle, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'héréſie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, & ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en vouloit d'abord parmi nous qu'aux abus prétendus du culte ; elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignoit que nous dégradions Jesus-Christ de sa qualité de médiateur ; elle a enfanté des Disciples qui l'ont dégradé de sa divinité & de sa naissance éternelle : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort ; & ses faux-Prophêtes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'événement a démenties & dont elle a rougi elle-même. Non, mes Freres, la Foi est le

ſeul point qui peut fixer l'eſprit humain, ſi vous paſſez au-delà, vous n'avez plus de route aſſurée; vous entrez dans une terre ténébreuſe & couverte des ombres de la mort; vous n'y voyez plus que des phantômes, les triſtes enfans des ténebres; & comme la raiſon n'a plus de frein, l'erreur auſſi n'a plus de bornes.

En effet les queſtions d'Hérode le conduiſent à faire de Jeſus Chriſt un ſujet de riſée: *Sprevit autem illum Herodes;* & toute ſa Cour ſuit ſon exemple: *Cum exercitu ſuo.* La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au Souverain, eſt bientôt digne de l'oubli & du mépris même du courtiſan: c'eſt le goût du Prince, qui décide preſque toujours pour eux de la vérité & du merite: leur Religion eſt toute, pour ainſi dire, ſur le viſage du maître: c'eſt-là leur loi & leur Evangile; & ils n'ont rien de plus fixe dans leur culte que les caprices & les paſſions de l'idole qu'ils adorent.

Ibid. V. 11.

Auſſi l'attention, SIRE, la plus eſſentielle que les Rois doivent à la place où Dieu les a fait aſſeoir, c'eſt de rendre la Religion reſpectable, en ne ſe permettant jamais la plus légere dé-

rision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste Bisaïeul, ne le virent jamais s'écarter de cette regle : ce fut pour lui la regle de tous les temps & de tous les lieux. Son respect pour la Religion de ses peres, imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété : son langage fut toujours le langage du premier Roi Chrétien, c'est à-dire, le langage respectable de la Foi. L'irréligion étoit le seul crime auquel il ne pardonnoit point : tout étoit sérieux pour lui sur cet article : nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres : religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une Cour jeune & florissante, la Foi ne souffrit jamais des plaisirs & des dissipations inévitables à la jeunesse des Rois. Sur ce point, SIRE, tout devient capital dans la bouche d'un Souverain : une simple légéreté va autoriser la licence de l'impiété ou faire de nouveaux impies : on croit plaire en enchérissant, & les railleries du maître deviennent bientôt des blasphêmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les Grands opposent à la vérité, & qui

condamnent Jesus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, & vous montrer les passions des Grands condamnées par la mort de Jesus-Christ !

Hélas ! en est-il une seule que sa croix ne confonde ? Il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité ; il en est le premier Martyr : & les Grands craignent la vérité ; & il est rare qu'elle ait accès auprès de leur Trône. Il n'est Roi que pour être la victime de son peuple ; & les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des Princes & des Rois. Les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instrumens de ses souffrances ; & l'unique usage que les Grands font de leur autorité, c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes. Au milieu de ses peines & de ses douleurs il n'est occupé que de nos intérêts ; & les Grands au milieu de leurs plaisirs ne daignent pas même s'occuper des peines & des souffrances de leurs freres. Il souffre à notre place ; & les Grands croient que tout doit souffrir pour eux. Il vient de tous les Peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres ; & c'est la vanité des Grands, qui les allume & qui les éter-

nise sur la terre. Que dirai-je ? Il n'est Roi que parce qu'il est Sauveur ; ses bienfaits forment tous ses titres ; ses qualités glorieuses ne sont que les différens offices de son amour pour nous; tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes ; il est tout à nos usages : & les Grands ne comptent le reste des hommes pour rien, & ne croient être nés que pour eux-mêmes.

Voilà, SIRE, le grand modele des Rois. Du haut de sa croix il instruit les Grands & les Princes de la terre : Regardez, leur dit il, & faites selon ce modele : j'ai quitté mon Royaume, & je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets ; vous n'êtes Rois que pour eux, & leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, SIRE, c'est un Roi qui donne sa vie pour son peuple ; & il ne vous demande que votre amour pour le vôtre: c'est un Roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu ; ne combattez que pour lui, & vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un Roi qui fait de la croix son Trône, & le lieu de ses douleurs & de ses souffrances ; regardez le vôtre comme un lieu de soins & de tra-

vail, & non comme le ſiege de la volupté & de la molleſſe : c'eſt un Roi qui ne veut régner que ſur les cœurs : l'uſage le plus glorieux de votre autorité, c'eſt celui qui vous aſſurera l'amour de vos peuples : c'eſt un Roi qui vient apporter la paix, la vérité, la juſtice aux hommes, & qui ne veut que les rendre heureux : SIRE, régnez pour notre bonheur, & vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur ! c'eſt aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même ſur toutes les nations ; vos derniers ſoupirs ſont comme les prémices ſacrées de votre regne : & c'eſt par la croix que vous allez conquérir l'univers : grand Dieu ! que ce ſoit elle qui affermiſſe le regne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds : que la Religion en conſacre les prémices, & en couronne la durée : ce ſont ſes glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous ſur le Trône ; que ce ſoit elle qui y ſoutienne l'Enfant auguſte qui ne peut vous offrir encore que ſon innocence, la foi de ſes peres, les malheurs qui ont entouré ſon berceau royal, & la tendreſſe la plus vive de ſes ſujets.

Conſervez l'Enfant de tant de Saints

& de tant de Protecteurs de la Foi sainte. Ils exposerent autrefois leur vie & leur couronne pour aller recouvrer votre héritage ; conservez le sien à cet Enfant précieux ; afin qu'il puisse un jour défendre & protéger l'Eglise, que le pere vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang. Ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix ; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette Ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses peres, sollicite aujourd'hui sur-tout vos graces en sa faveur: n'abandonnez pas l'héritier de tant de Princes, qui ont été les premiers défenseurs de votre nom & de votre gloire. Les coups de votre colere l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille ; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vu tomber à la fois, répare nos pertes & essuye nos larmes: comblez-le lui seul de toutes les graces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de Princes qui devoient régner à sa place, & auxquels sa couronne étoit destinée : réunissez en

lui tout ce que vous deviez partager sur les autres ; & que son regne rassemble toutes les bénédictions & tous les genres de bonheur, que nous nous promettions séparément sous les regnes des Princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, & auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinoit, que pour leur en préparer dans le Ciel une éternelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur le triomphe de la Religion.

Expolians principatus & poteſtates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in ſemetipſo.

Jeſus-Chriſt ayant déſarmé les Principautés & les Puiſſances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en ſa propre perſonne. Col. 2. 15.

SIRE,

LEs vains triomphes des Conquérans n'étoient qu'un ſpectacle d'orgueil, de larmes, de déſeſpoir & de mort : c'étoit le triomphe lugubre des paſſions humaines ; & ils ne laiſſoient après eux que les triſtes marques de l'ambition des vainqueurs & de la ſervitude des vaincus.

Le triomphe de Jesus-Christ est aujourd'hui pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté & de gloire.

Il triomphe de ses ennemis; mais pour les délivrer & les associer à sa puissance, il triomphe du péché; mais en effaçant & attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté & de grace : il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la Religion : elle n'offre d'abord que les opprobres & les souffrances de la croix : mais c'est un triomphe glorieux & le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard, ou à l'adulation & à l'erreur publique; celle-ci on ne la doit qu'à Dieu & à soi-même. On en fait une honte aux Princes & aux Puissans; & cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être Grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, & de la mort même.

Exposons ces vérités si honorables à la Foi ; & consacrons à la gloire de la Religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jesus-Christ.

SIRE,

LA gloire des Princes & des Grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent ; enfin, la mort même qui l'ensévelit, & qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée. I. PARTIE.

La Religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, & où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les éleve au dessus des événemens & de l'envie : elle leur assujettit leurs passions ; enfin elle leur assure après leur mort la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jesus-Christ, & c'est ce modele glorieux que nous proposons aux Grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté & de ses prodiges n'avoit pu le sauver des

traits de l'envie ; & ſon innocence avoit paru ſuccomber aux Puiſſances des ténebres qui l'avoient opprimée. Mais ſa réſurrection attache à ſon char de triomphe ces Principautés & ces Puiſſances mêmes : ſa gloire ſort triomphante du ſein de ſes opprobres : ſa croix devient le ſignal éclatant de ſa victoire : la Judée ſeule l'avoit rejetté ; & l'univers entier l'adore.

Oui, mes Freres, quelle que puiſſe être la gloire des Grands ſur la terre, elle a toujours à craindre, premiérement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obſcurcir. Hélas ! c'eſt à la Cour ſur-tout, où cette vérité n'a pas beſoin de preuve. Quelle eſt la vie la plus brillante où l'on ne trouve des tâches ? où ſont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuſe au vainqueur ? quels ſont les ſuccès, où les uns ne prêtent au haſard les mêmes événemens, dont les autres font honneur aux talens & à la ſageſſe ? quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? en un mot, où ſont les Héros, dont la malignité, & peut-être la vérité ne faſſe des hommes ?

Tant

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aſpire, le monde vous la diſputera : ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint & la fuit, mais le monde pourtant la reſpecte.

Non, SIRE, un Prince qui craint Dieu & qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa piété rendra ſa gloire même reſpectable : ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa piété ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa piété l'aſyle & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parce qu'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parce que ſon ambition ſera toujours réglée par ſes droits ; il n'attirera point ſur ſes Etats le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter ſans raiſon dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois, loin de les diviſer pour les affoiblir & élever ſa puiſſance ſur leurs diviſions & ſur leur foibleſſe :

ſa modération ſera le plus sûr rampart de ſon empire : il n'aura pas beſoin de garde qui veille à la porte de ſon Palais ; les cœurs de ſes ſujets entoureront ſon Trône & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent : ſon autorité lui ſera inutile pour ſe faire obéir ; les ordres les plus ſûrement accomplis ſont ceux que l'amour exécute ; & la ſoumiſſion ſera ſans murmure, parce qu'elle ſera ſans contrainte : toute ſa puiſſance l'auroit rendu à peine maître de ſes peuples ; par la vertu il deviendra l'arbitre même des Souverains. Tel étoit, SIRE, un de vos plus ſaints Prédéceſſeurs à qui l'Egliſe rend des honneurs publics, & qu'elle regarde comme le protecteur de votre Monarchie. Les Rois ſes voiſins loin d'envier ſa puiſſance, avoient recours à ſa ſageſſe : ils s'en remettoient à lui de leurs différends & de leurs intérêts : ſans être leur vainqueur, il étoit leur Juge & leur arbitre ; & la vertu toute ſeule lui donnoit ſur toute l'Europe un Empire bien plus ſûr & plus glorieux, que n'auroient pu lui donner ſes victoires. La puiſſance ne nous fait que de ſujets & des eſclaves : la vertu toute ſeule nous rend maître des hommes.

Mais ſi elle nous met au-deſſus de l'envie ; c'eſt elle encore qui nous rend ſupérieurs aux événemens. Oui, SIRE, les plus grandes proſpérités ont toujours ici-bas des retours à craindre : Dieu qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre tréſor & notre bonheur ne ſe trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence : la gloire des hommes montée à ſon plus grand éclat, s'attire, pour ainſi dire, à elle-même des nuages : l'hiſtoire des Etats & des Empires n'eſt elle-même que l'hiſtoire de la fragilité & de l'inconſtance des choſes humaines : les bons & les mauvais ſuccès ſemblent s'être partagé la durée des ans & des ſiécles ; & nous venons de voir le regne le plus long & le plus glorieux de la Monarchie, finir par des revers & par des diſgraces.

Mais ſur les débris de cette gloire humaine, votre pieux & auguſte Biſaïeul ſut s'en élever une plus ſolide & plus immortelle. Tout ſembla fondre & s'éclipſer autour de lui : mais c'eſt alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la ſimplicité de ſa foi & par la conſtance de ſa piété,

que par l'éclat de ſes conquêtes : ſes proſpérités nous avoient caché ſa véritable gloire : nous n'avions vu que ſes ſuccès, nous vîmes alors toutes ſes vertus : il falloit que ſes malheurs égalaſſent ſes proſpérités ; qu'il vît tomber autour de lui tous les Princes les appuis de ſon Trône ; que votre vie même fût menacée, cette vie ſi chere à la nation, & le ſeul gage de ſes miſéricordes, que Dieu laiſſe encore à ſon peuple : il falloit qu'il demeurât tout ſeul avec ſa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit : ſes ſuccès inouis lui avoient valu le nom de Grand ; ſes ſentimens héroïques & chrétiens dans l'adverſité, lui en ont aſſuré pour tous les âges à venir le nom & le mérite.

Non, mes Freres, il n'eſt que la Religion qui puiſſe nous mettre au-deſſus des événemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe : la raiſon, la Philoſophie promettoit la conſtance à ſon Sage ; mais elle ne la donnoit pas : la fermeté de l'orgueil n'étoit que la derniere reſſource du découragement ; & l'on cherchoit une vaine conſolation, en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de

vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur, ne peut trouver ſon remede que dans le cœur même ; or la Religion toute ſeule porte ſon remede dans le cœur. Les vains préceptes de la Philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels, ſans éteindre la nature elle-même. La Foi nous laiſſe ſenſibles ; mais elle nous rend ſoumis, & cette ſenſibilité fait elle-même tout le mérite de notre ſoumiſſion : notre ſainte philoſophie n'eſt pas inſenſible aux peines ; mais elle eſt ſupérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermété dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe payenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parcequ'elle ne pouvoit les rendre ſoumis & patiens : elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à ſurmonter ſes ſenſibilités & ſes foibleſſes : elle formoit des héros de théatre, dont les grands ſentimens n'étoient que pour les ſpectateurs, & aſpiroit plus à la gloire de paroître conſtant, qu'à la vertu même de la conſtance.

Mais la Foi nous laiſſe tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même

en avoir l'honneur devant les hommes. Elle ſacrifie à Dieu ſeul les ſentimens de la nature ; & ne veut pour témoin de ſon ſacrifice que celui ſeul qui peut en être le rémunérateur : elle ſeule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle ſeule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des phantômes.

Ainſi, qu'on vante l'élévation & la ſupériorité de vos lumieres ; qu'une haute ſageſſe vous faſſe regarder comme l'ornement & le prodige de votre ſiécle : ſi cette gloire n'eſt qu'au dehors ; ſi la Religion, qui ſeule éleve le cœur, n'eſt pas la premiere baſe ; le premier échec de l'adverſité renverſera tout cet édifice de philoſophie & de fauſſe ſageſſe, tous ces appuis de chair s'écrouleront ſous votre main ; ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement ; & votre gloire ne ſera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus inſupportable. Le monde ſe vante de faire des heureux ; mais la Religion toute ſeule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

PREMIER triomphe de Jesus-Christ ; il triomphe de la malignité de l'envie & de tous les opprobres qu'elle lui avoient attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmene captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes: il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, & nous rend par la grace la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence. I. PARTIE.

Second avantage de la Religion : elle nous éleve au-dessus de nos passions, & c'est le plus haut dégré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes Freres : en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux Grands sur tout, comme une foiblesse, & comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions, par les grands exemples qui les ont précédés, & par l'histoire des Souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un regne glorieux & l'é-

clat des victoires & des conquêtes : leurs vices venus jusqu'à nous, & rappellés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux, qui efface l'éclat de leurs grandes actions, & qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade ; & *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire.* Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public. Quelle honte lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres ; & que la force, l'autorité, la pudeur des loix se trouvent confiée à ceux qui ne connoissent de loi, que le mépris public de toute bienséance & leur propre foiblesse ! Ils devoient régler les mœurs publiques ; & il les corrompent : ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu ; & ils deviennent les appuis & les modeles du vice.

1. *Macc.* 1. 24.

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs, & l'emporte-

ment des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne : c'eſt de tout temps, qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros ; & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte portant qu'elle : il éleve des monumens ſuperbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homere ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre : l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; l'admiration ſecrette & les louanges réelles & ſinceres, on ne les donne qu'à la vertu & à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute ſeule peut former de grands hommes. Il en coute bien moins de remporter des victoires que de ſe vaincre ſoi-même : il eſt bien plus aiſé de conquérir des provinces & de dompter des peuples, que de dompter une paſſion : la morale même

des Payens en eſt convenue. Du moins les combats où préſide la fermeté, la grandeur du courage, la ſcience militaire, ſont de ces actions rares, que l'on peut compter aiſément dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être grand que certains momens, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil pour un peu de temps peut ſuppléer à la vertu. Mais les combats de la Foi ſont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaiſſent de leur propre défaite : ſi vous vous laſſez un inſtant, vous périſſez : la victoire même a ſes dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dreſſe des embuches ; il faut ſans ceſſe recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ſes ennemis ; mais qu'il eſt grand d'être toujours plus fort que ſoi même !

Telle eſt portant la gloire de la Religion. La Philoſophie découvroit la honte des paſſions ; mais elle n'apprenoit pas à les vaincre, & ces pré-

ceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remede du vice.

Il étoit même néceſſaire à la gloire & au triomphe de la Religion que les plus grands génies, & toute la force de la raiſon humaine ſe fut épuiſée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les Docteurs du monde avant Jeſus-Chriſt, & n'euſſent pas entrepris en vain de régler les mœurs, & de corriger les hommes par la force ſeule de la raiſon; l'homme auroit pu faire honneur de ſa vertu à la ſupériorité de ſa raiſon, ou à la beauté de la vertu même: mais ces prédicateurs de la ſageſſe ne firent point de Sages; & il falloit que les vains eſſais de la philoſophie préparaſſent de nouveaux triomphes à la grace.

C'eſt elle enfin qui a montré à la terre le véritable Sage, que tout le faſte & tout l'appareil de la raiſon humaine nous annonçoit depuis ſi long-temps. Elle n'a pas borné toute ſa gloire comme la Philoſophie à eſſayer d'en former à peine un dans chaque ſiecle parmi les hommes: elle en a peuplé les villes, les Empires, les déſerts; & l'univers entier a été pour elle un autre

Licée, où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis, qu'elle a choisi ses Sages; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe ont été également appellés à sa divine philosophie: ce n'est pas aux Savans tous seuls, qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mysteres; le simple a prophétisé comme le sage; & les ignorans eux-mêmes sont devenus ses docteurs & ses apôtres. Il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Prov. 8. 1-3. 4.

Que dirai-je? Sa doctrine étoit insensée en apparence; & les Philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie: elle n'annonçoit que des croix & des souffrances; & les Césars devinrent ses disciples: elle seule vint apprendre aux hommes, que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être assises sur le Trône; & que le siege des passions & des plaisirs pouvoit devenir le siege de la vertu & de l'innocence. Quelle gloire pour la Religion!

Mais, SIRE, si la piété des Grands est glorieuse à la Religion, c'est la

Religion toute seule qui fait la gloire véritable des Grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu. Un Prince maître de ses passions ; apprenant sur lui-même à commander aux autres ; ne voulant goûter de l'autorité, que les soins & les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus ; regardant comme l'unique privilége de son rang, l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre regle que ses desirs, & faisant pourtant à tous ses desirs un frein de la regle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, & ne se croyant fait lui-même que pour servir à leus besoins ; pouvant abuser de tout, & se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre : en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu ; un Prince de ce caractere est le plus grand spectacle que la Foi puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carriere d'un conquérant ; l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

II. PARTIE. C'Eſt ainſi que Jeſus-Chriſt triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort ; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées ; & le ſein même de ſon tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'eſt le dernier trait qui acheve le triomphe de la Religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin, qu'à la bête : tout devoit mourir avec ſon corps ; & cet être ſi noble, ſeul capable d'aimer & de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil aſſemblage de boue que le haſard avoit formé, & que le haſard ſeul alloit diſſoudre pour toujours.

La ſuperſtition payenne lui promettoit au-delà du tombeau une félicité oiſeuſe, où les vains phantômes des ſens doivent faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La Religion nous ouvre des eſpérances plus nobles & plus ſublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la Philoſophie avoit voulu lui ravir, & ſubſtitue la poſſeſſion éternelle du bien ſouverain à ces champs

fabuleux & à ces idées puériles de bonheur que la superstition avoit imaginées.

Mais cette immortalité qui est la plus douce espérance de la Foi, n'est promise qu'à la Foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes; & pour ne mourir jamais même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes Freres, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les Grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges, dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussi-tôt avec eux dans l'oubli du tombeau : ils ne survivent pas long-temps à eux-mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures, qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs même deviennent leurs censeurs; (car l'adulation dégéne-

re toujours en ingratitude ;) de nouvelles eſpérances forment un nouveau langage ; on éleve ſur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ſes dépouilles & de ſes vertus celui qui prend ſa place. Les Grands ſont proprement le jouet des paſſions des hommes; leur gloire n'a point de conſiſtance aſſurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de Princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laiſſé leur nom à la poſtérité ; & que ſont les hiſtoires des Etats & des Empires qu'un petit reſte de noms & d'actions, échappé de cette foule innombrable qui depuis la naiſſance des ſiecles eſt demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent ſelon Dieu, & leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes. Les princes religieux ſont écrits en caracteres ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires & les conquêtes ſont de tous les ſiecles & de tous les regnes, & elles s'effacent, pour ainſi dire, les unes les autres dans nos hiſtoires : mais les grandes actions de piété plus rares, y conſervent toujours tout leur éclat. Un Prince pieux

ſe démêle toujours de la foule des autres Princes dans la poſtérité : ſa tête & ſon nom s'éleve au-deſſus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-deſſus de toute la multitude des Tribus: ſa gloire va même croiſſant en s'éloignant, & plus les ſiecles ſe corrompent, plus il devient un grand ſpectacle par ſa vertu.

Oui, SIRE, on a preſque oublié les noms de ces premiers conquérans, qui jetterent dans les Gaules les premiers fondemens de votre Monarchie. Ils ſont plus connus par les Fables & par les Romans, que par l'Hiſtoire ; & l'on diſpute même s'il faut les mettre au nombre de vos auguſtes Prédéceſſeurs : ils ſont demeurés comme enſévelis dans les fondemens de l'Empire qu'ils ont élevé, & leur valeur qui a perpétué la conquête du Royaume à leurs deſcendans, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier Prince qui a fait aſſeoir avec lui la Religion ſur le Trône des François, a immortaliſé tous ſes titres par celui de Chrétien : la France a conſervé chérement la mémoire du Grand Clovis: la Foi eſt devenue, pour ainſi dire, la premiere & la plus ſûre

époque de l'Hiſtoire de la Monarchie; & nous ne commençons à connoître vos ancêtres, que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jeſus-Chriſt.

Les ſaints Rois dont les noms ſont écrits dans nos annales, ſeront toujours les titres les plus précieux de la Monarchie, & les modeles illuſtres que chaque ſiecle propoſera à leurs ſucceſſeurs.

C'eſt ſur la vie, SIRE, de ces pieux Princes vos ancêtres, qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Soutenez-vous des Charlemagnes & des Saint Louis qui ajouterent à l'éclat de la Couronne que vous portez ; l'éclat immortel de la juſtice & de la pitié ; c'eſt ce que répetent tous les jours à Votre Majeſté de ſages inſtructions : ne remontez pas même ſi haut, vous touchez à des exemples d'autant plus intéreſſans, qu'ils doivent vous être plus chers ; & la piété coule de plus près dans vos veines avec le ſang d'un Pere pieux & d'un auguſte Biſaïeul.

Vous êtes, SIRE, le ſeul héritier de leur Trône ; puiſſiez-vous l'être de leurs vertus ! puiſſent ces grands mo-

deles revivre en vous par l'imitation, plus encore que par le nom ! puiſſiez-vous devenir vous-même le modele des Rois vos ſucceſſeurs !

Déjà, ſi notre tendreſſe ne nous ſéduit pas ; ſi une enfance cultivée par tant de ſoins & par des mains ſi habiles, & où l'excellence de la nature ſemble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos deſirs de vaines prédictions ; déjà s'ouvrent à nous de ſi douces eſpérances : déjà nous voyons briller de loin les premieres lueurs de notre proſpérité future : déjà la majeſté de vos ancêtres peinte ſur votre front, nous annonce vos grandes deſtinées. Puiſſiez-vous donc, SIRE, & ce ſouhait les renferme tous ; puiſſiez-vous être un jour auſſi grand que vous nous êtes cher !

Grand Dieu ! ſi ce n'étoient là que mes vœux & mes prieres, les dernieres ſans doute que mon miniſtere, attaché déſormais par les jugemens ſecrets de votre Providence au ſoin d'une de vos Égliſes, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguſte ; ſi ce n'étoient-là que mes vœux & mes prieres ? & qui ſuis-je pour eſpérer

qu'elles puſſent monter juſqu'à votre Trône ? Mais ce ſont les vœux de tant de ſaints Rois qui ont gouverné la Monarchie, & qui mettant leurs couronnes devant l'Autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet Enfant auguſte la couronne de juſtice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce ſont les vœux du Prince pieux ſur tout qui lui donna la naiſſance ; & qui proſterné dans le Ciel, comme nous l'eſpérons, devant la face de votre gloire, ne ceſſe de vous demander que cet unique héritier de ſa couronne le devienne auſſi des Graces & des miſéricordes dont vous l'aviez prévenu lui même.

Ce ſont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, & qui ou chargés du ſoin de ſon enfance, ou attachés de plus près à ſa perſonne ſacrée, répandent ici leur cœur en votre préſence ; afin que cet Enfant précieux, qui eſt comme l'enfant de nos ſoupirs & de nos larmes, non-ſeulement ne périſſe pas, mais devienne lui-même le ſalut de ſon peuple.

Que dirai je encore ? ce ſont, ô mon Dieu ! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche

cette nation que vous avez protégée dès le commencement, & qui malgré ſes crimes eſt encore la portion la plus floriſſante de votre Egliſe.

Pourrez-vous, grand Dieu ! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miſéricorde ! Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* : Regardez du haut du Ciel, & voyez, non les diſſolutions publiques & ſecrettes, mais les malheurs de ce premier Royaume chrétien, de cette vigne ſi chérie que votre main elle même a plantée, & qui a été arroſée du ſang de tant de Martyrs ! *Reſpice de cœlo, & vide, & viſita vineam iſtam quam plantavit dextera tua.* Jettez ſur elle vos anciens regards de miſéricorde : & ſi nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face ; que l'innocence du moins de cet auguſte Enfant que vous avez établi ſur nous, vous rappelle & vous rende à votre peuple : *Et ſuper filium hominis, quem confirmaſti tibi.* *Pſ.* 79. 15. 16.

Vous nous avez aſſez affligés, grand Dieu ! eſſuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez verſé ſur nous dans votre colere, nous font répandre. Faites ſuccéder des jours de

joie & de miſéricorde à ces jours de deuil, & de courroux & de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtimens avoient abondé : & que cet Enfant ſi cher ſoit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites en, grand Dieu, un Roi ſelon votre cœur, c'eſt-à-dire, le pere de ſon peuple ; le protecteur de votre Egliſe ; le modele des mœurs publiques ; le pacificateur, plutôt que le vainqueur des nations ; l'arbitre, plus que la terreur, de ſes voiſins : & que l'Europe entiere envie plus notre bonheur & ſoit plus touchée de ſes vertus qu'elle ne ſoit jalouſe de ſes victoires & de ſes conquêtes.

Exaucez des vœux ſi tendres & ſi juſte, ô mon Dieu ! & que ces faveurs temporelles ſoient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'eternité. *Ainſi ſoit-il.*

IHS

SERMON
SUR
LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

Ostendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum; & dixit ei: Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jesus-Christ tous les Royaumes du monde, & toute la pompe & la gloire qui les environnent: & il lui dit: Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant devant moi vous m'adorez. Matth. 4. 8. 9.

SIRE,

LEs prospérités humaines ont toujours été un des pieges les plus dangereux, dont le démon s'est servi pour perdre les hommes. Il sait que l'amour de la gloire & de l'élévation nous est si naturel, que rien ne nous coute pour y parvenir, & que l'usage en est si séduisant, que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur & de puissance.

Cependant, mes Freres, c'eſt Dieu ſeul qui éleve les Grands & les Puiſſans; qui vous place au deſſus des autres, afin que vous ſoyez les peres des peuples, les conſolateurs des affligés, les aſyles des foibles, les ſentimens de l'Egliſe, les protecteurs de la vertu, les modeles de tous les Fideles.

Souffrez donc, mes Freres, qu'entrant dans l'eſprit de notre Evangile, je vous expoſe ici les périls & les avantages de votre état; & qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de ſalut, je vous marque à l'entrée preſque de cette carriere les obſtacles & les facilités que vous offre pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais auſſi il s'y trouve de grandes reſſources: on y naît, ce ſemble, avec plus de paſſions que le reſte des hommes; mais auſſi on peut y pratiquer plus de vertus: les vices y ont plus de ſuite; mais auſſi la piété y devient plus utile: en un mot, on y eſt bien plus coupable que le peuple, quand on y oublie Dieu;

Dieu ; mais auſſi on y a bien plus de mérite, quand on lui eſt fidele.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de vous repréſenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices ; eſt de vous faire ſentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes né ; eſt enfin, de vous rendre le déſordre odieux en vous développant les ſuites inexplicables que vos paſſions traînent après elles, & la piété aimable par les utilités incompréhenſibles qui ſuivent toujours vos bons exemples. Ce ne ſeroit pas aſſez de vous marquer les périls de votre état, il faut auſſi vous en découvrir les avantages. La chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs & la gloire du ſiecle ; mais il ſeroit inutile de vous parler ſans ceſſe de vos maux, ſi l'on ne vous en préſentoit en même-temps les remedes. C'eſt ces deux vérités que je me propoſe de réunir dans ce Diſcours, en vous expoſant quelles ſont les ſuites infinies des vices des Grands & des Puiſſans, & quelles ſont les utilités ineſtimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. UN jugement très-sévere est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu : on fera miséricorde aux pauvres & aux petits ; mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les Grands & les Puissans : *Exiguo conceditur misericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.* Sap. 6. 7.

Ce n'est pas, mes Freres, que le Seigneur rejette les Grands & les Puissans, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même ; ou que le rang & l'élévation soient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses graces, & fassent presque tout seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne : il est le Seigneur des cedres du Liban, comme de l'hyssope qui croît dans les plus profondes vallées : il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes, comme sur les lieux les plus bas & les plus obscurs : il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre : les Grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur & de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités

& de sa magnificence. Et je ne viens pas ici, mes Freres, selon le langage ordinaire, prononcer des anathêmes contre les grandeurs humaines & vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, & qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls, que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Freres, que les péchés des Grands & des Puissans ont deux caracteres d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu, que les péchés du commun des Fideles : premierement, le scandale ; secondement, l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes Freres, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon, qu'à celui d'être un sujet de chûte à nos freres : *Malheur à l'homme qui scandalise*, dit Jesus-Christ ; *il lui seroit plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte & de scandale au plus petit d'entre mes Disciples.* Premierement, parceque vous perdez une ame qui devoit jouir éternellement de Dieu. Secondement, parce que vous faites périr

1 *Matth.* 18. 6.

votre frere pour lequel Jesus-Christ étoit mort. Troisiémement, parce que vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des ames. Quatriémement, parce que vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'Apôtre : car Jesus-Christ a sauvé l'homme & vous le perdez ; Jesus-Christ a formé de véritables adorateurs à son Pere, & vous les lui ôtez ; Jesus-Christ nous a acquis par son sang, & vous lui raviſſez sa conquête ; Jesus-Christ est le médecin des ames, & vous en êtes le corrupteur ; il est leur voie, & vous êtes leur piege ; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, & vous êtes le loup dévorant qui tuez & perdez les ouailles que son Pere lui avoit données. Cinquiémement, enfin, parce que tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le pécheur : mais les fruits de ses scandales seront immortels ; ils survivront à ses cendres ; ils subsisteront après lui, & ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses peres.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une regle d'or parmi des dépouilles que le Sei-

gneur s'étoit consacrées : mon Dieu ! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jesus-Christ une ame qui étoit sa dépouille précieuse, rachetée non avec de l'or & de l'argent, mais de tout le sang divin de l'Agneau sans tâche ? Le Veau d'or fut réduit en poussiere pour avoir fait prévariquer Israël : grand Dieu ! & tout l'éclat qui environne les Grands & les Puissans, les mettroit-il à couvert de votre colere, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chûte & d'idolatrie ? Le serpent d'airain lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux Tribus : mon Dieu ! & le pécheur déjà si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piege & une pierre d'achoppement à ses freres ?

Or, mes Freres, voilà le premier caractere qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang & la naissance élevent sur le commun des Fideles : le scandale. Les ames vulgaires & obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule, & cachées aux yeux des hommes par

la baſſeſſe de leur deſtinée, Dieu ſeul eſt le témoin ſecret de leurs voies & le ſpectateur inviſible de leurs chûtes ; ſi elles tombent, ou ſi elles demeurent fermes, c'eſt pour le Seigneur tout ſeul qui les voit & qui les juge : le monde qui ignore même leurs noms, n'eſt pas plus inſtruit de leurs exemples : leur vie n'a point de ſuite : ils peuvent faire des chûtes, mais ils tombent tout ſeuls ; & s'ils ne ſe ſauvent pas, leur perte du moins ſe borne à eux & ne devient pas celle de leurs freres.

Mais les perſonnes nées dans l'élévation, deviennent comme un ſpectacle public ſur lequels tous les regards ſont attachés : ce ſont ces maiſons bâties ſur la montagne, qui ne ſauroient ſe cacher & que leur ſituation toute ſeule découvre ; ces flambeaux luiſans qui traînent par-tout avec eux l'éclat qui les trahit & qui les montre. C'eſt le malheur de la grandeur & des dignités ; vous ne vivez plus pour vous ſeul ; à votre perte ou à votre ſalut eſt attaché la perte ou le ſalut de tous ceux qui vous environnent ; vos mœurs forment les mœurs publiques ; vos exemples ſont les regles de la multitude ;

vos actions ont le même éclat que vos titres : il ne vous eſt plus permis de vous égarer à l'inſçu du public ; & le ſcandale eſt toujours le triſte privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le ſcandale, premiérement, d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaiſir, mais ſur-tout lorſque de grands exemples le leur propoſent : ils trouvent alors une ſorte de vanité dans leurs égaremens, parceque c'eſt par-là qu'ils vous reſſemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher ſur vos traces : la ville croit ſe faire honneur en prenant tout le mauvais de la Cour : vos mœurs forment un poiſon qui gagne les peuples & les Provinces ; qui infecte tous les états ; qui change les mœurs publiques ; qui donne à la licence un air de nobleſſe & de bon goût, & qui ſubſtitue à la ſimplicité de nos peres & à l'innocence des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaiſirs, de votre luxe, de vos profuſions, & de vos indécences profanes. Ainſi c'eſt de vous que paſſent juſques dans les peuples les modes immodeſtes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un viſage où la pudeur toute ſeule devroit

être peinte, la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions & toute la corruption de nos siecles.

Et d'où croyez-vous, mes Freres, que vienne cette licence effrénée qui regne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les Provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité & de la premiere innocence : ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des loix. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altere, plus les abus sont communs ; & le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs & de vos usages. Dès que les Chefs des Tribus furent entrés dans les tentes des Filles de Madian, tout Juda prévariqua, & il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des Riches & des Puissans sera un jour terrible, puisqu'outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs,

de la corruption de leur siecle; & que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres.

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant; vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver à votre bienveillance; ils copient vos vices, parce que vous les leur comptez comme des vertus; ils entrent dans vos goûts, pour entrer dans votre confiance; ils s'étudient à l'envi, ou de vous suivre ou de vous surpasser, parce que vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas! mes Freres, combien d'ames foibles nées avec des principes de vertus, & qui loin de vous n'auroient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé dans l'obligation où leur fortune les mettoit de vous imiter, le piege de leur innocence!

Troisiémement, un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous, les abus & les excès que vous vous permettez vous-même: vous êtes obligé de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire: il faut fermer les

yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs ; & de peur de vous condamner vous-même, faire grace à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine & toute occupée de plaire, répand sur tout son domestique un air de licence & de mondanité; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entiere ; chacun imite au-dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors ; & il faut qu'elle dissimule ces déréglemens, parce que ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes Freres, & la dignité de la charité chrétienne ne me défend pas de le dire ici ; quel désordre dans ces maisons destinées & ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini ? Que vos plaisirs coutent cher à ces infortunés, qui loin de vos yeux n'ayant plus de frein qui les retienne, & cherchant à occuper une oisiveté où vos amusemens les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation & d'un sang vil & mépriſable ! O mon Dieu ! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidele : quel est

donc le crime de celui qui les scandalise, & qui leur fait trouver la mort & la condamnation où ils auroient dû trouver des secours de salut & l'asyle de leur innocence ?

Quatriémement, un scandale d'office & de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs & à vos passions injustes ? les arts dangereux ne subsistent que pour vous : les théatres ne sont élevés que pour fournir à vos délassemens criminels ; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts & ne corrompent tant de cœurs, que pour flatter la corruption du vôtre ; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la derniere postérité qu'à la faveur de vos noms & de votre protection. C'est vous seuls, mes Freres, qui donnez à la terre, des Poëtes lascifs, des Auteurs pernicieux, des Ecrivains profanes : c'est pour vous plaire, que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talens, & cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des ames, leur élévation & leur fortune : c'est vous seuls qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même en les honorant de votre

familiarité, ce caractere de honte & d'infamie, que les loix de l'Eglise & de l'Etat leur avoient laissé, & qui les flétrissoit aux yeux des hommes.

Ainsi, c'est par vous que les peuples participent à ces désordres ; que ce poison infecte les villes & les provinces ; que ces plaisirs publics deviennent la source des miseres & de la licence publique ; que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, & cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talens que vos passions toutes seules ont rendu utiles & recommandables, viennent sur des théatres criminels chanter des passions pour flatter les vôtres ; périr pour vous plaire ; perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent ; devenir des écueils publics & le scandale de la Religion ; porter même le malheur & la dissension dans vos familles : & vous punir, femme du monde, de l'appui & du crédit que vous leur donnez par votre présence & par vos applaudissemens, en devenant l'objet criminel de la passion & de la mauvaise conduite de vos enfans, & partageant peut-être avec vous même le cœur de votre mari,

& ruinant ſans reſſource ſes affaires & ſa fortune.

Cinquiémement, un ſcandale de durée. C'eſt peu, mes Freres, que la corruption de nos ſiecles ſoit preſque le ſeul ouvrage des Grands & des Puiſſans ; les ſiecles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence & de leurs déſordres. Ces poéſies profanes qui n'ont vu le jour qu'à votre occaſion, corrompront encore des mœurs dans les âges qui nous ſuivront : ces Auteurs dangereux que vous honorez de votre protection, paſſeront entre les mains de nos neveux ; & vos crimes ſe multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, & qui ſe communiquera d'âge en âge. Vos paſſions mêmes immortaliſées dans les hiſtoires, après avoir été un ſcandale pour votre ſiecle, le deviendront encore aux ſiecles ſuivans : la lecture de vos égaremens conſervés à la poſtérité, ſe fera encore des imitateurs après votre mort : on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos avantures ; & vos déſordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fourniſſent encore des blaſphêmes & des dériſions aux impies

& des motifs de sécurité au libertinage : l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, & son rang a immortalisé sa foiblesse. Telle est la destinée des vices & des passions des Grands & des Puissans : ils ne vivent pas pour leur siecle seul ; ils vivent pour les siecles à venir, & la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-mêmes, mes Freres, encore aujourd'hui, ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires scandaleux faits dans le siecle de nos peres, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des Cours précédentes & immortalisé les passions des principales personnes qui les composoient ? les déréglemens d'un peuple obscur & du reste des hommes qui vivoient alors, sont demeurés ensévelis dans l'oubli ; leurs passions ont fini avec eux ; leurs vices obscurs comme leurs noms ont échappé à l'histoire & ils sont à notre égard comme s'ils n'avoient jamais été : & tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égaremens de ceux que leur rang & leur naissance distinguoient dans leur siécle ; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la

naïveté du ſtyle & par la licence des Auteurs qui nous les ont conſervées ; & l'unique privilege de leur condition, c'eſt que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des Grands & des Puiſſans renaiſſent, pour ainſi dire, de leurs cendres, paſſent d'âge en âge, ſont gravés dans les monumens publics, & ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu! qui ſont le ſcandale de tous les ſiecles; l'écueil de tous les états, & qui ſerviront juſqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, & de modele au déréglement & à la licence!

Enfin, un ſcandale de ſéduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu mépriſable : la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous : l'extérieur de la piété eſt un mauvais air dont on ſe cache en votre préſence, comme d'un travers qui déshonore. Combien d'ames touchées de Dieu ne réſiſtent à ſa grace & à ſon eſprit, que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue ſociété de plaiſir leur a donnée! combien d'ames dégoûtées du monde n'oſent ſe déclarer &

revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées, imitent encore vos mœurs & vos plaisirs dont la grace les a détrompées, & donnent à la complaisance & à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût & leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas, mes Freres, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde; de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme ; qui de vous passent jusqu'au peuple, & maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété & ces dérisions éternelles des Justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité, & confirment les pécheurs dans le vice.

Et delà, mes Freres, que de Justes séduits ! que de foibles entraînez ! que d'ames chancelantes retenues dans le désordre ! que d'impies & de libertins rassurez ! quel obstacle devenez vous au fruit de notre ministere ! que de cœurs préparés n'oppose nt à la force de la vérité que nous annonçons, que les longs engagemens qui les lient à vos mœurs & à vos plaisirs, & ne trou-

vent que vous seuls en eux qui servent comme de mur & de bouclier à la grace ! Mon Dieu, quel fléau pour un siecle, quel malheur pour les peuples, qu'un Grand selon le monde qui ne vous craint pas, qui ne vous connoît pas, & qui mépriſe vos loix & vos ordonnances éternelles ! C'eſt un préſent que vous faites aux hommes dans votre colere, & la plus terrible marque de votre indignation ſur les villes & ſur les Royaumes.

Oui, mes Freres, voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractere de vos fautes, le ſcandale. Votre deſtinée décide d'ordinaire de celle des peuples : les déſordres des petits ſont toujours la ſuite de vos déſordres ; & les péchés de Jacob, dit le Prophête, c'eſt-à-dire, du peuple & des Tributs, ne viennent que de Samarie, le ſiege des Grands & des Puiſſans : *Quod ſcelus Jacob ? non ne Samaria ?* *Mich.* 1. 5.

Mais quand le ſcandale inſéparable des péchés des Grands & des Puiſſans, n'y ajouteroit pas un nouveau degré d'énormité qui leur eſt propre : l'ingratitude qui en fait le ſecond caractere,

ſuffiroit pour attirer ſur eux cet abandon de Dieu, qui ferme pour toujours ſes entrailles à la bonté & à la miſericorde.

Je dis l'ingratitude, mes Freres: car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémiſſent dans l'obſcurité & dans l'indigence; il vous a élevés, il vous a fait naître au milieu de l'éclat & de l'abondance; il vous a choiſis ſur tout le peuple pour vous combler de bienfaits; il a raſſemblé ſur vous ſeuls les biens, les honneurs, les titres, les diſtinctions, & tous les avantages de la terre: il ſemble que ſa Providence ne veille que pour vous ſeuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation & d'amertume: la terre ne ſemble produire que pour vous ſeuls; le ſoleil, ne ſe lever & ne ſe coucher que pour vous ſeuls: le reſte des hommes même ne paroiſſent nés que pour vous, & pour ſervir à votre grandeur & à vos uſages: il ſemble que le Seigneur n'eſt occupé que de vous ſeuls, tandis qu'il oublie tant d'ames obſcures dont les jours ſont des jours de douleur & de miſere, & pour leſquelles il ſemble qu'il n'y a point de Dieu ſur la terre: & cependant vous

tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui ; votre abondance ſert à vos paſſions, votre élévation facilite vos plaiſirs, & ſes bienfaits deviennent vos crimes.

Oui, mes Freres, tandis que mille malheureux, ſur leſquels ſa main s'appéſantit avec tant de rigueur ; tandis qu'une populace obſcure, pour qui la vie n'a rien que de dur & de triſte, l'invoque, le benit, leve les mains vers lui dans la ſimplicité de ſon cœur, le regarde comme ſon Pere, & lui donne des marques d'une piété ſimple & d'une religion ſincere : vous, mes Freres, qu'il accable de bienfaits : vous, pour qui le monde tout entier ſemble fait, vous ne le connoiſſez pas ; vous ne daignez pas lever les yeux vers lui ; vous ne penſez pas ſeulement s'il y a un Dieu au-deſſus de vous qui ſe mêle des choſes de la terre ; vous lui rendez pour action de graces des outrages, & la Religion n'eſt que pour le peuple.

Hélas ! mes Freres, vous trouvez ſi noir & ſi indigne, lorſque ceux dont l'élévation étoit votre ouvrage, vous oublient, vous méconnoiſſent, ſe declarent contre vous, & n'uſent du crédit dont ils vous ſont redevables, que

pour vous éloigner & pour vous détruire. Mais, mes Freres, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'eſt-elle pas ſon ouvrage ? n'eſt-ce pas ſa main toute ſeule qui a ſéparé vos ancêtres de la foule, & qui les a placés à la tête des peuples ? n'eſt ce pas la diſpoſition ſeule de la Providence, qui vous a fait naître d'un ſang illuſtre, & qui vous a fait trouver tout d'un coup en naiſſant & ſans qu'il vous en coutât rien, ce qu'une vie entiere de ſoins & de peines n'auroit pas pu même vous faire attendre ? Qu'aviez vous à ſes yeux plus que tant d'infortunés qu'il laiſſe dans la miſere ? Ah ! s'il n'avoit eu égard qu'aux qualités naturelles de l'ame, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modeſtie ; combien d'ames obſcures nées avec toutes ces vertus, auroient dû vous être préférées & occuper la place où vous êtes ? s'il n'eut conſulté que l'uſage que vous deviez faire un jour de ſes bienfaits ; combien de malheureux dans la même ſituation où vous vous trouvez, auroient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, & glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui dans leur indigence

même l'invoquent & le beniſſent ; au lieu que vous le faites blaſphêmer, & que votre exemple devient une ſéduction pour ſon peuple ?

Et cependant il vous choiſit, & il les rejette ; il les humilie, & il vous éleve ; il eſt pour eux un maître dur & ſévere, & pour vous un pere libéral & magnifique. Que pouvoit-il faire davantage pour vous engager à le ſervir & à lui être fideles ? qu'y a-t-il de plus puiſſant que les bienfaits pour attirer les cœurs, & pour s'aſſurer des hommages ? C'eſt de vous ſeul, Seigneur, diſoit David au milieu de ſa proſpérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puiſſance où je ſuis élevé ; & il eſt juſte, ô mon Dieu, de vous glorifier dans vos dons, de meſurer ce que je vous dois ſur ce que vous avez fait pour moi, & de faire ſervir mon élévation & tout ce que je ſuis à votre gloire : *Tua eſt, Domine, magnificentia, & potentia, & gloria. . . Nunc igitur, Deus noſter, confitemur tibi, & laudamus nomen tuum inclytum.* 1. *Paral.* 29. 11. 13.

Et cependant, mes freres, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce ſont les Riches & les

Puiſſans, qui vivent ſans autre Dieu dans ce monde que leurs plaiſirs injuſtes. C'eſt vous ſeuls qui lui diſputez les plus légers hommages ; qui vous croyez diſpenſés de tout ce que ſa loi a de pénible & de ſévere ; qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire ſervir ſes bienfaits à vos paſſions, & qui laiſſez au ſimple peuple le ſoin de le ſervir, de lui rendre graces, & d'obſerver avec religion les ordonnances de ſa loi ſainte.

Ainſi ſouvent, mes Freres, le peuple l'adore, & vous l'outragez ; le peuple l'appaiſe, & vous l'irritez ; le peuple l'invoque, & vous l'oubliez ; le peuple le ſert avec un bon zele, & vous mépriſez ſes ſerviteurs ; le peuple leve ſans ceſſe les mains vers lui, & vous doutez même s'il exiſte, vous qui ſeuls reſſentez les effets de ſa libéralité & de ſa puiſſance : ſes châtimens lui forment des adorateurs, & ſes bienfaits ne lui valent que des dériſions & des outrages.

Je dis ſes bienfaits, mes Freres : car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens exterieurs de la fortune. Il vous a fait naître encore avec des diſpoſitions plus favorables à

la vertu que le ſimple peuple ; un cœur plus noble & plus élevé ; des inclinations plus heureuſes ; des ſentimens plus dignes de la grandeur de la Foi ; plus de lumiere, plus d'élévation, plus de connoiſſance, plus d'inſtruction, plus de goût pour les bonnes choſes. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui ſe communiquent avec le ſang, des paſſions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienſéances plus voiſines de la vertu ; cette politeſſe qui adoucit l'humeur ; cette dignité qui retient les ſaillies du tempérament ; cette humanité qui rend plus ſenſible aux impreſſions de la grace. De combien de bienfaits abuſez-vous donc, mes Freres, quand vous ne vivez pas ſelon Dieu ? Quel monſtre d'ingratitude qu'un Grand, qu'un homme comblé d'honneur & de proſpérité, & qui ne leve jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui diſpenſe.

Et d'où croyez-vous auſſi, mes Freres, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes & les Provinces ? Ce n'eſt que pour punir l'uſage injuſte que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quel-

quefois de ſtérilité les terres & les campagnes. Sa juſtice indignée que vous employez contre lui ſes propres bienfaits, les ſouſtrait à vos paſſions ; répand ſon indignation ſur la terre ; permet les guerres & les diſſenſions ; renverſe vos fortunes ; éteint vos familles ; fait ſécher la racine de votre poſtérité ; fait paſſer à des mains étrangeres vos titres & vos poſſeſſions, & vous rend les exemples éclatans de l'inconſtance des choſes humaines, & les monumens anticipés de ſa colere contre les cœurs ingrats & inſenſibles aux ſoins paternels de ſa Providence.

Voilà, mes Freres, les deux caracteres inſéparables de vos pechés ; le ſcandale, & l'ingratitude : voilà ce que vous êtes, quand vous n'êtes pas fideles à Dieu : voilà à qui peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne ſauriez être médiocrement coupables, dès que vous l'êtes. Les paſſions ſont les mêmes dans le peuple & parmi les Puiſſans ; mais il s'en faut bien que le crime ne ſoit égal, & ſouvent un ſeul de vos crimes entraîne plus de malheurs, & a devant Dieu des ſuites plus étendues & plus terribles, qu'une vie entiere d'iniquité dans une ame obſcure

cure & vulgaire. Mais aussi, mes Freres, vos vertus ont le même avantage & la même destinée, & c'est ce qui me reste à vous dire dans la derniere partie de ce Discours.

II. PARTIE.

SI le scandale & l'ingratitude sont les suites inséparables des vices & des passions des personnes élevées ; leurs vertus aussi ont deux caracteres particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des Fideles : premiérement, l'exemple ; secondement, l'autorité. Et voilà, mes Freres, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, & bien capable de vous animer à servir Dieu, de vous rendre la vertu aimable. Car ce seroit vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés, comme un obstacle au salut & aux devoirs que la Religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives & plus fréquentes ; & en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jesus-

Chriſt nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux ſeulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le ſimple peuple; qu'il revient à la Religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une ſeule perſonne élevée, que de celle preſque d'un peuple entier de Fideles : & que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu, qu'il tireroit plus de gloire de votre fidélité, & que vos vertus ont des ſuites plus étendues pour l'utilité de l'Egliſe & pour l'édification des Fideles.

La premiere, c'eſt l'exemple. Une ame d'entre le peuple qui craint Dieu, ne le glorifie que dans ſon cœur : c'eſt un enfant de lumiere qui marche, pour ainſi dire, dans les ténebres : elle lui rend des hommages; mais elle ne lui en attire point : renfermée dans l'obſcurité de ſa fortune, elle ne vit que ſous les yeux de Dieu ſeul : elle ſouhaite que ſon nom ſoit glorifié, & lui rend par ſes deſirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ſes exemples : ſes vertus ſont utiles à ſon ſalut; mais elles ſont comme perdues pour le ſalut de ſes freres : elle eſt ici bas comme ce

tréſor caché dans la terre, que le champ de Jeſus-Chriſt porte à ſon inſçu, & dont il ne fait aucun uſage.

Mais pour vous, mes Freres, qui vivez expoſés aux regards publics, & à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent auſſi éclatans que vos noms : vous répandez la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, par-tout où celle de votre rang & de vos titres eſt répandue : vous faites glorifier le nom du Seigneur, par-tout où le vôtre ſe fait connoître : la même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes ſur la terre, leur apprend auſſi ce que vous faites pour le Ciel : les avantages de la nature découvrent par-tout en vous les merveilles de la grace : les peuples, les villes, les Provinces, qui entendent ſans ceſſe répéter vos noms, ſentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'eſprit du public : vous la prêchez à ceux que vous ne connoiſſez pas : vous devenez, dit le Prophête, comme un ſignal de vertu élevé au milieu des peuples : tout un Royaume a les yeux ſur vous, & parle de vos exemples ; & juſques dans les

Cours étrangeres votre piété devient un événement auſſi connu que votre naiſſance. Le bruit de la ſageſſe de Salomon étoit répandu dans toutes les Cours de l'Orient, dit l'Ecriture ; & celle d'Ethan l'Ezrahite, d'Heman & de Calcol, les principaux des enfans de Mahol, n'étoit pas moins connue à Jéruſalem, malgré la diſtance des lieux qui les faiſoit vivre ſi loin de la Paleſtine.

Or dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples! Premiérement, les grands modeles touchent bien plus; & la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des Grands l'autoriſe. Secondement, l'idée de foibleſſe que les hommes attachent à la vertu, tombe dès qu'elle eſt annoblie de vos noms, pour ainſi dire, & qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troiſiémement, la modeſtie & la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reſte des hommes, dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand & modeſte ; & que la fuite du luxe & de la profuſion, non-ſeulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation & à la naiſſance.

Quatriémement, combien d'ames foibles rougiroient de la vertu, que votre exemple raſſure, qui ne craignent plus de marcher après vous, & qui trouvent même beau de ſuivre vos traces ! Cinquiémement, combien d'ames trop ſenſibles encore aux intérêts de la terre, craindroient que la piété ne fût un obſtacle à leur élévation, & trouveroient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs deſirs de pénitence, ſi elles n'apprenoient en vous voyant, que la piété eſt utile à tout, & qu'en attirant les graces du Ciel elle n'éloigne pas celles de la terre ! Sixiémement, vos inférieurs, vos créatures, vos eſclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle eſt devenue un moyen sûr de vous plaire, & que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance & dans votre eſtime.

Enfin, mes Freres, quel honneur pour la Religion, lorſqu'elle peut montrer en vos perſonnes qu'elle ſait encore ſe former des Juſtes qui mépriſent les honneurs, les dignités, les richeſſes ; qui vivent au milieu des proſpérités ſans en être éblouis ; qui

ſont élevés aux premieres places, ſans perdre de vue les biens éternels ; qui poſſedent tout comme ne poſſédant rien ; qui ſont plus grands que le monde entier, & regardent comme de la boue tous les avantages de la terre, dès qu'ils deviennent un obſtacle aux promeſſes que la Foi leur montre dans le Ciel ! Quelle confuſion pour les impies de ſentir, en vous voyant marcher dans les voies du ſalut au milieu de toutes les proſpérités humaines, que la vertu n'eſt pas un pis-aller ; qu'en vain ils tâchent de ſe perſuader qu'on n'a recours à Dieu, que lorſque le monde nous manque ; puiſque comblés des faveurs du monde, vous ne laiſſez pas d'aimer l'opprobre de Jeſus-Chriſt ! Quelle conſolation même pour notre miniſtere, de pouvoir nous ſervir de vos exemples dans ces Chaires chrétiennes, pour confondre les pécheurs d'une deſtinée plus obſcure ; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices ; de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuſes qu'ils nous oppoſent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu ; en leur montrant que les périls qui les environnent, ne ſont

pas plus grands que les vôtres ; que les objets des passions au milieu desquels ils vivent, sont moins séduisans ; que le monde ne leur offre pas plus de charmes & plus d'illusion qu'il vous en offre ; que si la grace peut se former des cœurs fideles jusques dans les Palais des Rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes & sous le toit du citoyen & du Magistrat ; & qu'ainsi on trouve le salut par-tout, & que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions, que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise.

Oui, mes Freres, je le répete, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministere ; plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples ; plus de confiance à notre zele ; plus de dignité à la parole de Jesus-Christ ; plus de crédit à nos censures ; plus de consolation à nos travaux ; & en jettant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avoit contestées. Que de biens, mes Freres, reviennent donc à l'Eglise de vos exemples ! Vous donnez du crédit à

la piété ; vous honorez la Religion dans l'esprit des peuples ; vous animez les Justes de tous les états ; vous consolez les serviteurs de Dieu ; vous répandez dans tout un Royaume une odeur de vie qui confond le vice & qui autorise la vertu ; vous maintenez les regles de l'Evangile contre les maximes du monde : on vous cite dans les villes & dans les Provinces les plus éloignées pour encourager les foibles & agrandir le Royaume de Jesus-Christ : les peres apprennent vos noms à leurs enfans pour les animer à la vertu ; & sans le savoir, vous devenez le modele des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états & de tous les ordres. A peine les principaux des Tribus dans le désert & les femmes les plus distinguées eurent apporté à Moïse leurs ornemens les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple, entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons & ses présens ; & qu'il fallut que Moïse mit des bornes à leurs pieux empressemens, & modérât l'excès de leurs largesses.

Ah ! mes Freres, que de biens enco-

re une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples ! les plaisirs publics décriés, dès que vous ne les autorisez plus par votre présence ; les modes indécentes proscrites, dès que vous les négligez ; les usages dangereux surannés, dès que vous les abandonnez ; la source de presque tous les désordres tarie, dès que vous vivez selon Dieu. Et de-là que d'ames préservées ! que de malheurs prévenus ! que des crimes arrêtés ! que de maux empêchés ! Quel gain pour la Religion qu'une seule personne élevée, qui vit selon la foi ! Quel présent Dieu fait à la terre, à un Royaume, à un peuple, quand il lui donne des Grands & des Puissans qui vivent dans sa crainte ! & quand l'intérêt seul de votre ame, mes Freres, ne suffiroit pas pour vous rendre la vertu aimable ; l'intérêt de tant d'ames, à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devroit-il pas préférer la crainte & l'amour de la loi à tous les vains plaisirs de la terre ? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur, que de devenir une source de salut & de bénédiction pour ses Freres.

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour

vous, mes freres, c'eſt que vous ne vivez pas ſeulement pour votre ſiecle; je l'ai déjà dit, vos exemples paſſeront juſques aux ſiecles ſuivans. Les vertus des ſimples fideles périſſent, pour ainſi dire, avec eux; mais vos vertus ſeront conſervées dans nos hiſtoires avec vos noms. Vous deviendrez un modele de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs & vos emplois vous liant aux principaux événemens qui ſe paſſent dans notre ſiecle, vous feront paſſer avec eux juſques aux ſiecles à venir. Les Cours qui ſuccéderont à la nôtre, trouveront encore l'hiſtoire de vos mœurs & de vos ſaints exemples mêlée avec l'hiſtoire publique de nos jours: vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous ſuivront; le ſouvenir de vos vertus conſervé dans nos annales, y ſervira encore d'inſtructions à vos deſcendans qui les liront: & l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célebres & pleins de gloire & de juſtice, dont parle l'Ecriture, que votre piété n'a pas fini avec vous; que le ſouvenir de vos vertus paſſera d'âge en âge; que les peuples raconteront juſqu'à la fin votre ſageſſe

& vos exemples ; que l'Egliſe publiera vos louanges ; & que les biens que vous avez faits, & l'odeur de votre vie ſe conſervera toujours au milieu de nous, avec les deſcendans qui naîtront de la gloire de votre ſang, & qui ſuccéderont à vos noms & à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt ; cum ſemine eorum permanent bona.* Eccli 44. 10. 11.

Mais, ce n'eſt pas tout, mes Freres : l'exemple rend vos vertus un bien public, & c'eſt-là leur premier caractere ; mais l'autorité qui en eſt le ſecond, acheve & ſoutient les biens infinis que vos exemples ont commencé. Et quand je dis l'autorité, mes Freres, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immenſe dans les ſuites fécondes de la piété des Grands & des Puiſſans !

Premiérement, la protection de la vertu. La vertu timide eſt ſouvent opprimée, parce qu'elle manque ou de hardieſſe pour ſe montrer, ou de protection pour ſe défendre : la vertu obſcure eſt ſouvent mépriſée, parce que rien ne la releve aux yeux des ſens, & que le monde eſt ravi de pouvoir faire un crime à la piété, de l'obſcurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que

vous en prenez vous-même le parti, mes Freres, ah! la vertu ne manque plus de protection : vous devenez les interpretes des gens de bien auprès du Prince, déjà si favorable lui même à la piété, & les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du Trône; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumiere, de science & de vertu, qui seroient demeurés dans la poussiere, & qui à la faveur de votre nom & de votre appui paroissent dans le public; mettent en œuvres leurs talens; enrichissent quelquefois l'Eglise d'ouvrages saints & chrétiens; contribuent à l'édification des Fideles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints; apprennent les regles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, & feront passer dans tous les siecles suivans, avec les monumens pieux de leur zele, les fruits immortels de la protection dont vous aves honoré la vertu, & de votre amour pour les Justes.

Que dirai je, mes Freres? Vous soutenez le zele des gens de bien dans les

entrepriſes ſaintes ; & votre protection les anime, & leur fait ſurmonter tous les obſtacles dont le démon traverſe toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu & contribuer au ſalut des ames. Que d'établiſſemens utiles aujourd'hui & qui ſont une ſource de bénédiction dans l'Egliſe, n'ont dû autrefois leur naiſſance qu'au crédit d'une ſeule perſonne élevée, à qui Dieu avoit mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devoit tirer un jour tant de gloire ! que de pieux deſſeins & avantageux à l'Egliſe exécutés, auroient échoué ſi l'autorité d'un Juſte en place & élevé dans l'Egliſe, n'eut applani toutes les voies qui ſembloient en rendre l'exécution impoſſible ! Que de ſaints Miniſtres de Jeſus Chriſt ſoutenus dans leurs fonctions, auroient cédé aux contradictions & privé par leur retraite les peuples de leurs inſtructions & de leurs exemples, ſi leur vertu n'eut trouvé dans la piété des Grands & des Puiſſans une protection qui aſſuroit la paix à leur troupeau, & l'autorité à leur miniſtere !

Que dirai-je encore, mes Freres ? Vous rendez par vos exemples la vertu reſpectable à ceux qui ne l'aiment pas ;

& ce n'eſt plus une honte d'être Chrétien, dés que par là on vous reſſemble. Vous ôtez à l'impieté cet air de confiance & d'oſtentation, avec lequel elle oſe tous les jours paroître ; & le libertinage n'eſt plus un bon air, dès que votre conduite l'improuve. Vous maintenez parmi les peuples la Religion de nos peres ; vous conſervez la Foi aux ſiecles qui nous ſuivront ; & ſouvent il ne faut qu'un Grand dans un Royaume, ferme dans la Foi, pour arrêter le progrès de l'erreur & des nouveautés, & conſerver à tout un Etat la Foi de ſes ancêtres. La ſeule Eſther conſerva le peuple & la loi de Dieu dans un grand Empire ; le ſeul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, & empêcha les ſuperſtitions de prévaloir au milieu de Juda ; & la France ne doit les lumieres de l'Evangile & la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, qu'à la piété d'une ſainte Princeſſe, qui conquit à la Foi, avec le cœur d'un époux infidele, un Royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui & la portion la plus pure & la plus floriſſante. Oh ! mes Freres, que vous êtes grands quand vous êtes à Jeſus-Chriſt, & que votre naiſſance & votre élévation paroiſſent avec bien

plus d'éclat & de dignité, dans les fruits immenſes de votre piété, que dans le faſte de vos paſſions, & tout le vain attirail des magnificences humaines.

Secondement, les récompenſes de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant dans le choix des places quidépendent de vous, les préférences qui lui ſont dûes, & ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant ſur la fidélité des ſubalternes, qu'autant qu'ils ſont fideles à Dieu, & recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conſcience & l'innocence des mœurs, ſans quoi tous les autres talens ne forment plus qu'un mérite équivoque, qui devient ou nuiſible ou inutile.

Et de là, mes Freres, quel nouveau bien pour le public! quel bonheur pour un Royaume, où les gens de bien occupent les premieres places, où les emplois ſont les récompenſes de la vertu, où les affaires publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, & qui ne comptent pour rien le gain du monde entier, s'ils venoient à perdre leur ame!

Quel avantage pour les peuples, lorsqu'ils trouvent leur pere dans leurs Juges ; les protecteurs de leurs foiblesses dans les arbitres de leur destinée ; les consolateurs de leurs peines, dans les interpretes de leurs intérêts ! Que d'abus prévenus ! que des larmes essuyées ! que d'injustices évitées ! quelle paix dans les familles ! quelle consolation pour les malheureux ! Quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place, & que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs & pour Juges ! Quel attrait pour la vertu, lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des graces, & qu'outre les promesses du siecle à venir elle a encore pour elle les recompenses de la terre : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, & futuræ.*

1 *Tim.* 4. 8.

Et ne dites pas, mes Freres, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pecheurs, & qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, & quels abus ils sont capables de faire de la Religion pour arriver à leurs fins : mais du moins,

vous obligez le vice de se cacher ; du moins vous lui ôtez l'éclat & la sécurité qui le répand & le communique ; vous conservez du moins l'extérieur de la Religion parmi les peuples ; vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les Fideles; & s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, & il est temps de finir. Oui, mes Freres, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien & charitable de vos richesses ! Vous mettez l'innocence à couvert, vous préparez des asyles de pénitence aux crimes : vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre: vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses ; aux peres le salut de leurs enfans ; aux Pasteurs la sûreté de leurs brebis ; la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu, ou le remede de leurs vices.

Et ici, mes Freres, comprenez si vous pouvez les fruits immenses de

votre vertu, & les avantages inexplicables qu'en retire l'Eglise. Que de scandales évités ! que de crimes prévenus ! que de maux publics arrêtés ! que de foibles conservés ! que de Justes affermis! que de pécheurs rappellés ! que d'ames retirées du précipice! Que vous contribuez, mes Freres, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Eglise, à l'agrandissement du royaume de Jesus-Christ, à l'honneur de la Religion, à la consommation des Saints, au salut de tous les Fideles ! Qu'il se trouvera un jour d'Elus dans le Ciel de toute langue & toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité, comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables ! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous même, qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, & que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples ! Non, mes Freres, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah ! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache ; c'est d'y pouvoir devenir en servant Dieu, la source de biens publics, le soutien de la Religion, la consolation de l'Eglise, & les

principaux instrumens dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Freres, en ne vivant pas selon Dieu ! que l'Eglise perd en vous perdant ! que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez! de combien d'ayantages privez-vous les Fideles ! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes ! quelle joie dans le Ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siecle ! Que vous êtes coupables, mes Freres, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! Vous ne pouvez ni vous perdre, ni vous sauver tout seuls. Vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse, qui en tombant du Ciel où il étoit élevé, entraîne par sa chûte la plupart des étoiles dans l'abîme ; ou à ce serpent mysterieux, dont parle Jesus-Christ, qui étant élevé sur la terre attire heureusement tout après lui. Vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes Freres, connoître vos véritables intérêts ; sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de

vous ; ce qu'en attend l'Egliſe, ce que nous en attendons nous mêmes ! Ah ! vous avez une ſi grande idée de votre rang & de vos places par rapport au monde !

Mais, mes Freres, permettez-moi de vous le dire : vous n'en connoiſſez pas encore toute la grandeur ; vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes; vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété ; & les privileges de votre vertu ſont bien plus brillans & plus ſinguliers que ceux de vos titres. Puiſſiez-vous, mes Freres, remplir toute votre deſtinée ! Et vous, ô mon Dieu ! touchez durant ces jours de ſalut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les Grands & les Puiſſans; attirez à vous des cœurs, dont la conquête vous aſſure celle du reſte des Fideles; ayez pitié de vos peuples, en ſanctifiant ceux que votre Providence a mis à leur tête; ſauvez Iſraël, en ſauvant ceux qui le régiſſent ; donnez à votre Egliſe de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, & qui aident juſqu'à la fin à former cette aſſemblée immortelle de Juſtes, qui vous benira dans tous les ſiecles. *Ainſi ſoit-il.*

DISCOURS

PRONONCE'

A UNE BÉNÉDICTION

Des Drapeaux du Régiment de CATINAT.

Posuerunt signa sua, signa; & non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs Drapeaux dans le Temple comme un préſage de leur victoire ; & ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuſe ſolemnité. Pſ. 73. 4. 5.

CE n'eſt pas pour vous rappeller ici des idées de feu & de ſang, & par le ſouvenir de vos victoires paſſées vous animer à de nouvelles, que je viens dans le Sanctuaire de la paix mêler un diſcours Evangélique à une cérémonie ſainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le Miniſtre, eſt une parole de réconciliation & de vie, deſtinée à réunir les Grecs & les

Barbares ; à faire habiter enſemble, ſelon l'expreſſion d'un Prophête, les lions, les aigles & les agneaux ; à raſſembler ſous un même chef toute langue, toute tribu, & toute nation : à calmer les paſſions des Princes & des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalouſies, borner leur ambition, inſpirer les mêmes deſirs à ceux qui doivent avoir la même eſpérance ; & ſi elle propoſe quelquefois des guerres & des combats, ce ſont des guerres qui ſe terminent toutes dans le cœur, & des combats de la grace.

D'ailleurs, je me ſouviens que je parle ſous l'autel même de l'Agneau, qui eſt venu pacifier le Ciel & la terre : dans un Temple conſacré au Chef d'une Légion ſainte qui ſut préférer le culte de Jeſus-Chriſt à celui des ſtatues de l'Empereur, & laiſſer fiérement les Aigles de l'Empire pour ſuivre l'étendard de la Croix ; & enfin, que je parle à une troupe illuſtre qui ne connoît les perils que pour les affronter, que mille actions diſtinguent plus que le nom du fameux Général qu'elle a l'honneur d'avoir à ſa tête, & le mérite de celui qui la commande ; & qui attend plutôt de moi des leçons

de piété que de valeur, & des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, & les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que sans approfondir ce qu'elle a d'antique & de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; & que loin de vous entretenir de la gloire des armes & du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état & des moyens d'y acquérir une gloire immortelle & solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espece de religion militaire, & que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles & leurs Dieux à la tête de leurs Légions, & que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avoit de plus sacré dans leurs superstitions, & en traçassent les figures & les symboles sur leurs étendards? sinon pour empêcher que le tumulte & l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on

doit aux Dieux qui y préſident, & afin qu'à force de les avoir ſans ceſſe devant les yeux, on fût comme dans une heureuſe impuiſſance de les perdre de vue. Pourquoi croyez-vous que les Iſraélites dans leurs marches & dans leurs combats fuſſent toujours précédés du Serpent d'airain; que Conſtantin devenu la conquête de la Croix, fit élever ce ſignal de toutes les nations au milieu de ſes armées; que nos Rois, dans leurs entrepriſes contre les infideles, allaſſent recevoir l'étendard ſacré aux pieds des autels; & qu'enfin encore aujourd'hui l'Egliſe conſacre par des prieres de paix & de charité ces ſignes déplorables de la guerre & de la diſſenſion? ſinon pour vous faire ſouvenir que la guerre même eſt une maniere de culte religieux; que c'eſt le Dieu des armées, qui préſide aux victoires & aux batailles; que les Conquérans ne ſont bien ſouvent entre ſes mains que des inſtrumens de colere dont il ſe ſert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'eſt point de véritable valeur que celle qui prend ſa ſource dans la Religion & dans la piété; & qu'après tout, les guerres & les révolutions des Etats, ne ſont que

des

des jeux aux yeux de Dieu, & un changement de scene dans l'univers ; que lui seul ne change point, & seul a de quoi fixer les agitations & les desirs insatiables du cœur humain.

Il est vrai, Messieurs, que la piété si pénible, même dans les Cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siecle où les devoirs communs de la Religion la soutiennent, trouvé dans les dissipations & la licence des armes des obstacles & des écueils, où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux préfages du naturel, les plus tendres précautions de la grace viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu sous les yeux même d'un Josué, d'un Général sage & religieux, donner dans tous les excès & les crimes des nations. C'est là que des Chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, & se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air, la Foi une foiblesse, la Religion un songe, les vérités du salut le partage des ames oiseuses, les terreurs de l'éternité une vaine frayeur, & la sainteté

de nos myſteres ſouvent l'aſſaiſonnement des débauches. C'eſt là que le Dieu que nous adorons n'eſt nommé que pour être inſulté ; que le crime eſt une bienſéance, la volupté un mérite, la fureur une diſtinction. C'eſt là que ceux que la politeſſe, le rang ou l'intérêt même, ſous un Prince qui ne compte pour rien la valeur lorſqu'elle eſt toute ſeule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire & la vengeance ; & ne ſe relâchent, ce ſemble, ſur les autres paſſions, que pour être plus vifs ſur celle ci. C'eſt là que les plus ſages ſont ceux qui ne ſont occupés que de leur fortune & de leur avancement ; qui ſacrifient tout, bien, repos, conſcience à leur gloire ; qui inſenſibles ſur la félicité des Saints & ſur les biens ſolides de l'éternité, ne ſont occupés qu'à ſaiſir un phantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, & à ſe ménager des établiſſemens qui ſont fondés ſur le ſable, & dans une cité qui n'eſt pas permanente. C'eſt là, en un mot, que Dieu n'eſt pas plus connu qu'au milieu des peuples infideles, & que la plus haute vertu n'eſt pas de n'avoir point de paſ-

sions, mais de n'en avoir que de nobles & de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle & pour la défense de vos autels ? vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices & devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacrileges le soin de rétablir votre culte & la majesté de vos Temples ? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des Fideles, ou par l'infidélité de vos ennemis ? qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs ? qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les Tribus restées à Jérusalem surpassent mêmes les profanations des sujets de Jéroboam.

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes & loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus réguliere & d'une mort chrétienne. Et en effet, Messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions; le long usage des plaisirs, & le dégoût ou les désagrémens qui les suivent; l'expérience

du monde & de ſes inutilités, dont un bon eſprit même ſe laſſe & revient tôt ou tard; les perfidies & les ſupercheries du commerce, qui toutes ſeules ſont capables de dégoûter une ame bien faite & lui faire prendre le parti de la retraite & de la piété, tout cela aide les opérations de la grace dans le cœur des mondains; leur fait faire tous les jours milles projets éloignés de converſion; les arrache peu à peu à leurs foibleſſes, & quelquefois fait que fatigués du monde ils ſe donnent à Jeſus-Chriſt.

Je ſais que cette eſpérance des pécheurs périt ſouvent; que ſe flatter d'une converſion tardive, c'eſt inſulter à la grace & à la juſtice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur & d'infirmité l'affaire du ſalut, c'eſt la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a ſemé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'eſt pas un Dieu de tous les jours; que négligé, il négliſe à ſon tour; & que la vertu qui vient ſi tard, n'eſt d'ordinaire qu'une impuiſſance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, & une bienſéance qu'on doit au monde autant qu'à Jeſus-

Chriſt. Cependant la religion ne veut pas qu'on déſeſpere ; & plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appellé des ouvriers à la onzieme heure du jour, & guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le déſeſpoir des vrais pénitens, & peut être auſſi pour amuſer la fauſſe confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Meſſieurs, qui au milieu des périls & des fureurs de la guerre pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes ſéparés que d'un ſeul degré de la mort : *Uno tantum gradu, ego morſque dividimur ;* vous qui ne devez compter ſur la vie, que comme ſur un tréſor que vous tenez expoſé ſur un grand chemin ; qui touchez tous les momens à l'éternité, & qui ne tenez au monde & à ſes plaiſirs, que par le plus foible de tous les liens : ah ! qu'eſt ce qui peut vous raſſurer lorſque vous vous livrez à des paſſions d'ignominie ? & de quel eſpoir pouvez vous vous amuſer vous même ? eſt-ce ces momens que vous accordez à la Religion ſur le point d'un combat, qui flattent votre eſpérance ? eſt ce la priere & les bénédictions d'un Miniſtre ? Mais vous qui

1. *Reg.* 20. 3.

êtes de bonne foi, quelle eſt alors, je vous prie, la ſituation de votre cœur ? Vous eſt-il jamais arrivé de repaſſer en pareille occaſiou dans l'amertume de votre cœur toutes les années de votre vie ? Avez-vous jamais penſé dans ces circonſtances à offrir au Seigneur un cœur contrit & humilié, & à invoquer ſes miſéricordes ſur les miſeres de votre ame ? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours ſur la conſcience ſont alors moins de ſaiſon que jamais ; on éloigne même ces penſées comme dangereuſes à la valeur ; on redouble les plaiſirs, & les excès pour faire diverſion, & s'empêcher ſoi-même de s'en occuper ; & l'on paſſe, hélas ! preſque toujours du crime & de la débauche à la mort. Horrible deſtinée, ô mon Dieu ! & ſi commune cependant aux perſonnes à qui je parle ! Vous le ſavez, mes Freres, & mille fois dans la fureur des combats vous avez vu diſparoître en un inſtant les compagnons de vos excès ; vous les avez vus ne mettre preſque qu'un intervalle entre une impiété & le dernier ſoupir, & un coup fatal venir les enlever à vos côtés, dans le temps même peut-être qu'ils

faiſoient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle pas ? pourquoi ne vous inſtruiriez-vous pas dans le malheur de leur ſurpriſe ! Eſt-ce parce que ces exemples ſont trop fréquens, que vous n'en êtes plus frappé ? c'eſt-à-dire, que vous vous raſſurez à meſure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laiſſeriez-vous pas toucher à la bonté & à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a ſauvés de tant de périls & conſervés juſqu'à préſent, que pour vous ménager plus de loiſir de vous convertir à lui ? pourquoi changeriez-vous ſes deſſeins de miſéricorde en des deſſeins de colere ; & employeriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre ſalut, à prolonger le cours de vos iniquités ?

Eh ! ſi dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, & dont vous-même crutes ne jamais ſortir, le glaive de la mort vous eut frappé : quelle eut été, mon Frere, votre deſtinée ? quelle ame auriez-vous préſentée au tribunal de Jeſus-Chriſt ? quel monſtre d'ordures, de blaſphêmes, de vengeances ! N'êtes-

vous pas effrayé de vous repréſenter alors ſous le foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant ſa face, & les abîmes éternels ouverts à vos pieds. Sa main toute puiſſante vous délivra ; il vous couvrit de ſon bouclier ; ſon Ange détourna lui-même les coups, qui en décidant de votre vie auroient décidé de votre éternité : & quel uſage en avez-vous fait depuis ? quelle reconnoiſſance envers votre Libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui ? Vous l'avez fait ſervir à l'iniquité ; & d'un membre de Jeſus-Chriſt vous en avez fait un inſtrument de honte & d'infamie. Ah ! vous avez bien ſu mettre le danger que vous courutes alors à profit pour votre fortune ; mais avez vous ſu le mettre à profit pour votre ſalut ? vous l'avez fait valoir auprès du Prince ; mais en a-t'il été queſtions auprès de Dieu ? vous en êtes monté d'un degré dans le Service ; & vous voilà toujours le même dans la milice de Jeſus-Chriſt. Craignez, craignez, que ce moment fatal ne revienne ; que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre deſtinée ; qu'il ne vous traite comme l'impie Achab ; &

qu'un coup parti de ſa main inviſible, n'aille à la premiere occaſion terminer enfin vos iniquités & commencer ſes vengeances.

Que votre ſort eſt à plaindre, Meſſieurs! La voie des armes, où les engagemens de la naiſſance & le ſervice du Prince vous appellent, eſt à la vérité brillante aux yeux des ſens; c'eſt le ſeul chemin de la gloire; c'eſt le ſeul poſte digne d'un homme qui porte un nom: mais en matiere de ſalut, de toutes les voies c'eſt la plus terrible. Voilà les périls; voici les moyens de les éviter.

Car enfin, le bras de Dieu n'eſt pas racourci; le ſalut n'eſt nulle part impoſſible; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ſes Elus par-tout; & les mêmes dangers qui ſont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occaſions de mérite aux Juſtes.

Et pour entrer ici dans un détail qui vous le faſſe ſentir: quels ſont, dites-moi, dans votre état les écueils que la grace ne puiſſe vous faire éviter? quels ſont les maux qui n'aient en même-temps leurs remedes?

Je ſais que l'ambition eſt comme inévitable à un homme de guerre; que

l'Evangile qui fait un vice de cette paſſion, ne ſauroit prévaloir contre l'uſage qui l'a érigée en vertu ; & qu'en fait de mérite militaire, qui ne ſent pas ces nobles mouvemens qui nous font aſpirer aux grands poſtes, ne ſent pas auſſi ceux qui nous font oſer de grandes actions. Mais outre que le deſir de voir vos ſervices récompenſés, s'il eſt moderé, ſi ſeul il n'abſorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, & établir votre fortune ſur les ruines de celle d'autrui ; outre, dis-je, que ce deſir environné de toutes ces précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puiſſe être bleſſée ; qu'a t-il, en vous offrant les eſpérances humaines, de ſi ſéduiſant, qu'il puiſſe l'emporter ſur l'eſpoir des Chrétiens & les promeſſes de la Foi ? Des poſtes, des honneurs, des diſtinctions, un nom dans l'univers ? Mais quelle foule de concurrens faut-il percer pour en venir-là ? que de circonſtances faut-il aſſortir, qui ne ſe trouvent preſque jamais enſemble ? Et d'ailleurs, eſt-ce le mérite qui décide toujours de la fortune ? Le Prince eſt éclairé, je le ſais, mais peut-il tout voir de ſes yeux ?

Combien de vertus obscures & négligées ? combien de services oubliés ou dissimulés ? & d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout-à-coup du néant, vont de plein pied saisir les premiers postes ? & delà, quelle source de désagrémens & de dégoûts ! on se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vu naître dans le Service, & qui n'en savent pas encore assez même pour obéir; tandis qu'on se sent soi-même sur le panchant de l'âge, & qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, & la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh ! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions & des espérances ? vous-même qui m'écoutez, quelle est là dessus votre situation ? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimeres; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; & on ne s'apperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard & au caprice des hommes le partage des postes & des emplois, que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres & les honneurs; & nous faire rapporter

au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe, & qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendons aux Rois de la terre, qui souvent ou ne peuvent les voir, ou ne sauroient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos espérances; quand même les douces erreurs & les songes sur lesquels votre esprit s'endort, deviendroient un jour des réalités; quand même par un de ces coups du hasard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevé à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, & que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines: que sont les félicités d'ici-bas, & quelle est leur fragilité & leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, & disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts! Les chimeres de la gloire & de l'immortalité ne sont là d'aucun secours: le Dieu vengeur,

qui du haut de ſon tribunal peſe leurs actions & diſcerne leur mérite, n'en juge pas ſur ce que nous diſons & ſur ce que nous penſons d'eux ici-bas; & tous ces grands traits qui font tant d'honneur à leur mémoire & qui enrichiſſent nos annales, ſont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, & les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

Helas! Meſſieurs, que ſont les hommes ſur la terre? des perſonnages de théatre: tout y roule ſur le faux; ce n'eſt par-tout que repréſentations; & tout ce qu'on y voit de plus pompeux & de mieux établi, n'eſt l'affaire que d'une ſcene: qui ne le dit tous les jours dans le ſiecle; Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; les ſiecles, les générations, les Empires, tout va ſe perdre dans ce gouffre; tout y entre & rien n'en ſort: nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, & nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous; ainſi les âges ſe renouvellent; ainſi la figure du monde change ſans ceſſe; ainſi les morts & les vivans ſe ſuccedent & ſe remplacent continue-

lement: rien ne demeure, tout s'uſe, tout s'éteint. Dieu ſeul eſt toujours le même, & ſes années ne finiſſent point: le torrent des âges & des ſiécles coule devant ſes yeux; & il voit avec un air de vengeance & de fureur de foibles mortels, dans le tems même qu'ils ſont entraînés par le cours fatal, l'inſulter en paſſant, profiter de ce ſeul moment pour déshonorer ſon nom, & tomber au ſortir de là entre les mains éternelles de ſa colere & de ſa juſtice.

Eh! faiſons après cela des projets de fortune & d'élévation: nourriſſons notre cœur de mille eſpérances flatteuſes: prenons à grands frais des meſures infinies pour nous ménager un inſtant de bonheur; & ne faiſons jamais une ſeule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'eſt une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, ſi l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet inſtant même de bonheur eſt-il tranquille? Les ſoupçons, les jalouſies, les craintes, les agitations éternelles & inévitables aux grands emplois, le ſort journalier des armes, la faveur des concurrens, la fatigue des ménagemens & des intri-

gues, les caprices de ceux de qui on dépend, & tant de revers à eſſuyer, le vuide même des proſpérités temporelles qui de loin piquent & attirent le cœur, mais qui touchées de près, ne peuvent ni le fixer ni le ſatisfaire; eſt-il de félicité què tout cela ne trouble & n'altere, & ceux que vous regardez comme les heureux du ſiecle, ſont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui ſeul appartient la gloire & la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'eſt point pour lui de felicité durable & tranquille hors de vous? que tout ce qui plaît ici bas peut amuſer le cœur, mais ne ſauroit le ſatisfaire; que la gloire & les plaiſirs ne piquent preſque que dans le moment qui les précede; que les inquietudes & les dégoûts qui les ſuivent, ſont des voix ſecrettes qui nous appellent à vous; & que quand même on pourroit ſe promettre une fortune paiſible, ce ne ſeroit qu'une vapeur dont un inſtant décide, & qu'on voit naître, s'épaiſſir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Meſſieurs, c'eſt que dans une vie rude & pénible, dans des em-

plois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur & les travaux des Cloîtres les plus austeres; vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie & très-souvent pour celle-ci. Ah! du moins le Solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair & de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée, & par l'onction secrette de la grace qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jesus-Christ vos fatigues & les désagrémens journaliers de votre emploi? oserez-vous le solliciter d'une récompense? & qu'a-t il dû mettre sur son compte dans toutes les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession; dix ans de service ont plus usé votre corps qu'une vie entiere de pénitence: eh! mon Frere, un seul jour de ces souffrances consacré au Seigneur, vous auroit peut-être valu un bonheur éternel; une seule action pénible à la nature & offerte à Jesus-Christ, vous auroit peut-être assuré l'héritage des Saints; & vous en avez tant fait en vain pour le monde!

Ah! la molesse & l'inutilité dam-

neront ceux qui habitent les villes ; mais pour vous, Meſſieurs, ce ſera le méchant uſage que vous faites de vos peines & de vos fatigues. Eh ! quoi, vous prenez ſur votre repos, ſur vos plaiſirs, ſur vos beſoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir : eh ! voilà le plus difficile fait, ce qui vous reſte à faire pour le ſalut ne coute plus rien : ſoutenez ces travaux avec une foi chrétienne ; offrez-les au Dieu juſte comme le prix de vos iniquités ; & puiſqu'il faut les ſouffrir, ne les ſouffrez pas ſans mérite : ſi le Prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'eſt une reſſource que vous vous aſſürez dans la mauvaiſe fortune : vos ſervices ne ſeront, comme cela, jamais perdus ; & les fruits de la guerre ſeront pour vous des fruits de paix & d'éternité. Mais encore une fois vous ſouffrez tout ce qu'il faut ſouffrir pour le ſalut ; & vous ne ſavez pas vous en faire honneur auprès du Pere céleſte.

C'eſt ainſi, Seigneur, que votre loi ſe juſtifie devant les hommes ; que vous paroiſſez vous-même juſte dans vos jugemens ; & qu'au jour terrible de vos vengeances vous vous ſervirez de la vie rude & laborieuſe d'un hom-

me de guerre pour confondre la lâcheté du mondain & ſes excuſes ſur la difficulté de vos preceptes ; & que d'autre part l'amour du mondain pour les plaiſirs condamnera le peu d'uſage que l'homme de guerre a fait de ſes ſouffrances. Voilà donc, Meſſieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une reſſource de grace.

Mais cette réputation de valeur ſi eſſentielle à votre état, comment l'ajuſter, me direz vous, avec la douceur & l'humilité chrétienne ? Mais qu'eſt-ce que la valeur, Meſſieurs ? Eſt-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne ſoit que dans le ſang, une avidité malentendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petiteſſe d'eſprit qui ſe fait des dangers de gaieté de cœur, ſeulement pour avoir la gloire d'en être ſorti ? Quel ſiecle fut jamais plus corrigé là-deſſus que le nôtre ? Quel eſt le goût des honnêtes gens ſur ce qui fait la veritable valeur ? la ſageſſe, la circonſpection, la maturité n'y entrent-elles pour rien ? Quel a été le caractere des grands hommes que vous avez vu dans ce ſiecle à la tête de nos armées, & dont les noms vous ſont

encore ſi chers? Les Turennes, les Condés, les Crequys, par quelle voie ſont-ils montés à ce dernier point de gloire & de réputation au-delà duquel il eſt défendu de prétendre? Le ſage & le vaillant Général à qui cette Province doit ſa ſûreté, & le reſte du Royaume ſa paix & ſon abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, & ſur le nom & les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'eſt-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du Prince & le bonheur de l'Etat l'ont placé, par une valeur indiſcrette? & la ſageſſe qui eſt comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté, ou à ſon mérite, ou à ſa fortue?

Mais c'eſt que nous nous faiſons des fauſſes idées des choſes. La valeur, lorſqu'elle n'eſt pas à ſa place, n'eſt plus une vertu: & cette noble ardeur qui au milieu des combats eſt générosité & grandeur d'ame, n'eſt plus hors de là que ruſticité, jeuneſſe de cœur, ou défaut d'eſprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on dans les Troupes, d'un homme qui paſſe pour avoir quelque commerce avec la dévotion? Eh quoi, Seigneur! il y

auroit donc de la gloire à ſervir les Rois de la terre ; & ce ſeroit baſſeſſe & lâcheté que de vous être fidele ? & qu'y avoit-il autrefois dans les armées des Empereurs Payens de plus intrépide dans les périls que les ſoldats Chrétiens ? cependant, Meſſieurs, c'étoient des gens qui au milieu de la licence des Troupes avoient leurs heures marquées pour la prière, paſſoient quelquefois les nuits à bénir tous enſemble le Seigneur, & qui au ſortir d'une action ſavoient fort bien courir à l'échafaut & y répandre ſans murmure leur ſang pour la défenſe de la Foi.

Il eſt vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive & tendre, ni toute l'attention & la ferveur des perſonnes retirées, qui libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du ſoin des choſes du Seigneur. Mais cette droiture d'ame, ce noble reſpect pour votre Dieu, ce fond ſolide de Foi & de Religion, cette exactitude de ſi bon goût aux devoirs eſſentiels du Chriſtianiſme, cette probité inaltérable & ſi chere à l'eſtime des honnêtes gens, cette ſupériorité d'eſprit & de cœur, qui fait mépriſer la licence & les excès comme

peu dignes même de la raiſon; qui peut vous diſpenſer de l'avoir, & au jugement de qui eſt-il honteux d'en être accuſé ?

Croyez-moi, Meſſieurs, la Religion raſſure l'ame, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort, quand on eſt tranquille ſur les ſuites. Une conſcience que rien n'allarme, voit le péril de ſang froid, & l'affronte courageuſement, dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la ſainte fierté d'un cœur qui combat ſous les yeux de Dieu, & qui en vengeant la querelle du Prince honore le Seigneur, & reſpecte ſa puiſſance dans celle de ſon Souverain.

Et en effet, la piété eſt déjà elle-même une grandeur d'ame : rien ne me paroît ſi héroïque, ni ſi digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien ſur toutes ſes paſſions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainſi dire, ſans ceſſe ſon ame entre ſes mains, régler ſes démarches, meſurer ſes mouvemens, ne ſe permettre rien d'indigne du cœur, maître de ſes ſens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer

mille desirs qui flattent, mille espérances qui amusent ; tenir contre les séductions du commerce, & la force des exemples ; & toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du Ciel ! Ah ! il faut n'être pas né médiocre pour cela : la grace a ses héros qui ne doivent rien à ceux que les siecles passés ont admiré ; & assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, & qui dès longtemps s'est aguerri à mepriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'Etat, & aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, Messieurs, parut-on jamais plus détrompé que l'on est dans ce siecle, de cette vieille erreur qui faisoit consister le courage à mepriser sa religion & son Dieu ? C'est-là aujourd'hui le partage des malheureux : les devoirs du Christianisme entrent dans les bienséances du monde poli ; & l'on donne au moins les dehors de la Religion à l'usage.

Enfin, les Moyses, les Josués, les Davids, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre & des grands Saints,

des Héros du ſiecle & de la Religion : les ſiecles chrétiens ont eu leurs Conſtantins & leurs Théodoſes, terribles à la tête de leurs armées, humbles & religieux aux pieds des Autels. Nous vivons ſous un Prince qui n'ayant plus rien à ſouhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devoit en être comme le dernier trait ; qui tous les jours va humilier ſous le joug de Jeſus Chriſt, une tête chargée des marques de ſa grandeur & de ſes victoires ; & qui dans le temps que tout retentit de ſon nom & du bruit de ſes conquêtes, ſait répandre ſon ame devant le Seigneur, & gémir en ſecret ſur le malheur des peuples & les triſtes ſuites d'une guerre ſi glorieuſe pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, ſous un Prince ſi religieux, des eſprits de foi & de piété ſur ces guerriers armés pour ſa querelle. Beniſſez vous même ces étendards ſacrés ; laiſſez y des traces de ſainteté, qui au milieu des combats aillent aider la foi des mourans & réveiller l'ardeur de ceux qui combattent ; faites-en des ſignes aſſurés de la victoire : couvrez, couvrez de votre aîle cette Troupe il-

luſtre qui vous les offre dans ce Temple ; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi ; ſervez lui de bouclier dans les divers événemens de la guerre ; environnez-la de votre force ; mettez à ſa tête cet Ange redoutable dont vous vous ſervites autrefois pour exterminer les Aſſyriens ; faites-la toujours précéder de la victoire & de la mort ; répandez ſur ſes ennemis des eſprits de terreur & de vertige ; & faites ſentir ſa valeur aux nations jalouſes de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les Empires & les Royaumes ; appaiſez les eſprits des Princes & des peuples ; laiſſez-vous toucher au pitoyable ſpectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris & les plaintes des peuples montent juſqu'à vous : que la déſolation des villes & des Provinces aille attendrir votre clémence : que le péril & la perte de tant d'ames déſarment votre bras depuis ſi long-temps levé ſur nous : que tant de profanations que les armes traînent toujours après ſoi, vous faſſent enfin jetter des yeux de pitié ſur votre Egliſe. Ecoutez les gemiſſemens des Juſtes, qui touchés des calamités d'Iſraël,

raël vous disent tous les jours avec le Prophete : Seigneur, nous avons attendu la paix ; & ce bien n'est pas encore venu ; nous croyions toucher au temps de consolation, & voilà encore des troubles.

Ce sont nos iniquités, Chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du Ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colere de Dieu sur nos déréglemens : En vain nous gemissons sur les malheurs du temps & sur l'accablement de nos familles ; eh ! gémissons sur nous-mêmes, appaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs ; rétablissons la paix de Jesus-Christ dans nos cœurs ; calmons nos passions & nos ennemis domestiques : & nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France appaisés, la paix rétablie par tout, & un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. *Ainsi soit-il.*